

Migration inversée. Le choix de vivre sa retraite dans un pays du Maghreb

Thèse de doctorat de l'Université Paris-Saclay
préparée à l'Université Évry Val d'Essonne,

École doctorale n°578 Sciences de l'Homme et des Sociétés
Spécialité de doctorat : Sociologie

Thèse présentée et soutenue à Évry, le lundi 17 décembre 2018,
par Virginie VILLEMIN

Composition du Jury :

Jean-Nahel,
Professeur d'anthropologie
Université de Rouen

Président

Rapporteur

Luca Queirolo Palmas, Professeur de sociologie,
Université de Gênes

Rapporteur

Réjane Vallée, Professeur de sociologie,
Université de Paris - Saclay (CPN)

Examinatrice

Sylvaine Conord, Maîtresse de conférence en sociologie,
Université de Nanterre

Examinatrice

Joyce Sebag, Professeur émérite de sociologie.
Université de Paris-Saclay (CPN)

Directrice de thèse

Migration inversée
Le choix de vivre sa retraite dans un pays du Maghreb

Une thèse en sociologie visuelle et filmique
sous la direction de Joyce Sebag,
Professeur émérite à l'Université d'Évry Paris-Saclay

VILLEMIN Virginie. Centre Pierre Naville.
Université d'Évry Paris-Saclay.

*À Prune et Lilas,
Marcelle et Mary-Geo*

Remerciements :

Je remercie vivement Madame Joyce Sebag d'avoir allumé cette étincelle qui fut le point de départ de cette thèse. Je remercie également tous les membres du jury, Monsieur Jean Nahel, Monsieur Luca Queirolo Palma, Madame Sylvaine Conord, Madame Réjane Vallée pour leur présence lors de la constitution du jury et pour la pertinence de leurs regards et questions lors de la soutenance. Ces questions restées pour certaines en suspend continuent leur cheminement.

Je remercie la patience et la compréhension de mes filles qui ont grandi avec une mère de dos, écrivant sur un ordinateur. Elles sont passées de l'état de nourrissons à celui d'adolescentes pendant les 10 ans qu'a duré cette reprise d'études.

Parce qu'elles seront des femmes, je souhaitais leur montrer que reprendre des études était possible, que la quête du savoir essentielle et que la perception bien que nécessaire devait être confrontée au réel. Mes grands-mères, Marcelle et Colette, et mon grand-père Gérard ont pu être tour à tour des investigateurs de ce questionnement sur le vieillissement.

Françoise et Michel, par leur bienveillance, leur accueil, leur refuge ont construit celle que je suis devenue. Michel est parti. Ses « Ne penses-tu pas... » resteront.

Cette thèse n'existerait pas sans mes amis, Muriel, Ester, Stephane, Christel, Isa, Louis, Vincent, Giselle, Alain, Robert, mon frère, Olivier, mon père Jean-Marc et tous ceux qui ne m'ont pas autorisée à arrêter lorsque le chemin et les doutes devenaient difficiles à affronter.

Je remercie également tous les étudiants en sociologie visuelle et filmique de l'Université d'Évry Paris-Saclay, tous les doctorants du Centre Pierre Naville, les enseignants ainsi qu'Édith Merkel qui, par leurs réflexions, leurs travaux, nos échanges ont indéniablement modifié ma perception du monde.

SOMMAIRE

Remerciements

Introduction

1^{ère} Partie. Des mots proviennent les sens... L'essence d'une recherche.

- 1. La limite d'une définition, d'un plan, d'une recherche page 20
 - 1.1. Migration page 21
 - 1.2.1. Migration inversée page 26
 - 1.2.2. Migrants et réfugiés du Maghreb page 31
 - 1.2.3. Le détroit de Gibraltar pour les migrants dans le sens Sud/Nord page 34
 - 1.2.4. Le détroit de Gibraltar dans le sens Nord/Sud page 37
 - 1.3. Hijra. Entre rupture et documentaire page 37
 - 1.4. De l'amorce d'un préjugé à une globalisation du vieillissement page 40
 - 1.4.1. Entre retour aux sources et réinvention de son temps page 40
 - 1.4.2. La globalisation des individus vieillissants page 44
 - 1.5. Du vieillissement au vieillissement de soi page 49
 - 1.4.4. Entre acculturation et hybridation : transmission et tradition page 50
 - 1.4.5 ... À la recherche d'un autre regard sur le vieillissement page 53

2^{ème} partie : De la solitude à la collectivité d'une maison de retraite

- 2.1. La création de maisons de retraite au Maroc. Du discours d'Hassan II à nos jours : une évolution/révolution page 59

- 2.2. La maison de la sauvegarde de l'enfance d'Agadir : Une maison de retraite pour les « indigents »¹ marocains page 61
- 2.3. « Être en état normal de chose »² page 70
 - 2.3.1. Deux générations d'une même famille à la retraite page 71
 - 2.3.2. La canicule de 2003: Une prise de conscience page 74
- 2.4. La maison de retraite de Rabat. Du protectorat à la protection de la personne page 80
 - 2.4.1. Historique et entraide page 80
 - 2.4.2. Les résidents de la maison de retraite : quel public page 83
- 25.. Une « évolution du terrain économique vers le social »³ page 87
- 2.6. Le personnel de la maison de retraite de Rabat page 91

3^{ème} partie : Naître et partir. De la recherche du soleil à la recherche de pairs

- 3.1. D'une mondialisation des informations à la recréation de communautés page 100
 - 3.1.1. Éloignement géographique et recherche 2.0 page 100
- 3.2. Une relation exogène. Du choix d'un départ à la découverte de l'autre culture au retour vers l'entre soi.. page 104
 - 3.2.1. Les « voisins indigènes » page 104
 - 3.2.2. Les marraines et la création des « familles de cœur » page 108
- 3.3. 3.3. Si loin, si proche : lien entre la famille qui reste et celle qui part. page 113
- 3.4. Résident français au Maroc ou Français résidents au Maroc page 124

¹ Indigent est le terme employé par les Marocains lorsqu'un individu manque du nécessaire vital. Ce terme est peu usité en France en raison de la connotation négative qu'il exprime.

² « être en état normal de chose » est une phrase de Berthe lors de son entretien à la maison de retraite de Rabat (novembre 2012). Il s'agissait pour elle de répondre à la question de l'âge ou du vieillissement.

³ Caradec (2001/2012, p. 19).

- 3.5. Acculturation et regards politiques sur la France page 127
- 3.6. La vie quotidienne: d'un manque au réassort⁴ page 135
- 3.7. L'impact de cette migration sur l'économie locale page 139
- 3.8. Focus sur deux lieux page 149
 - 3.8.1. L'orangerie: Dyar Shemsi page 149
 - 3.8.2. El Jadida page 150

4^{ème} partie : Image, écriture et représentation

- 4.1. La sociologie et l'image ou l'image et la sociologie. Une réflexivité oscillant entre subjectivité et objectivité page 157
- 4.2. La double articulation d'une thèse écrite et filmée page 166
- 4.3. Identité/ altérité : spécificités propres à la sociologie visuelle et filmique page 170
- 4.4. Image et vie, image et mort, un lien de causalité page 174

Conclusion page 180

Bibliographie page 192

Filmographie page 195

⁴ Ce mot issu du vocabulaire commercial évoque l'idée de remettre des produits en rayon. Le réassort me semblait un terme pertinent pour évoquer la manière dont les retraités compensent les manques alimentaires pour des culturels lorsqu'ils vivent au Maroc.

Introduction

Les raisons qui incitent des retraités français à migrer vers les pays du Maghreb sont multiples. Nous avons essayé dans cette thèse de saisir comment ces raisons se conjuguent.

Interroger leurs parcours de vie, leurs individualités, leurs ruptures, leurs projets, chercher à confronter par ce film et cet écrit, une autre perception du sujet, faire de cette recherche une approche sociologique plus qualitative que quantitative.

Un film ou une thèse est avant tout une envie et une rencontre, avec une personne en la qualité de Joyce Sebag qui a su attiser une curiosité envers la sociologie visuelle et filmique. Elle a accompagné, par sa distance, sa « résistance », sa confiance, sa liberté et son respect, une pensée souvent en manque d'assurance.

Cette envie de recherche, de confrontation avec un "réel" subjectif, la théorisation/construction de cette pensée, tâtonnant, s'envolant, se perdant, s'enlisant, s'emmêlant existe dans ce parcours initiatique que fut cette thèse.

« Si quelqu'un veut sérieusement rechercher la vérité, il ne doit pas faire le choix d'une science particulière; elles sont toutes unies entre elles et dépendent les unes des autres. Qu'il pense seulement à accroître la lumière naturelle de sa raison. »⁵ (DESCARTES. 1633)

Cette thèse ne peut avoir la prétention d'être placée dans une pluridisciplinarité scientifique. Les questions historiques de la colonisation, la biologie du corps

⁵ Cité par Morin (2001).

face au vieillissement, la psychologie de l'homme face à la mort, la philosophie du nomadisme, l'humanisme, la narratologie filmique, ne pourront être perçues que dans une approche non exhaustive et vue par le prisme d'un individu pluridisciplinaire par nature. La dimension pluridisciplinaire de ce texte est née de la curiosité d'un individu pour d'autres individus.

Tenter d'apprendre, de regarder, d'écouter, de questionner ce champ récent qu'est la sociologie visuelle et filmique, constitue un cheminement, dont le résultat modeste s'est construit au-delà de cet écrit et de ce film.

Présenter cette thèse sous une forme parfois romancée me semblait plus honnête. Assumer son point de vue dans la retranscription d'une histoire, celle des enquêtés, celle du sociologue ne pouvait être que sous cette forme. Cette forme provient d'une image et d'une réflexion de Joyce Sebag lors d'un séminaire de doctorants du Centre Pierre Naville⁶ de l'université d'Évry Val-d'Essonne. L'imbrication des mains d'Escher, the *Drawing Hands*⁷, pouvait symboliser la relation entre enquêtés et sociologue, celui qui est vu et celui qui voit, devenant tour à tour, celui qui est vu.

En retranscrivant les entretiens des individus dans la rencontre construite pour cette étude, les images et les perceptions, les éléments de récurrences entrevus et une analyse personnelle se mélangeaient. Le réel était faux dans l'objet même de la rencontre. J'attendais d'eux leurs paroles, leurs images, leur confiance pour ouvrir la porte physique de leur intérieur et celle symbolique de leur parcours, leur quotidien. Je cherchais une confirmation/infirmation d'une hypothèse et que soient bouleversés mes préjugés pour m'emmenner vers d'autres pistes de recherche, vers un autre monde, vers un au-delà de soi.

⁶ Séminaire des doctorants, Centre Pierre Naville, Évry, 23 mars 2011.

⁷ Lithographie de 1948

Cette pensée rejoint dans une dimension de chercheur/enquêteurs les mots de Proust dans *à la recherche du temps perdu*, « en réalité, chaque lecteur est, quand il lit, le propre lecteur de lui-même »⁸.

Se chercher, se nier, se cacher derrière des mots ou des images fut un chemin tortueux. L'idée de faire une thèse tenait en une curiosité, une recherche de l'Autre et par réflexivité de soi, du besoin de comprendre, de démêler, de clarifier, de réinterroger des pensées.

Cette thèse fut une résilience et ne pas évoquer les copeaux de bois qui jonchent le sol de cet atelier⁹, vous présenter un objet estimé comme fini - ou en quête de le devenir - sans le vaste chantier qu'elle a mis en place, intellectuellement, psychologiquement voire physiquement, aurait été donner à voir, un objet fêlé, décontextualisé, esthétisé, empreint de fantômes ce qui aurait été malhonnête. Cet écrit comporte un journal de bord tenu le temps de la recherche afin de reprendre cette idée *d'objectivation participante* de Bourdieu (2003) où le chercheur est au cœur de l'étude.

Accepter comme Douglas Harper¹⁰ l'a suggéré qu'une thèse peut être une histoire et non un état des lieux synthétique.

En prenant en compte la dimension du spectateur, à travers la réception d'une recherche et d'un film¹¹, Michel et Monique Pinçon-Charlot ont donné à leur étude une approche républicaine dans la transmission des données et analyses de leur travail à un plus large public.

« Nous nous efforçons, depuis plusieurs années, de donner le résultat de notre travail à un public qui dépasse le cadre des

⁸ Proust (1927/ 1999).

⁹ « *Je sociologue bricoleur* », Séminaire de doctorants, Cerlis, novembre 2012. Il s'agissait dans ce séminaire d'aborder la question des résidus de la recherche.

¹⁰ Douglas Harper, Centre Pierre Naville, UEVE, lors de la soutenance de thèse d'Alexandra Tilman (2014).

¹¹ Pinçon-Charlot, Pinçon (2007) ; Rosé et Pinçon-Charlot, Pinçon (2008).

spécialistes. (...) Il s'agit pour nous de militer, parce que nous pensons que la sociologie, si elle livre de la vérité sur la société, est porteuse de changements sociaux. La sociologie est une analyse délicate du monde social, si elle est clairement exposée, on peut arriver à des changements sociaux. »¹². (PINÇON-CHARLOT ET PINÇON, 2007)

Un film documentaire n'est pas la synthèse d'une recherche, l'outil de vulgarisation d'une pensée mais un média vecteur de débat avec les enquêtés ainsi qu'avec nos pairs et un public plus large. Les échanges sur l'utilisation d'un film dans le cadre de notre thèse en sociologie visuelle et filmique, lors de projections, communications ou séminaires furent passionnés, rarement anodins.

Effectuer un parallèle avec l'avènement de l'électricité dans les foyers lors de la révolution industrielle et l'utilisation d'une caméra, la réécriture du montage et la confrontation aux enquêtés, pairs et publics cinéphiles - semble incongru mais la peur, les incertitudes dans l'acte de toucher l'interrupteur au début d'une nouvelle ère ou forme de modernité, et la nécessité qui découle ensuite de l'usage de cette matière relativisent l'utilisation de l'image dans le cadre d'une enquête en sciences sociales.

Pour revenir sur ces questions d'échanges et de débats républicains suggérés par Monique Pinçon-Charlot et Michel Pinçon, ne nous complaisons-nous pas parfois dans l'expression d'un langage élitiste, une sémantique obscure, une distance sociale et intellectuelle qui peut s'apparenter à une violence symbolique pour nos enquêtés ?

Il ne s'agit pas de nier l'utilité de notre langage scientifique ni la distanciation

¹² *La sociologie des classes dominantes, enjeux et renouvellements des problématiques*, Colloque autour de Monique Pinçon-Charlot et Michel Pinçon, université Paris-Dauphine, janvier 2011.

qu'elle procure et permet à notre pensée. Ce langage est également le résultat d'un long processus de formation universitaire.

Ne nous éloignons-nous pas des valeurs républicaines qui sont des pensées fondatrices inhérentes à cette institution qu'est l'Université, de transmission, d'égalité, de réflexion? S'il est une nécessité, comme l'exprimait Bourdieu, de l'usage d'un langage conceptuel propre à une discipline pour en affiner l'analyse, une thèse en sociologie visuelle et filmique peut - de par sa spécificité de mêler écrits théoriques et documentaire filmique - mêler un questionnement et une écriture exigeante en s'adressant autant aux universitaires qu'aux protagonistes de l'enquête.

« La communication s'inscrit sous la dépendance de cet inconscient social qu'est l'habitus, à un double titre. D'abord parce qu'il fonctionne a priori comme un sélecteur, un opérateur de tri de ceux avec qui les agents sociaux sont susceptibles de communiquer ou de ne pas communiquer en raison de prédispositions perceptibles sans pour autant être clairement perçus ; ensuite parce qu'il s'exprime à l'insu de ceux qui communiquent, dans leurs manières d'être et de juger leurs interlocuteurs.»¹³ (OLIVESI, 2005)

Nos enquêtés expriment la curiosité de lire l'enquête qui restitue leurs paroles, nos résultats d'analyse. Le film qui accompagne une recherche en sociologie peut permettre d'aborder quelques points de cette restitution d'enquête et développer un débat entre ceux qui perçoivent et ceux qui ont été perçus.

Accepter « La Tûché¹⁴, l'Occasion, la Rencontre, le Réel, dans son expression infatigable », comme le souligne Roland Barthes dans *La chambre claire*

¹³ Cité par Granjon (2008, p. 2).

¹⁴ *Tyché (tuchê)* dans la mythologie grecque est une divinité symbolisant la bonne fortune du commun des mortels

(1980/2002, p. 15). Se laisser porter par la sérendipité et ouvrir sa curiosité à toute science.

Découvrir la géométrie fractale¹⁵ au hasard d'un documentaire¹⁶ et transposer cette découverte dans l'idée que l'association d'un film documentaire et une recherche écrite - plus théorique, voire académique - donnent à la pensée une autre dimension, un hors cadre, un hors-champs, un accès à une « troisième dimension » que les progrès informatiques et techniques permettent désormais.

« Le documentariste ne montre pas ce qui est, mais comment c'était. Comment c'était une seconde avant qu'il n'enclenche la caméra. Son art est à l'imparfait. Et son imperfection, c'est de ne pas savoir comment va évoluer ce qu'il filme. Si c'est un vrai documentariste, il n'en sait rien. Sinon, c'est un documenteur, ou un documentaliste. » (DANEY, 1982, p.)

Des années de réflexion en tant que journaliste incitent à estimer inopportun cette utopie de l'objectivité.

Reprendre le chemin de l'université ne pouvait exister sans être la continuité de ce passé professionnel. Montrez les copeaux d'une recherche scientifique¹⁷, ses erreurs et tâtonnements, accepter son parcours et sa propre réflexivité me semble plus honnête qu'une objectivité parsemée d'une certaine naïveté.

Le « réel » ne peut exister qu'à travers la subjectivité de celui qui voit, pense, retranscrit. « Pourquoi n'y aurait-il pas une science nouvelle par objet ? »¹⁸
Une *logos singularis* (et non plus *universalis*). Cette thèse « a été » à la

¹⁵ Le néologisme « fractale » est un terme inventé par Benoît Mandelbrot en 1974. Cette théorie mathématique est utilisée dans de nombreux domaines scientifiques et notamment dans les images assistées par ordinateur.

¹⁶ Film de Bill Jersey et Michael Schwarz (2008).

¹⁷ « Je sociologue bricoleur », Séminaire de doctorants, CERLIS, novembre 2012.

¹⁸ Barthes (1980/2002).

manière du « Ça a été » de Roland Barthes¹⁹, un instant saisi sur le papier, une photographie d'individus à un moment donné et sur un territoire en découverte par une sociologue en quête de sens.

¹⁹ Barthes (1980/2002).

« Il ne fait aucun doute que je n'appartiens pas au sérail, que je suis une vagabonde intellectuelle dépourvue d'affiliation qui, en suivant le bout de son nez, s'est retrouvée sur des territoires inattendus d'où elle embrassait du regard le paysage dont elle ignorait presque tout avant d'arriver sur le site. Ces voyages mentaux m'ont été une joie, de même que mes rencontres avec les habitants de ces mondes qui m'avaient été jadis étrangers... »

SIRI HUSVEDT, 2013, p. 13.

1^{ère} partie :

Des mots proviennent les sens,
l'essence d'une recherche.

1. La limite d'une définition, d'un plan, d'une recherche

« Un système qui n'a pas en lui les moyens de traiter ses problèmes est condamné soit à la régression, voire à la mort, soit, en se dépassant lui-même, à la métamorphose. » (MORIN, 2008, p. 7)

Dans son livre, *Pour une politique de civilisation*, Edgar Morin expose la contingence – ou la nécessité- d'une transformation d'état, une évolution dans une « civilisation » plus humaniste. Commencer cette thèse par cette citation permet d'amorcer la problématique de ce sujet : Que vont devenir les retraités français ayant fait le choix d'une mobilité transnationale vers les pays du Maghreb lorsqu'ils passeront de « jeunes séniors » mobiles à « octogénaires », nécessitant une aide à domicile ou des soins ?

42 644 séniors²⁰ de nationalité française sur plus de deux générations, se sont expatriés au Maroc ces dix dernières années. Que recherchent, que fuient ces retraités français ? Quels furent les éléments déclencheurs de leurs migrations ? Qui prendra à charge leurs besoins de soins lorsque le vieillissement les rendra dépendants ? Les Marocains ? La famille ? Le gouvernement français ?

L'objet de cette recherche a été d'étudier par des entretiens, des observations sur une période de cinq ans, leurs passés, leurs parcours, ces micro-histoires individuelles. Étudier le passé pour comprendre leur présent, comprendre que ce présent par réflexivité dépend du passé, entraînant dans les relations entre

²⁰ 42644 rien qu'au Maroc selon une estimation de Guirec Gombert, dans Le Figaro en 2006. Un chiffre exact est impossible à estimer puisque de nombreux retraités séjournent à l'année avec un visa de touriste et effectuent deux fois par an un aller/retour en Espagne pour conserver leurs droits en France.

ces hommes de cultures différentes quelques réminiscences d'une période où l'État français était un état colonisateur, « protecteur ». Il convient d'envisager ce présent comme une dépendance future dans tous les aléas du temps et du vieillissement. Faire de cette transition de vie d'un nomade retraité mais encore jeune à l' « obligé sédentaire » que le vieillissement impose, faire de cette étape une métamorphose et non la conséquence d'un système entre deux mondes, deux états, deux cultures.

1.1. Migration

Définir un sujet revient à en chercher une limite, à entrevoir une fin. Comment définir « Migration » dont l'emploi usuel désigne tant de disparité de parcours ?

La définition du Petit Robert (édition de 2005) résume la migration en un « déplacement de populations qui passent d'un pays dans un autre pour s'y établir ».

Certains retraités d'origine française venus s'installer au Maghreb ont franchi deux frontières. Les protagonistes, nés sous la bannière d'une colonie ou d'un « protectorat » français, issus de parents nés sur le territoire français, passent d'un pays géographique d'origine (L'Algérie, la Tunisie, le Maroc en tant que colonies ou protectorat), à celui de l'origine de leurs aïeux (le territoire français) pour revenir à leurs propres origines (L'Algérie, le Maroc, la Tunisie redevenus indépendants).

La situation politique particulière du Maghreb aujourd'hui et l'émergence de ce qui fut nommé le "printemps arabe" au cours de cette étude, ont fait émerger pendant les entretiens la complexité pour ces individus de se « définir » dans l'ambiguïté du terme de *Nation*. Symboliquement ce concept d'entité territoriale semble difficile à délier de notre histoire et de notre société.

« L'utopie n'est pas désarrimée des trajectoires minuscules des vies étrangères dont les devenirs singuliers produisent des lieux autres, invisibles mais réels, qui nourrissent une culture de la marge. (...) » (LE BLANC, 2010, p. 133)

Les no man's land opèrent une fascination, les entre-deux, le dedans-dehors, l'espace entre notre esprit et notre matérialité... Ces espaces géographiques, territoriaux ou métaphysiques sacralisent la difficulté pour les protagonistes de cette enquête d' « être » pleinement au présent, si l'on considère le présent comme autre chose qu'une temporalité entre passé et futur.

Entre deux pays, entre deux âges, entre deux cultures, entre deux amours, l'individu oscille, vacille, s'enracine ou s'exile à nouveau.

« À tout ce qui n'est plus, nous n'avons pas à nous intéresser pour la seule raison que cela a été jadis. Ce qui est historique n'est nôtre que pour autant qu'il appartient à la nation dont nous faisons partie, ou que nous pouvons considérer le présent en général comme une conséquence de tels ou tels événements historiques, de ceux notamment dont les caractères et les actions représentés sont comme les anneaux d'une chaîne » (HEGEL, 1835/2009, p. 344)

L'implication que nous pouvons trouver dans notre présent n'est que le fondement de ce qui nous a construit. À travers cette citation d'Hegel, les faits historiques, le passé sont des éléments prégnants, des anneaux qui constituent un individu. Les individus ayant participé à cette recherche possèdent un lien historique, familial, une mémoire individuelle qui se mêlent avec la distance du temps à la mémoire collective de ceux qui ont vécu une migration plus ou moins subie.

Nous nous intéresserons, pour cette étude, aux individus retraités d'origine culturelle française et aux Français d'origine culturelle franco-maghrébine lorsque ceux-ci sont nés en Algérie ou au Maroc alors que ces pays étaient sous le protectorat français ou une colonie française. Ces individus sont nés dans ces pays, ont découvert la métropole dans une période de lutte, de guerre historique entre protectorat/colonie et métropole.

Une migration, selon le Petit Robert (2005), peut être la conséquence d'une guerre et ce déplacement devient alors une survivance. Rien de tel d'un point de vue physique ne menace le pays de départ des retraités français. La question se pose peut-être d'un point de vue idéologique.

À la manière des Alsaciens qui, à la suite du projet Achard de 1842²¹, sont venus s'installer en Algérie afin de survivre économiquement et fuir la famine qui sévissait en France.

Au cours des entretiens menés avec les retraités français, ces derniers ont fait état des questions matérielles qui les ont incités à prendre la décision de ce départ en évoquant une idée de « Mieux vivre » et d'éviter une précarité économique lorsque le montant de la retraite est de 800 euros en France, soit le minimum retraite en France. ²²

Une crise n'est pas une guerre, mais le langage accompagnant ce libéralisme économique tend vers le militaire.

À l'instar des Alsaciens en 1842, les retraités français migrent pour des raisons économiques. Parmi les groupes interrogés, certains évitent en

²¹ Le projet Achard pour l'émigration des Alsaciens en Algérie (1842), <http://emigrationalgerie.centerblog.net/6267375-Le-projet-Achard-pour-l-emigration-des-Alsaciens-en-Algerie-> [page consultée le 3 novembre 2012]

²² ASPA : Allocation de soutien aux personnes âgées. 800 euros/mois pour une personne seule. Chiffre du 18 juin 2015. Source : Ministère des Affaires sanitaires et sociales.

venant au Maghreb une fiscalité française qui, selon leur propre terme, ne leur est pas propice. Ce groupe ne représente que trois individus sur la soixantaine de protagonistes interrogés lors de cette étude. Le hasard des rencontres a dirigé cette recherche vers les individus d'une classe en voie de paupérisation ou ceux d'une classe moyenne et non vers ceux qui migreraient pour des raisons fiscales. Dans la mesure où cette migration a une visée d'avantages fiscaux ou économiques, il n'est pas possible de pouvoir évaluer le pourcentage de la population migrant pour éviter les impôts et la population migrant pour bénéficier d'un meilleur pouvoir d'achat. Les deux situations contraignent ces deux types de population à ne pas se déclarer.

Si l'on se place du point de vue du genre, une grande disparité existe entre les hommes et les femmes lors de cette transition actif/retraité. En moyenne, les femmes touchent un peu plus de 800 euros et les hommes 1600 euros. Cette disparité entre les deux genres est liée à l'état de femme au foyer, d'épouse de commerçant voire d'individus ayant exercé des métiers de services. Il est apparu, lors du passage à la retraite que ces femmes avaient insuffisamment cotisé pour bénéficier d'une retraite pleine.

Cette migration est-elle, pour poursuivre cette recherche dans la définition du sujet, "une invasion de barbares" ? Nous prendrons le sens "*barbares*" non pas dans le sens premier des Grecs pour lesquels étaient qualifiés de barbares toute personne ou tout peuple ne parlant pas la même langue, ni des Chinois pour lesquelles les « barbares sont ceux qui ne sont pas chinois » mais plutôt à travers la pensée de Montaigne : « Chacun appelle barbarie ce qui n'est pas de son usage » (1580/1973, p. 305).

Néocolonialisme, post-colonialisme, colonialisme... Aucun des termes historiques ne semble correspondre à cette nouvelle forme de migration. Qu'en est-il dans la pensée des protagonistes de cette recherche? Qu'en pensent les Marocains et Tunisiens? Quelles conséquences pour leurs pays, cultures, services, économies locales ? La relation de domination

subsiste-t-elle ? À travers un pouvoir d'achat à l'avantage des retraités français, la possibilité de s'offrir des services - une femme de ménage, un « caddy » : la compagnie d'un/d'une plus jeune comme un « bâton de vieillesse » semble une tentation compréhensible et ceci en dépit des questions morales. Si ces diverses questions se posent, la problématique émergente dans cette thèse n'est-elle pas la question du devenir de ces retraités lorsque la dépendance physique, le besoin de soins quotidiens, d'un « aidant » interviendra ?

Lorsque la migration n'a pas pour but un exil fiscal - ce qui est une autre dimension de ce sujet et que cette thèse n'abordera que brièvement - ces questions de bien-être, de services, d'aides se posent en France comme au Maghreb. En France, la terminologie « assistance à personne âgée, aide à domicile » s'apparente à un assistanat économique et social qui amène fréquemment une conscience de la perte de son intégrité physique et cognitive. La domination sociale d'un individu « soigné » sur un individu « soignant » peut apparaître alors comme l'évitement d'un lâcher-prise envers son propre corps et la perte d'autonomie qui l'accompagne.

S'il est question dans cette étude de parcours individuels, nous aborderons de manière plus globale les questions de post-colonialisme ou néocolonialisme inhérentes à l'histoire des relations entre l'Afrique du Nord et la France. Dans cette migration, cette question n'a pas sa réponse unique et il convient dès lors de situer cette migration au-delà de la question nationale « locale » pour l'envisager dans le système « global » de la mondialisation.

« Exister localement dans un univers mondialisé est un signe de dégradation et de dépossessions sociales. Aux désagréments de l'existence locale s'ajoute le fait que les espaces publics se situent maintenant en dehors de la sphère locale : de sorte que les localités perdent peu à peu leur capacité à produire et à traiter de la signification, elles dépendent de plus en plus d'opérations qui

leur échappent complètement et qui sont au cœur de la production et de l'interprétation du sens... » (BAUMAN, 1999/2011, p. 9).

1.2. Migration inversée

En éthologie, une migration est un déplacement collectif, d'ordinaire périodique, d'une espèce animale sur de grandes distances.

Ce concept de *migration inversée*, suggéré par Joyce Sebag au début de cette étude, prend sens si nous nous plaçons dans un comparatif géographique entre les migrations plus communes depuis un demi- siècle du Sud vers le Nord. L'arrivée importante de migrants français retraités dans les pays du Maghreb, qu'elles soient saisonnières ou au long terme, renvoie à la Harraga²³ et sa violence symbolique. Si les retraités français peuvent venir au Maroc, être accueillis sans difficultés ni réels contrôles dans ces pays, le chemin inverse n'est pas le même pour les Maghrébins vers la France, l'Europe.

Comme le souligne Marc Augé dans son ouvrage *Pour une anthropologie de la mobilité*

« De ce point de vue, notre époque est caractérisée par un contraste saisissant et tragique car les touristes se rendent volontiers dans les pays d'où les émigrants partent dans des conditions difficiles et parfois au péril de leur vie. Les deux mouvements de sens contraire sont l'un des symboles possibles de la globalisation libérale, dont on sait bien qu'elle ne facilite pas toutes les formes de circulation ». (AUGÉ, 2009)

²³ « Harraga » de l'arabe maghrébin *ḥarrāga*, *ḥarrāg* : "qui brûlent" les frontières, les papiers pour ne pas être pris par les autorités du pays vers lesquels ils migrent. Cf. *Harraga, les brûleurs de frontières* de Jihane Saadaoui (2002, 17 min.) dans le cadre du Master 2 *Image et Société*, UEVE.

Il s'agit de réinventer des frontières qui ne soient plus ni territoriales ni structurelles, mais susceptibles de prendre en compte l'individu dans son parcours et ses envies. Marc Augé poursuit :

« L'histoire politique de la planète semble mettre en cause les frontières traditionnelles à l'heure où le marché libéral mondial se met en place et où les technologies de la communication semblent chaque jour effacer davantage les obstacles liés à l'espace et au temps. » (AUGÉ, 2009, p.12)

Si la finance, la libre circulation des produits industriels, les services, les informations franchissent des frontières de manière licite, comment peut-on empêcher un homme de quitter son pays pour tenter de vivre mieux dans un autre ? Comment peut-on estimer que les hommes - qui au péril de leur vie tentent de franchir des frontières dans le cadre de la migration du Sud vers le Nord - ne sont pas légitimes dans leurs actes ?

Les retraités français affirment faire face à une baisse de pouvoir d'achat. Ce fait les incite à migrer dans des pays où le pouvoir d'achat leur est plus favorable afin d'éviter une précarité économique dans les pays du « nord » dont ils sont issus...

« Il n'y a jamais eu autant de gens, par le passé, capables d'envisager comme une chose allant de soi le fait qu'eux-mêmes ou leurs enfants seront sans doute conduits à vivre et à travailler ailleurs que sur leurs lieux de naissance. C'est pourquoi les taux migratoires ne cessent d'augmenter, quels que soient le niveau social, la nationalité et le mode de vie général des candidats au départ.»²⁴ (APPADURAI, 1996/2005, p. 34)

Dans un article du Monde diplomatique d'août 1997, *Un monde surexposé : fin*

de l'histoire ou fin de la géographie, Paul Virillo exprime l'idée que :

« Les distances ne comptent plus, et, dans « le monde réel », la notion de frontière géographique semble de plus en plus difficile à soutenir. Il nous apparaît soudain que les divisions des continents et du globe terrestre de manière générale, ne dépendaient que de l'évaluation de distances dont la réalité ne tenait qu'au caractère primitif des moyens de transport et à la difficulté de voyager. » (cité par Bauman, 1999/2011, p. 24).

Les nations ou fédérations d'États ont travaillé dans l'idée qu'une nation s'accompagne d'une maîtrise de son espace géographique. Au 19^{ème} siècle, le développement des transports ferroviaires, puis au 20^{ème} siècle de l'aviation, a permis à des états comme les États-Unis d'Amérique ou à la Russie de fédérer les habitants de ces états en une population qui malgré ses disparités constituent une nation.

La globalisation amène l'individu à ne plus prendre en compte la notion même du territoire physique de la Nation, la question des frontières ayant toujours été une abstraction physique. Les frontières délimitées par des gardes armées et des barrières sont réelles par le symbolisme de fermeture/ d'ouverture, d'entrée ou de sortie qu'elles permettent. Dans la libre circulation des marchandises et dans la libre-circulation des finances, l'idée de frontière abonde dans la concrétisation symbolique du concept de la Nation, concrétisation que l'on peut rattacher à l'origine d'un individu.

L'individu est né quelque part, au sein d'une nation, au sein d'une communauté. Les différences sociales peuvent être envisagées comme des fractures plus grandes à assumer que les différences de nationalités.

« *La réalité de frontières* a presque toujours été un phénomène de classe : autrefois et comme aujourd'hui d'ailleurs, les puissants et les riches ont toujours été davantage portés vers le

cosmopolitisme que le reste de la population des pays qu'ils habitaient ; ils ont toujours eu tendance à créer leur propre culture, une culture qui ne tenait pas grand compte des frontières qui formaient un véritable obstacle pour la population ; cette élite a toujours eu plus de points communs avec les élites demeurant au-delà des frontières qu'avec la population demeurant à l'intérieur de ses frontières. » (Bauman, 1999/2011, p. 24).

Dans le cadre de cette enquête, les migrations humaines abordées dans le contexte de la globalisation des communications, des marchandises et des finances restent complexes. Comment autoriser des migrations Nord/Sud d'une population de séniors qui ne peut plus assumer la hausse du niveau de vie et la précarité de leur retraite ? Comment accepter la libre circulation des finances et des marchandises ? Et comment refuser les migrations humaines du Sud vers le Nord ? Ces individus sont exposés par internet et les médias quotidiennement à une éducation, un système de protections sociales, un consumérisme inaccessible.

Migration inversée interroge les retraités français. Par les liens entretenus avec la population locale, nous ne pouvons ne pas nous intéresser à ces migrations de populations pour des raisons économiques du Sud vers le Nord et faire un parallèle avec les délocalisations de groupes industriels et entreprises de services du Nord vers le Sud. Ce n'est plus la population qui se déplace, qui migre, mais l'entreprise qui l'exploite au sein même de leurs pays.

Dans les plateformes téléphoniques, Orange, SFR, Mistergoogdeal, la domination d'une population sur une autre subsiste, implicite, en toute légalité et sans risque de demande d'autonomie de la population. Au téléphone pour répondre à nos problèmes de connexions ou de suivi de commande, des accents marocains –qui pourraient être tout autant irlandais- nous donnent des prénoms bien français. Pourquoi chercher à nier la culture et l'origine de ses personnes ? Ne sommes-nous pas à même de pouvoir estimer, accepter cette

globalisation des services sans forcer un individu à renier sa culture et son origine ?

Comme l'indique Zigmunt Bauman :

« L'une des conséquences principales de la nouvelle liberté mondiale de mouvement est qu'il devient de plus en plus difficile, et peut-être même impossible, de réinscrire les questions sociales comme horizon d'une action collective réelle » (1999/2011, p. 106)

L'individu travaillant en France se voit donc contraint quotidiennement à voir et à entendre qu'ils bénéficient de la chance de posséder un système de protection sociale. Cette « chance » est le résultat d'une lutte. Il est fréquent qu'étant né en France sous ce système de protection sociale, nous nous inquiétons de la perte de protection, d'avantages sociaux: baisse des remboursements des médicaments, augmentation de l'âge des retraites... Ce que nous considérons comme des pertes d'avantages au fil du temps reste une chance pour ceux qui vivent dans des pays où ce système de protection n'existe pas.

Oscillant entre discours des chefs d'entreprise et réalité des difficultés à vivre, travailler dans des conditions acceptables de vie acquises au fil du 19ème siècle est une violence symbolique quotidienne pour les salariés de part et d'autre de la frontière entre États « forts » et États « faibles » (Bauman, 1999/2011, p. 105). Pour éviter ces différences de traitements d'un point de vue social et ces migrations économiques, il conviendrait de se pencher sur une harmonisation mondiale des droits des salariés et de l'accès à une protection sociale mondiale. Tant qu'il existera une différence de protections sociales et de droit social aussi important entre les pays en voie de développement et la France, les migrations économiques perdureront.

1.2.2. Migrants et Réfugiés du/au Maghreb.

Des milliers de migrants tunisiens désireux de venir en France ou en Angleterre suite à la chute du dictateur Zine El-Abidine Ben Ali, le 14 janvier 2011,²⁵ ont exprimé leur incompréhension devant le durcissement des frontières françaises à Vintimille. Ils évoquaient la France comme patrie des droits de l'Homme, comme terre d'asile. « Patrie des droits de l'Homme ou pays où fut écrite la Déclaration des droits de l'Homme ? »²⁶. La question fut posée Gisèle Lagardère lors d'un échange informel faisant suite à la lecture de cette thèse où j'exprimais avec une relative naïveté, l'indignation qui accompagne la fermeture de ces frontières et le traitement de ces migrants.

Les mots d'Hegel (1835/2009) évoquant le temps présent et les actes jadis prennent leur sens dans cette question de point de vue sur l'histoire différent entre deux générations. Les retraités français - lorsqu'ils étaient enfants- ont dû quitter des pays (le Maroc, la Tunisie, l'Algérie) qu'ils considéraient comme les leurs, non pas en termes de propriété physique mais par la vie quotidienne, l'investissement, l'ancrage familial qu'ils y menaient. La population se libérant du colonialisme ou du protectorat français ont eu à l'encontre de ces individus, une attitude souvent violente, antisémite. Cette génération ne peut oublier la fracture de devoir quitter le monde, le pays dans lequel ils étaient nés, dans lequel ils avaient grandi.

Deux générations plus tard, les jeunes migrants tunisiens, algériens ou marocains s'élèvent contre le traitement qui leur est réservé lorsqu'ils parviennent à migrer illégalement en France.

Prendre le temps de sa distance et de la distance avec son sujet fut un cheminement complexe dans la réécriture de cette partie. Il me fallut

²⁵ Jean-Baptiste Chastand « Nice-ville, terminus forcé pour les migrants tunisiens », Le Monde du 20 avril 2011.

²⁶ Gisèle Lagardère, Évry. Entretien du 15 septembre 2015.

abandonner des idéaux fondés sur un temps résolu pour réaliser la complexité de cette question et ne plus l'aborder avec l'aveuglement et la naïveté de ce que je considérais comme des fondements idéologiques mais sous le prisme d'une évolution sociétale mondiale et des attentats terroristes qui ont touché tous les pays démocratiques ces dernières années.

Des faits de torture existant en Tunisie, bien avant et après la chute de Zine El-Abidine Ben Ali²⁷, selon Radhia Nasraoui, la question de fermer une frontière à des hommes susceptibles de relever de cette Déclaration des droits de l'Homme, par réflexivité, interroge notre conscience de privilégiés.

« Comme toutes les autres sociétés connues, la société moderne de post-consommation est une société moderne stratifiée. Mais ce qui permet de différencier les sociétés, ce sont les critères utilisés pour répartir ses membres dans les différentes strates. Ce qui sert de distinction entre ceux qui sont en « haut » et ceux qui sont en « bas » de la société de consommation, c'est leur *degré de mobilité*- c'est-à-dire leur liberté de choisir l'endroit où ils veulent être. » (Bauman, 1999/2011, p. 132).

Les retraités français partis vivre au Maghreb évoquent régulièrement un choix de déplacement par défaut. Il convient de l'accepter sous la « contrainte » d'une liberté économique « restreinte » lors du passage à la retraite. Bernadette a travaillé avec son mari dans sa boutique d'antiquité sans percevoir de salaire. Après une séparation, elle est partie vivre aux Antilles où elle a travaillé pour la télévision locale, percevant un salaire insuffisant pour vivre décemment. Après avoir rencontré Bernard, et au moment du passage à la retraite de celui-ci, ils décidèrent de revenir en France pour se rapprocher de leurs familles respectives. Le coût de la vie et leur connaissance de

²⁷ Radhia Nasraoui, avocate et présidente de l'Association tunisienne de lutte contre la torture a reçu le prix Kamal Jumblatt pour la défense des droits de l'Homme dans le monde arabe en 2012.

l'expatriation ont freiné leur retour sur le territoire et ils optèrent alors pour le Maroc.

« Je n'avais plus les moyens de vivre en France. Si c'était pour vivre chez les enfants - pour un peu qu'ils nous acceptent et que ce ne soit pas des « petites mains »... Alors moi je dis que le Maroc, c'était à moindre mal. »²⁸

Dans *le coût de la mondialisation*, Zygmunt Bauman évoque longuement la question des « deux-mondes ». Le monde d'en « haut » des « élites », des « touristes » qui ont accès à ces déplacements physiques dans tous les espaces du monde comme s'il n'en formait plus qu'un et le monde de « ceux d'en bas », des « vagabonds », de ceux qui se déplacent pour vivre, survivre et dans un choix par défaut en tant que réfugiés politiques ou dans un choix par défaut pour les réfugiés économiques.

« En fait, il existe des différences entre les deux mondes situés aux deux bords, supérieurs et inférieurs, de la nouvelle hiérarchie de la mobilité ; ces deux mondes ont de plus de mal à entrer en communication. Pour le premier, le monde de la mobilité mondiale, l'espace, n'est plus une contrainte, on peut le traverser facilement, sous sa forme « réelle » ou sous sa forme « virtuelle ». Pour le deuxième, le monde de ceux qui sont « cloués » à la localité, qui ne peuvent pas se déplacer, et qui doivent donc subir passivement tous les bouleversements que connaît la localité dont ils ne peuvent partir, l'espace est bien réel, et les enferme peu à peu. Leur souffrance ne peut qu'être amplifiée par l'insistance des médias à chanter les louanges de la nouvelle conquête de l'espace, de la possibilité de franchir « virtuellement » toutes ces distances

²⁸ Bernadette. Entretien. Agadir. Mai 2012

qui restent obstinément inaccessibles à tous ceux qui doivent se contenter de la réalité non virtuelle. » (Bauman, 1999/2011, p. 145).

Les Tunisiens évoquaient la patrie des droits de l'Homme comme faire valoir d'un espoir dans un droit de sol, d'asile qui mettrait fin à des années de chômage. Dans son article du Monde en date du 20 avril 2011, Jean-Baptiste Chastand cite les propos d'un responsable de la préfecture de Nice :

« Comme l'autorise la convention de Schengen, nous leur demandons de présenter, en plus du permis de séjour, un billet de retour, et de prouver qu'ils ont des ressources suffisantes – 62 euros par jour – pour les laisser continuer. Sans compte en banque, avec quelques dizaines d'euros dans les poches, la logique est implacable : 100 % d'entre eux sont placés en rétention ». (CHASTAND, 2011, op. cit.)

Nonobstant le fait qu'il est difficile de donner la preuve d'un billet retour lorsque l'aller est effectué sur des bateaux illicites dans les mains de passeurs, qui peut déterminer au cœur de l'événement, sans la distance de l'histoire, la légitimité des raisons qui incitent une population à migrer pour demander un statut de réfugié politique ou migrants économiques.

1.2.3. Le détroit de Gibraltar pour les migrants dans le sens Sud/Nord

En survolant pour la première fois le détroit de Gibraltar en avion, cette bande d'eau de 14,4 kilomètres, lien ténu entre deux terres et deux pays, la réminiscence d'images, d'histoires de migrants passant de l'Afrique vers l'Europe, en bateau, dans des barques sans visu où le destin, le « Mektoub²⁹ » n'est plus dans leurs mains, à la nage, par avion dans la gelure des carlingues,

²⁹ *Mektoub*. Qui tient du destin, qui est écrit. Sous la forme d'exclamation, ce terme souligne le fatalisme.

des soutes au risque d'une vie, dont nous apprenons la mort dans notre cuisine, au volant d'une voiture, dans des sons écoutés presque avec banalités, lors d'informations radiophoniques et qui surviennent épisodiquement.

Les Marocains ou Tunisiens des classes favorisées n'ont aucune difficulté pour parcourir le monde. Ne meurent sur un bateau que ceux qui n'ont plus que l'espoir.

En survolant ce bras de mer, dans la hauteur d'un vol moyen-courrier, en le photographiant, ce lien entre Maghreb et Europe tient sur une photographie. Dans le relatif silence, cette ambiance feutrée des avions, ce qui se passe sur terre et mer semble très loin.

« À travers le monde, on abolit progressivement les visas d'entrée. Mais pas les contrôles d'identité. On a toujours besoin du passeport –et peut-être plus que jamais – pour démêler la confusion créée par l'abolition des visas : en séparant ceux pour le confort desquels le visa a été supprimé, de ceux qui auraient dû rester chez eux, qui n'auraient pas même dû songer à voyager. La situation actuelle, qui combine suppression des visas d'entrée et le renforcement des contrôles d'immigration, a une signification hautement symbolique. On peut y voir la métaphore de la nouvelle forme de stratification qui est en train de se mettre en place. Elle met en lumière le fait que c'est l' « accès à la mobilité mondiale » qui constitue aujourd'hui le premier des facteurs de stratification. »
(Bauman, 1999/2011, p. 134).

Mohamed³⁰, 23 ans, rencontrés à El Jadida en novembre 2008, mène quelques touristes dans les rues de cette ville pour « survivre »³¹. Lors de l'entretien, il a souri lorsque je lui ai demandé s'il avait essayé de venir en France. Il est venu

³⁰ Mohamed. Rencontré le 9 novembre 2011 sur le marché d'El Jadida. Maroc

³¹ Mohamed. Entretien du 13 novembre 2011. El Jadida. Maroc.

chez « un cousin » à Paris « pour quelque temps », il est devenu sans-papier et à travers cette condition n'osait plus sortir au fil de son séjour dans les bars.

« Regarde mes dents. Quand tu es bronzé et que tu as des dents pourries, on voit que ça. Quand les gens te regardent, ils ne regardent pas tes yeux, ils regardent tes dents. Ils pensent « T'es pas Français ». Ceux qui ont des papiers peuvent se soigner. Je me suis fait prendre ». ³²

Les dents abimées sont pour les marocains un indicateur social au même titre que dans les pays occidentaux. Au Maroc, des aides aux ménages demandent aux retraités le remplacement d'une dent au moment des étrennes. Ce fut le cas pour Liliane³³ à El Jadida et Chantal³⁴ à Agadir.

Résidant moi-même au sein du quartier des Pyramides à Évry depuis décembre 2010, les problèmes dentaires, les difficultés liées aux remplacements d'une partie de la dentition, l'accès à l'orthodontie sont des problèmes fréquemment abordés au sein des échanges entre résidents. L'écart entre le coût du remplacement d'une dent et le remboursement réel est tel que la dentition est un indicateur social de paupérisation. Cette pensée de Mohamed sur le rejet de celui dont la dentition est abimée n'est pas sans rappeler les articles vindicatifs à propos du message émis dans un cadre privé par François Hollande à Valérie Trierweiler alors qu'il était président de la République.

Après cette expulsion, Mohamed pense que son avenir n'est pas en France ni dans son pays. La population d'Afrique noire ayant un pouvoir d'achat inférieur aux habitants du Maghreb, Mohamed désire monter une entreprise informatique dans ces pays, plus au Sud. Une domination en remplace une

³² Mohamed. Entretien du 13 novembre 2011. El Jadida. Maroc.

³³ Liliane L. El Jadida. Entretien du 8 novembre 2011. Maroc

³⁴ Chantal. Entretien. Mai 2012. Agadir.

autre. Les faits de racismes des Marocains envers la population noire qui migre vers le Maroc pour faire des études ou pour atteindre l'Espagne sont en constante expansion. « Les pays libéraux érigent des murs pour se protéger des immigrés clandestins. De nouvelles frontières se dessinent, ou plutôt, des nouvelles barrières se dressent, soit entre les pays pauvres et pays riches, soit à l'intérieur même des pays sous-développés ou des pays émergents, entre les secteurs riches figurant sur le réseau de la globalisation technologique et économique de l'autre. »³⁵ Marc Augé poursuit sur cette pensée en évoquant le fait que « l'opposition Nord/Sud s'est substituée à celle des pays colonisateurs et de pays colonisé » (2009).

1.2.4 Le détroit de Gibraltar dans le sens Nord/Sud.

Les retraités français évoquent au cours des entretiens des passages en Europe par le détroit de Gibraltar à raison de deux fois par an. Les retraités qui continuent à bénéficier des minimas sociaux en France n'ont pas demandé un visa de résidents au Maroc. Ils bénéficient d'un visa touristique pour une durée légale de 5 mois. Le coût d'un billet d'avion entre Agadir et la France restant onéreux, des retraités de la communauté d'Agadir et d'El Jadida louent des voitures pour partir quelques jours en Espagne. Ils reviennent avec « de la cochonnaille »³⁶ et un renouvellement de leur visa touristique rendu possible par ce passage de la frontière européenne.

1.3. Hijra ou la re-conquête

Hijra est le titre du film documentaire de 47 minutes tourné dans le cadre de ce doctorat en sociologie visuelle et filmique.

Al Hijra, l'hégire est la transcription littérale de « migration », « d'exil », de

³⁵ Augé, 2009

³⁶ Chantal. Entretien. Mai 2012. Agadir.

« fuite » mais également de « rupture ». Il est plus communément usité pour exprimer « la fuite-émigration du prophète de la Mecque à Médine » (Chebel, 2009, p. 220)³⁷ mais dans le cadre de cette recherche Hijra gardera son sens commun, loin de toute pensée religieuse. Le mot Hijra « marque une rupture de lien » lorsque ce mot évoque une rupture dans une société qui était basée sur le lien du sang pour devenir une société basée sur une croyance.

La polysémie de ce mot correspondait à des phases et typologies récurrentes dans les entretiens puisqu'ils font tous référence à une rupture : de vie familiale (divorce, séparation, un besoin de « couper le cordon avec ses enfants »³⁸), le décès d'un proche (époux, enfant), un changement de rythme (retraite), une perte financière soit une rupture de continuité économique.

Au-delà d'une rupture physique, affective ou économique, le titre *Hijra* se justifie par cet entre-deux entre une vie d'avant et une vie d'après où l'exil devient porteur d'espoir, une errance le temps de quitter ce qui fut, « une fuite » salvatrice comme dernière étape d'un deuil et retrouver « une utopie ». Selon la pensée de Zygmunt Bauman dans *Le présent liquide* (2000/2007, p. 124) et à propos de l'œuvre de Thomas More, « il l'avait baptisée *utopia*, renvoyant en même temps à deux mots grecs – *eutopia*, le “bon lieu” et *outopia*, qui signifie “nulle part” ». La fuite, la migration, l'exil s'apparentent à cette quête d'un lieu physique, d'un pays, « d'un nulle part » sous la forme d'un territoire matérialisé où l'individu peut se recréer.

Se régénérer de ses cendres, ou se régénérer avec les cendres d'un autre que l'on a aimé et sans lequel l'on va devoir réapprendre à vivre dans le cadre d'un deuil. S'il semble naturel que nos aïeux meurent avant nous, comment vivre

³⁷ L'islam expliqué par. Malek Chebel. Édition tempus.2007. Page 220

³⁸ M. et L. Entretiens. Concernant les questions sur leurs enfants, M. et L. ont demandé à ce que leurs prénoms et noms soient anonymes, tout comme ces individus ont accepté d'être enregistrés mais non filmés. La date et le lieu des entretiens resteront anonymes également.

dans un lieu que la vie, le temps a habité, que les amis ont investi au fil du temps. Dans la mort d'un compagnon, d'un enfant, le foyer devient lieu de souvenirs, de regrets, de ce temps qui fut et ne sera plus et plus douloureux encore ne pourra plus être.

« Le malheur », ces coups du mal, ces heurts « nous frappent à l'improviste, de sorte que nous ne pouvons prendre aucune précaution pour éviter la catastrophe puisque personne ne s'attend à voir un éclair déchirer un ciel sans nuage ». (BAUMAN, 2000/2007, op. cit.)

Cette idée de Zigmunt Bauman rejoint les derniers mots de Simone de Beauvoir dans *Une mort très douce* au moment de la mort de sa mère.

« Il n'y a pas de mort naturelle : rien de ce qui arrive à l'homme n'est jamais naturel puisque sa présence met le monde en question. Tous les hommes sont mortels : mais pour chaque homme sa mort est un accident et même s'il la connaît et y consent, une violence indue. » (BEAUVOIR, 1964, p 162)

Catherine, 78 ans, est venue au Maroc en 2005. Le décès de sa fille fut le déclencheur de ce départ.

« Ma vie n'est plus la même que j'avais avant. J'ai bien vécu. J'ai eu beaucoup de choses merveilleuses. Mais c'est trop pénible moi. Déjà d'aller sur la tombe de ma fille... C'est quelque chose. (Catherine s'arrête). D'aller dans cette maison en Auvergne... Je te dis, elle est de l'autre côté de la route nationale, elle est à quelques kilomètres... C'est à quatre kilomètres... Pour moi, c'est insupportable de me retrouver seule dans cette maison. C'est une maison qu'est super sympa mais seule, c'est pas possible. Donc il

faudrait que je rencontre quelqu'un pour avoir à nouveau envie d'aller dans cette maison ». (CATHERINE, Entretien, 2012)³⁹

L'exil est alors comme la « fuite » vers un « nulle part », une rupture de lien avec les individus et ne plus être confronté au regard social, ne plus lire de l'empathie, de la gêne mais ré-exister autrement et par delà renaître.

Hijra est le début d'une croyance et la naissance d'une religion dans la communauté musulmane. Ce terme, ce titre de film s'est imposé une fois le montage fini, les entretiens terminés, les pistes d'analyses posées comme le symbole d'une renaissance, d'une reterritorialisation empreinte d'un nouvel espoir de la part des enquêtés.

En ce sens, Hijra ne devient plus un exil ni une migration, ni une rupture mais un « eutopia », « un bon lieu ».

1.4. De l'amorce d'un préjugé à une globalisation du vieillissement

1.4.1. Entre retour aux sources et réinvention de son temps

Mon hypothèse de départ pour cette recherche était que le vieillissement s'accompagnait d'une « *recherche d'un temps perdu* »⁴⁰ ou d'un retour vers ses origines, ses racines. Cette hypothèse fut parfois confirmée par les entretiens.

Ce retour vers une origine peut être territorial mais également temporel, sous la forme d'une quête de décélération. Hartmut Rosa évoque, dans *Aliénation et accélération*, que la modernité n'est pas dichotomique et ne se situe pas entre le postmoderne et le moderne mais qu'elle est en perpétuelle évolution, « d'où le besoin d'une théorie systémique et d'un concept solide de l'accélération

³⁹ Catherine. Entretien. Agadir. Mai 2012.

⁴⁰ Proust (1927/1999).

sociale.» (2010/2012, p. 15).

« Si nous laissons de côté un instant la sociologie classique et si nous examinons la multitude de réflexions sur la modernité dans le champ culturel, nous nous apercevons que quelques choses manquent à ces analyses : des auteurs et penseurs, de Shakespeare à Rousseau et de Marx à Marinetti, mais aussi de Baudelaire à Goethe, Proust ou Thomas Mann, remarquent presque invariablement (toujours avec étonnement, et très souvent avec inquiétude) l'augmentation de la vitesse de la vie sociale et, en fait, la transformation rapide du monde matériel, social et spirituel. » (ROSA, 2010/2012, p. 14)

Le vieillissement biologique du corps s'oppose à ces accélérations sociales et lorsque la retraite, considérée comme un retrait de la vie professionnelle et par delà sociale, survient, l'individu doit réinventer un rythme, se déshabituer, se réinventer.

« Si dans la sphère professionnelle, on est socialement vieux de plus en plus jeune, les nouveaux retraités sont socialement jeunes de plus en plus vieux. » (PERRIN-JOLY; DUPRAT-KUSHTANINA, 2010)⁴¹

Constance Perrin-Joly et Veronika Duprat-Kushtanina (2010) dressent la dichotomie devant laquelle se retrouvent ces « jeunes » retraités.

Dans l'introduction de cet article, les auteurs évoquent l'âge et la difficulté à pouvoir le qualifier.

⁴¹ http://www.constructif.fr/bibliotheque/2010-2/etre-vieux-et-etre-a-la-retraite-la-fin-d-une-tautologie.html?item_id=3023 consulté le 17 juillet 2017

« Être vieux, c'est avoir un certain âge. Belle lapalissade ! Pourtant, de tout temps, l'enjeu a été la définition de cet âge. Si l'âge chronologique est une donnée biologique qui nous permet de repérer le nombre d'années écoulées depuis notre naissance, la notion de « vieux » ou de « jeune » est une construction sociale qui ne se comprend que dans un contexte précis. » (op. cit.)

Se définir comme jeunes vieux, vieux jeunes reste un concept. Le changement d'état par le passage à la retraite, codifié par le Code du travail reste –bien que vécu différemment- pour les enquêtés un moment délicat.

« Arrêter de travailler, rompre un rythme acquis depuis une quarantaine d'années, changer ses habitudes, ne plus se lever à cinq heures du matin, ne plus passer sa blouse grise, s'adapter à une nouvelle vie, changer de peau, de mentalité, faire mal à ses vieilles habitudes qui lui servaient de béquilles, qui lui donnaient ses repères, arrêter de travailler c'est apprendre à s'ennuyer gentiment, apprendre à ne rien faire sans tomber dans la tristesse. Le travail ne le rendait peut être pas heureux mais l'occupait, l'empêchait de penser. Peur de devoir escalader des montagnes, (..) peur de tomber dans le ravin de l'absurde (..) peur d'affronter une vie dont il ne maîtrisait plus grand-chose. » (BEN JELLOUN, 2009, p. 24)

Dans son roman *Au pays*, Tahar Ben Jelloun prête à son personnage Mohamed les questionnements sensibles de nombreux individus au moment de ce retrait de la vie professionnelle.

Accompagner ce changement par une déterritorialisation physique, psychologique et sociale est le moyen trouvé par les protagonistes de cette recherche.

« La crainte d'un arrêt brutal se produisant à grande vitesse a accompagné la société moderne tout au long de son existence ; elle a donné naissance à des maladies culturelles telles que la mélancolie, l'ennui, la neurasthénie ou, de nos jours, diverses formes de dépression. » (ROSA, 2010/2012, p. 55)

Migrer, se déplacer, recréer une communauté peut s'apparenter alors à la nécessité d'une dynamique sociale pour lutter contre l'immobilisme, l'inertie, et opposer une résistance envers ce retrait de la vie professionnelle.

Lors de certains entretiens, les individus abordaient cette rupture, cette quête sous forme de réminiscence d'un autre rythme de vie, voire d'une résilience à l'égard du passé.

Liliane L. a grandi à la Courneuve lorsque la cité des 4000 se construisait en pleine guerre d'Algérie. Ses parents lui interdisaient de s'arrêter, d'échanger avec les ouvriers immigrés sur le trajet entre son école et son domicile.

« Je ne comprenais pas pourquoi mais j'écoutais. Je n'avais pas le droit de leur parler mais je les regardais. Ils mangeaient sur l'herbe du talus, riaient entre eux. Ils disaient bonjour et je ne pouvais pas répondre. J'avais l'impression d'être impolie.

Cette première impression, je l'ai retrouvée en venant pour un voyage avec mon comité d'entreprise au Maroc. Là et c'est drôle, je n'ai pas pu être non plus en contact avec les Marocains. Je suis là depuis 3 ans maintenant et je n'ai jamais pris contact avec des Français. J'ai retrouvée ici le temps de ces années 50, de mon enfance où tout allait moins vite. C'est un rythme qui me

convient. » (LILIANE. 2011)⁴²

Proustienne pour Liliane, cette question de la temporalité et du rythme évoque le temps qui passe comme un élément culturel. Cette pensée est partagée par de nombreux retraités qui pensent vivre dans une temporalité plus en phase avec celle de leur jeunesse.

Lorsque l'on arrive au Maghreb avec notre rythme d'actif européen, le temps se ralentit, les rendez-vous se placent dans une temporalité évanescence, sans montre. Lorsque je tentais d'obtenir dans le cadre de cette recherche des horaires fixes, afin de planifier le tournage et optimiser le temps, mon vocabulaire leur donnait le sourire. Les plages horaires que les individus m'accordaient étaient très larges: « après la sieste », pour le café, l'après-midi, l'apéro... L'heure n'existe pas. À l'instar des touristes ou provinciaux déambulant dans les couloirs du métro où le pas dérange les mouvements pendulaires de ceux qui travaillent, courent, pressent, poussent, râlent devant tant de nonchalance. Arriver au Maghreb avec la précision d'une horloge incite/oblige à l'adaptation aux mœurs et coutumes de ce temps méditerranéen et à l'acculturation.

1.4.2. La globalisation des individus vieillissants

La retraite et le vieillissement biologique s'accommodent du cycle du soleil et des saisons. Les vagues migratoires hivernales des retraités vers sur le Sud de la France depuis la fin du 19^{ème} siècle et le début des stations balnéaires trouvent leurs prolongements dans cette migration vers le Maghreb. Nonobstant que si cette migration du 19^{ème} s. était réservée à une catégorie sociale supérieure, la migration vers le Maghreb n'est saisonnière que pour la

⁴² Liliane L., Entretien du 8 novembre 2011, El Jadida, Maroc.

classe supérieure. Elle devient permanente dans une relative inégalité pour la classe sociale avec un revenu minimum vieillesse.

La migration résidentielle des individus vieillissants n'est plus locale, nationale mais est devenue transnationale (Caradec, 2010). Les retraités britanniques migrent dans les pays du Sud de l'Europe (Italie, Malte, Espagne ou Portugal) selon les travaux de Warnes et alii (1999)⁴³, vers la Thaïlande (Howard 2008)⁴⁴, les Suédois vers la péninsule ibérique (Gustafson, 2001)⁴⁵. Selon l'étude de l'INSEE, publiée en octobre 2001 dans *Repères pour l'économie en Languedoc Roussillon*, 60 000 séniors se sont installés dans cette région et dont 10% étaient des transnationaux.

« Nous avons là un ensemble constitué de consommateurs attirés par de nouveaux objets, et qui se lassent vite de ceux qu'ils ont obtenus, et d'un monde transformé dans ses dimensions économiques, politiques et sociales par la structure du marché de la consommation (et, comme ce marché prêt à séduire et à changer ses objets à un rythme toujours plus soutenu). C'est cet ensemble qui fait disparaître tout signe bien ancré ou maintenu de sa propre autorité des cartes du monde, et des plans où se tracent les itinéraires de nos vies. » (BAUMAN, 1999/2011, p. 130).

Pour Zygmunt Bauman, l'idée de la migration vient de l'usage du voyage, d'un prolongement de la société de consommation, comme une pratique intégrée dans son parcours, qu'elle soit sous forme estivale ou d'une migration familiale antérieure.

⁴³ cité par Vincent Caradec (2010, p. 81).

⁴⁴ mentionné par Caradec (2010, p. 81)

⁴⁵ cité par Caradec (2010, p. 81)

Le Sud est toujours prisé mais l'intérieur des terres, des départements comme la Creuse ont mené une campagne de sensibilisation auprès de communautés étrangères notamment britannique afin de favoriser l'implantation de ressortissants actifs (entrepreneurs, artisans..) ou inactifs si l'on considère que le retrait d'une vie professionnelle nous place dans cette catégorie. Liaisons aériennes bi-hebdomadaire vers l'Angleterre, un village presque totalement annexé par cette communauté avec une librairie anglophone, tenue par un retraité anglais, un salon de thé *Tea for time*, des chambres d'hôte, un affichage du nom des rues du village en français mais traduit en anglais... (Van Berchem, Villemin, 2005).

En nous promenant, dans les rues de ce village des campagnes françaises, reconnaissable par la végétation vallonnée et verdoyante, le clocher, la mairie et école avec les valeurs de la République *Liberté, égalité, fraternité*, gravées dans la pierre, cette identité disparaissait dès que nous pénétrions dans une maison. Les rideaux, le tissu fleuri, les tapisseries, recouvrant les fauteuils, sans voyager, nous nous entrons au cœur de l'image d'un cottage anglais. L'hôtesse saupoudrait son entretien en langue natale de quelques mots de français d'une oralité chantante.

De ce reportage dans la Creuse, deux récurrences ré-émergeront dans cette recherche sur les retraités français ayant migré dans les pays du Maghreb. Premièrement, les objets importés, collectés, hérités, sauvegardés de cette vie avant le voyage, sont des retours aux sources visuelles, la preuve d'une histoire qui fût.

Ces objets migrants sont la réminiscence d'un moment, d'un fragment d'histoire - la sienne ou celle de ces ancêtres -. Dans le cadre des entretiens ou des observations au Maghreb, les enquêtés commençaient par une visite de

leur résidence. La première photographie que Gislaine⁴⁶ a envoyée - et ceci sans aucune demande mais symbolisant la fierté d'un intérieur et d'une vie qui n'est plus dans des cartons et qui s'est installée - représentait un long couloir, aux murs jaunes et carrelages bruns que l'on retrouve d'un point de vue architectural dans de nombreux intérieurs français. Au mur avaient été suspendu des casseroles en étain du début 18^{ème} siècle.

Sur la deuxième photographie, dans le salon, des murs en tadelakt⁴⁷ beige nous rappellent que nous sommes ailleurs, des banquettes en bois travaillées - typiques du Maghreb - surmontées de coussins et matelas dont on aperçoit la confection dans un secteur du souk ou dans de minuscules échoppes aux abords de celui-ci, et, une armoire normande en chêne massif, un héritage transmis sur trois générations bretonnes et qui fut le fruit de grandes négociations entre Gislaine et son époux avant que l'un ne gagne le droit de la charger dans un conteneur et de l'emmener dans leur migration.

La deuxième récurrence est la volonté de continuer une activité économique. À l'instar de ces retraités anglais dans ce village de la Creuse, Chantal a demandé en arrivant sur Agadir une patente⁴⁸ afin de continuer sa profession de coiffeuse/ dermographe auprès d'une clientèle essentiellement occidentale.

« Je me trouvais à la retraite, moi qui étais dans le commerce toute ma vie. J'ai fait presque 50 ans de coiffure... Je me voyais mal me retrouver toute seule entre quatre murs. Je ne supportais pas. Moi, il fallait que... C'est pour ça que j'ai repris la coiffure parce que je me suis dit, c'est un moyen comme un autre de faire entrer les gens chez moi, les femmes chez moi. De me faire des connaissances,

⁴⁶ Gislaine. Courriel du 5 février 2010. Résident depuis 2005 à Monastir (Tunisie).

⁴⁷ Enduit traditionnel à la chaux imperméable

⁴⁸ Patente. Autorisation et numéro demandés à l'administration marocaine en vue d'obtenir une autorisation de travail et donnant lieu à des taxes professionnelles.

alors l'un dans l'autre, entre la coiffure et le tatouage du maquillage sur visage, ça faisait (Chantal mime le roulement) boule de neige. J'ai fait rentrer des gens chez moi, qui sont devenus des copines, des copains et je me disais, déjà que tu n'as personne dans ta vie, au moins que tu aies plein de relations comme ça. Que t'ailes à droite, que t'ailes à gauche et quand tu rentres chez toi, voilà. C'est mieux que de rester seule du matin jusqu'au soir, d'aller se balader seule. C'est vrai, y'a un moment où c'est pesant.»⁴⁹

Pour Chantal la reprise d'une activité « professionnelle » a été le moyen de créer du lien, de retrouver une utilité sociale dans un groupe et d'améliorer ses conditions financières qui se résumaient à l'allocation spécifique des personnes âgées.

Guy⁵⁰, 87 ans, architecte à la retraite, souhaite continuer sa vie professionnelle et travaille sur des plans afin de construire une maison de retraite pour retraités français sur Agadir. Son activité professionnelle a toujours été un moteur, il prépare ce projet avec son fils, Bernard 67 ans, sur la table du salon de leur appartement en location- « mais on a une femme de ménage »- du côté des abattoirs d'Agadir. Guy est né en Algérie, alors colonie française, de parents alsaciens, qui ont migré vers le Maroc. Fez, Rabat, Agadir, devenu architecte, il est fier d'avoir construit le seul immeuble ayant résisté au tremblement de terre de 1961. De retour en France à la fin du protectorat, installé du côté de Nice mais ayant quelques difficultés à s'intégrer « dans la métropole », il revient sur Agadir et touche une retraite « confortable de 2000 euros ». Bernard lui a rejoint son père lorsqu'il a perdu son travail de cuisinier. Il touche l'ASPA (Allocation de Solidarité aux Personnes Agées) de 800 euros.

⁴⁹ Chantal. Entretien. Mai 2012. Agadir.

⁵⁰ Guy. Entretien du 11 novembre 2011. Agadir.

Guy et Bernard ne cotisent pas à la Mutuelle des Français de l'Étranger et n'ont donc aucune protection de santé. Construire une maison de retraite au Maroc est un investissement pour l'avenir et consiste en une emprise sur le temps, une continuité de parcours.

1.5. Du vieillissement au vieillissement de soi

Le mouvement perpétuel, les déplacements incessants des populations dans ce système globalisé, le désir de poursuivre une activité professionnelle lucrative-sans omettre la question de la nécessité économique - présupposent qu'il convienne d'interroger aujourd'hui le rapport de l'homme à son propre vieillissement comme le suggère Jean Améry :

« Nul doute ne subsiste quant au fait que le vieillissement social est essentiellement déterminé par notre monde de l'avoir. Mais il serait inadmissible de vouloir, à travers le regard des autres, réduire le phénomène du vieillissement et de la vieillesse à quelques problèmes fondamentaux de la structure sociale d'une économie de marché et de profit. Nous nous heurtons sans cesse au fait du corps -en l'occurrence, du corps décrépi- fait qui ne donne pas seulement sa couleur spécifique à la qualité subjective du vieillissement, mais qui surtout déclenche immédiatement les conséquences sociales. (...). Le monde annihile l'homme vieillissant et le rend invisible dans la rue. » (AMÉRY, 1968, p125)

À quel moment devenons-nous un individu vieillissant? N'existe-t-il point des différences culturelles entre le regard social des Orientaux et des Occidentaux sur l'individu vieillissant?

Comment définir une notion aussi subjective que cette étape accompagnant le parcours d'un individu?

« Pour ne rien vous cacher, mais cela vous semblera anecdotique, j'ai pensé à partir et à m'expatrier, car je trouve que la France est un pays vieux. Vieux dans le sens où ce sont les vieux (dont je suis) qui tiennent les places, un peu partout. J'ai vu mon pays s'individualiser, et par ce fait devenir intolérant à l'égard de bon nombre de faits et de gens. Au Maroc, ils ont un problème démographique complètement inverse au nôtre, 70% de la population à moins de 20 ans. Le résultat, c'est un pays très vivant, plein de projets, en chantier partout, qui se tourne délibérément vers l'espoir. » (LILIANE. 2011)⁵¹.

Cette pensée de Liliane est partagée par de nombreux enquêtés. Ayant dépassé la dynamique de migration de son propre corps vers un corps s'amointrissant, cherchant à évoluer dans un environnement social jeune, Liliane prépare ce moment du vieillissement où lorsque le corps devient immobile, observer l'Autre est une continuité de vie.

1.5.1. Entre acculturation et hybridation : transmission et tradition

« Le père et la mère ont donné ta vie. Ils t'ont porté. Ils t'ont fait grandir. Ils t'ont nourri. Ils t'ont soigné. Quand ils vieillissent, c'est à ton tour de prendre soin de tes parents »⁵²

Soria est musulmane pratiquante. Elle ne sait pas dans quelle sourate du Coran est édictée cette règle religieuse. Cet axiome, elle ne le tient pas du Coran lui-même mais de ses grands-parents, de ses parents, et ceci, transmis de génération en génération.

⁵¹ Liliane. El Jadida. Entretien du 8 novembre 2011. Maroc

⁵² Soria, entretien. Août 2010. Bonneuil-sur-Marne.

« Le respect de la personne âgée est tel qu'il semble inconcevable d'aller dire bonjour, lorsque nous rendons visite à la famille, à quelqu'un d'autre qu'à l'aîné. Si un fils fait des courses, il doit emmener son caddy, décharger sa voiture et monter toutes les courses à sa mère ou à son père afin que celui-ci choisisse ce qu'il souhaite. Tu ne peux pas décider à la place de ton père ou de ta mère quel morceau de viande, quels produits lui conviendraient, même si tu désires lui donner le meilleur. Tu considères qu'il est à même de guider et choisir sa vie comme il le souhaite. C'est le respect ». (SORIA, 2010)

Soria est une femme d'origine algérienne qui résidait en France depuis 12 ans en août 2010. Ses parents, traditionnels et très religieux lui ont enseigné les principes et rites de sa communauté. Ce respect des anciens est partagé par une grande majorité de la communauté musulmane, aspect apprécié par les retraités français vivant dans les pays du Maghreb.

Vieillir est un processus qui accompagne la vie. En devenant parent, il convient d'accompagner un enfant dépendant vers l'autonomie et par-delà très naturellement espérer que celui-ci veillera sur notre propre et future dépendance. Certaines familles en France perpétuent cette tradition du « changement d'étage intergénérationnel » au sein d'une même maison familiale. À Villers-le-Sec en Lorraine (Villemin, 2000), lorsque M. Prévot, le fils du maire se mariera, son père Claude descendra, ainsi que son épouse au rez-de-chaussée de la demeure familiale. Ses parents étaient eux-mêmes descendus d'un étage « lorsque mon épouse est rentrée dans la maison »⁵³ explique Claude Prévot et ils y vécurent jusqu'à leurs décès respectifs.

Cette coutume perdure lorsque l'habitat est adapté et dans une éducation que

⁵³ Claude Prévot. Entretien. Janvier 2000. Villers-le-Sec

l'enfant accepte, reconnaît et transmet à la génération suivante. Dans ce village, la ferme familiale se donne ainsi de génération en génération et l'idée que cette demeure n'abrite plus ceux qui ont contribué à son entretien et à sa pérennité ne semble pas envisageable. Traditionnellement l'aîné doit perpétuer cette tradition. Lorsque l'aînée est une fille, le premier garçon prend la succession. Cette coutume reste actuelle dans les milieux agricoles, forestiers et de la pêche, là où la terre reste l'élément nourricier de la famille.

G. Thomas est le cadet d'une famille de militaires de carrière⁵⁴. Son grand-père, son père reçurent la Légion d'honneur pour des faits d'armes pendant les deux dernières guerres mondiales. Né « second garçon », dans cette famille bretonne, royaliste et catholique, il fut dirigé vers le petit séminaire. Son frère aîné, destiné à l'armée, a dérogé à la tradition familiale en optant pour un autre choix professionnel. Gérard eut donc la possibilité de sortir du séminaire pour se tourner vers l'armée. Ses parents vieillissants, lui-même arrivant en fin de carrière à l'école de Saint-Cyr Coëtquidan, il fit le choix de retourner à Vannes les week-end avec sa femme Colette et d'emménager au Rez-de-chaussée de la maison familiale, en vue d'une installation définitive lorsque sa retraite sera effective. Ses parents occupaient l'étage supérieur en compagnie de sa sœur restée célibataire.

À la mort de ses parents, il fit le choix de vendre cette maison de trois étages, trop grande, munie de nombreux escaliers, d'un jardin à entretenir, ce qui aurait pu devenir un problème puisqu'il devenait lui-même confronté à son propre vieillissement. Ayant épousé 30 ans plus tôt Colette, une femme travaillant aux transmissions au sein de l'armée et qui avait vécu au Maroc en tant que colon, ils décidèrent d'acheter sur plan un appartement fonctionnel à Vannes avec ascenseur, dans un quartier neuf et résidentiel, avec pharmacie,

⁵⁴ Gérard Thomas est mon grand-père par alliance. Cette histoire fait partie d'une histoire familiale glanée au fil des ans. Un entretien fut effectué en juillet 2012 pour reprendre et préciser certains points de manière plus scientifique et distanciée.

médecin dans l'immeuble, supérette, coiffeur et fleuriste à moins de cinquante mètres. Conjointement, ils décidèrent également d'investir en leasing dans un deux-pièces avec terrasse à Marrakech afin de passer cinq semaines par an au soleil. Colette étant mère de trois enfants issus de deux premiers mariages, sa fille aînée étant décédée, n'ayant pas eu d'autres enfants ensemble, la transmission de cette culture du « changement d'étage intergénérationnel » au sein d'une même maison ne fut pas envisagée ni souhaitée par les enfants. Au-delà d'un espace de vie, d'un habitat, d'une terre à transmettre, cette tradition nécessite l'adhésion des deux époux, ainsi qu'une entente et acceptation des enfants.

À l'instar de Soria lorsqu'elle évoque la transmission culturelle et religieuse, le devoir de s'occuper de ses parents dans le vieillissement, cette tradition existe également dans certaines familles françaises parfois pour des raisons économiques, de préservation de patrimoine, voire culturelles.

1.5.2 ... À la recherche d'un autre regard sur le vieillissement

Dans le documentaire *Sauve qui peut la retraite !*, Frédéric Compain et Michèle Cohen (2010) filment une rencontre entre Jeanne, publicitaire bientôt à la retraite et des amies qui le sont déjà. Une de ces amies, plutôt réactive, exprime que pour elle, la retraite a été se retrouver entourée de vieux.

« Des vieux quand elle fait les courses, des vieux dans les clubs, des vieux à l'heure du thé... Une armée de cheveux gris... » stigmatise cette dame de 70 ans, docteur à la retraite.

Allez chez le médecin, au supermarché « aux heures de pointe des actifs » - en l'occurrence les horaires ou jours où l'actif ne travaille pas - expose le retraité à des remarques acerbes sous-entendant que dans l'intérêt général, il serait bon qu'ils ne monopolisent pas une caisse ou une place de salle d'attente alors que leur condition de retraités et leur temps leur permettraient un choix que les actifs n'ont pas.

« Ce qu'ils ne comprennent pas –sous-entendant les actifs-, c'est que c'est à ces moments-là que j'ai envie de faire mes courses. C'est déprimant d'être devant un supermarché à attendre la levée du rideau de fer le matin à 9 heures. Être seule, dans le silence, de sa maison toute la semaine, le samedi après-midi au supermarché je vois du monde, des familles. C'est vivant. » (JEANNE, 2010)

« Dépendance, isolement, maladie, inutilité sociale et vieillesse ne font qu'un. Les représentations que chacun porte en lui de la vieillesse s'enracinent dans la crainte face à son propre vieillissement et au fantasme très angoissant de décrépitude auquel il renvoie inexorablement. Il se développe dans l'imaginaire collectif une crainte de côtoyer ce qui aboutit à la mort, cette peur conduisant à discriminer et isoler les personnes âgées qui portent sur leur corps les signes avant-coureurs de mort » (PITAUD ; REDONNET, 2004/2010, p. 27-28).

« *Le stade du miroir comme formateur de la fonction du je...* » de Jacques Lacan (1949) prend son sens inexorablement dans cette réflexivité. Comment bien vivre quand l'image de soi effraie l'Autre ? Comme le souligne Serge Guérin (2009), il existe beaucoup de similitudes entre les seniors et les adolescents. Des individus en pleins bouleversements coincés entre une tranche d'âge d'actifs (ou qui aspirent à l'être) dans une société qui exige production et rentabilité et une tranche d'âge d'inactifs stigmatisés par leur statut de retraités.

Les retraités dérangent. Dans *Soleil vert*⁵⁵ de Richard Fleischer (1973), qui fort heureusement est une fiction, la solution est radicale. Si l'on considère la

⁵⁵ Dans ce film d'anticipation, les personnes inutiles, vieillissantes vont « au Foyer » se faire euthanasier. Ils voient sur grand écran des images de nature, de vie.

science-fiction comme une vision, à l'échelle du monde, d'un scénario possible dans leurs applications et de leurs conséquences sociales, des expériences menées en laboratoire à l'échelle de la recherche, la science-fiction donne à réfléchir puisqu'elle pose incidemment les règles éthiques de la recherche et leurs imprégnations possibles -ou non- dans une société en un temps donné (Hamus-Vallée, Virginie Villemin, 2010). La stigmatisation de leur condition de personnes vieillissantes, le débat sur les retraites et les alarmes sur le vieillissement de la population depuis une trentaine d'années ne doivent pas aider à l'épanouissement social du retraité, surtout lorsque ces discours sont fréquemment relayés par les médias. Par exemple, Dominique Marcilhacy, alors porte-parole de l'Union des familles en Europe, évoque dans le journal de 13h de France 2 du 20 juin 2006.

« On ne cesse de diminuer les allocations familiales pour verser aux personnes âgées parce que les recettes de la branche vieillesse sont en déficit. La prochaine conférence va être consacrée aux personnes âgées. On ne fait que s'occuper des personnes âgées et puis faire de temps en temps quelques gadgets pour faire croire aux familles qu'on s'occupe d'elles. La réalité, c'est qu'on fait des économies sur les familles pour payer les déficits "vieillesse" ». (MARCILHACY, 2006, cité par PELLISIER, 2007, p. 43).

Ces propos - tenus à une heure où les actifs regardent peu la télévision - excluent les personnes âgées des familles comme le souligne Jérôme Pellissier (2007) tout en donnant la responsabilité – et par-delà la culpabilité - aux personnes vieillissantes. Dans ce chapitre intitulé avec humour *Bellistes et champignons*, l'auteur cite de nombreux exemples de quotidiens, hebdomadaires, mensuels, recherches, émissions qui opposent la société entre actifs-inactifs, jeunes-vieux, dans un jugement moral insidieux.

« Il faudra au 21^{ème} siècle expliquer au jeune actif qu'il travaille

un jour sur trois pour entretenir le pépé et la mémé qu'il apercevra dans la maison d'en face cultivant tranquillement les tulipes : « *à mes frais* », pensera t-il. »⁵⁶

Cette sensation de gêne, d'inutilité, de retrait social forcé, incite des retraités français à migrer vers les pays nord-africains plus tolérants et respectueux de leur parcours et vieillissement.

Paradoxalement, en arrivant sur le territoire marocain, les retraités s'occupent de leurs corps (Hammam, sport, natation, vélo), de leur apparence (teinture, coiffure...) et s'emploient à ne pas paraître leur âge.

⁵⁶ Badou G., *Les nouveaux vieux* Paris, Le pré aux clercs. 1989, cité par Pellisier (2007, p. 43).

2ème partie.

**De la solitude
à la collectivité d'une maison de retraite**

« Ma mère encourageait à l'optimisme lorsque, percluse, moribonde, elle affirmait le prix infini de chaque instant ; mais aussi son vain acharnement déchirait le rideau rassurant de la banalité quotidienne. Il n'y a pas de mort naturelle : rien de ce qui arrive à l'homme n'est jamais naturel puisque sa présence met le monde en question. Tous les hommes sont mortels : mais pour chaque homme sa mort est un accident et, même s'il la connaît et y consent, une violence induite. » (Beauvoir, 1968, p 162)

2.1. La création de maisons de retraite au Maroc.

Du discours d'Hassan II à nos jours : une évolution/révolution

« Une personne âgée ne peut être seule. Même si la vie ne leur a pas donné d'enfant ou que la vie les a pris avant, ce sont les enfants d'un frère, d'une sœur qui le soigneront et le nourriront, mais il est impossible qu'un vieillard soit seul. C'est la honte sur la famille. ⁵⁷». (SORIA, 2010)

La société marocaine est en pleine évolution et se débat entre culture traditionnelle avec une forte imprégnation religieuse qui respecte la personne âgée et une baisse de la fécondité⁵⁸, un exode rural important⁵⁹ qui ne permet plus toujours pour des jeunes couples d'héberger un parent vieillissant.

« Ma belle- mère est une femme traditionnelle marocaine qui habite dans une grande maison. Elle habite Rabat. Sa fille habite à Meknès. Je me souviens, quand j'ai épousé son fils, dès qu'il y avait des mariages, toutes les femmes se réunissaient dans la cuisine pour faire les gâteaux. Bon, maintenant, c'est le traiteur qui vient. Ma belle-mère, elle vieillit. Eh ben, elle a une bonne pour le jour/une bonne pour la nuit. Est-ce que sa fille a déménagé de Meknès pour s'en occuper ? Elle a pris sa mère chez elle ? C'est vrai qu'elle a la chance d'avoir des fils qui viennent

⁵⁷ Soria, entretien août 2010. Bonneuil-sur-Marne.

⁵⁸ L'indice de fécondité est passé de 5,5 à 2,5 enfants par femme entre 1982 et 2004 selon Ali Amar et Catherine Graciet, journalistes dans Le quotidien. Cette évolution a des conséquences extrêmement importantes sur le système de valeurs des Marocains. «Il faut bien voir qu'un passage de la fécondité au-dessous de 3 enfants par femme et a fortiori bien en deçà comme au Maroc aujourd'hui, implique en lui-même une rupture de l'idéologie patrilinéaire et des pratiques patrilocales qui structuraient la vie familiale marocaine» Emmanuel Todd (politologue), Youssef Courbage (démographe)

⁵⁹ Chiffre exode rural Maroc 2015

régulièrement la voir. Elle a ses belles-filles aussi.

Mais ça n'empêche que régulièrement lorsqu'on vient lui rendre visite avec son fils, elle est couchée dans son lit devant la télé et elle est toute seule.

C'est bien beau leur discours très hypocrite sur les maisons de retraite et la solitude des personnes âgées impossible dans leur culture. C'est une société assez schizophrène qui juge ce que font les autres mais qui ne regarde pas trop ce qu'ils ont fait. » (BELAKBIR. 2012)⁶⁰.

Les migrations du Maroc vers la France, des retours au pays de la France vers le Maroc ne seraient qu'en périodes estivales pour les MRE (Marocains résidant à l'étranger) a pour conséquences une acculturation de ces deux sociétés. Si l'on ajoute les décentralisations des entreprises et sociétés de services de l'Occident vers le Maghreb, fournissant à la population locale de l'emploi mais également lui demandant une pratique des langues étrangères, une posture, une adéquation vestimentaire aux normes de la société occidentale, le développement d'internet et une possibilité d'accès à You Tube, Facebook, modifient en profondeur le regard des jeunes Marocains, citadins, ayant accès aux études supérieures sur leur propre culture.

« Il importe de rappeler que feu Hassan II a dit que «le jour où l'on ouvrira la première maison de retraite au Maroc, notre société sera en voie de disparition». Car la religion impose le respect et le devoir de venir en aide aux parents et aux grands-parents. Seulement, les choses ont évolué et avec la cherté de la vie, il est devenu difficile d'imposer la charge des grands-parents aux enfants. Il arrive parfois à ce que des hommes et des femmes

⁶⁰ Sylvie Belakbir. Entretien. Juillet 2012. Rabat.

soient démunis, n'ont pas de familles et sont donc délaissés. » (THORY, 2012)

Fatim-Zarha THORY, dans son article intitulé « *Maison de retraite : comment le Maroc s'est décomplexé* » en date du 9 juillet 2012, aborde les financements de centre pour personnes âgées de la fondation Mohammed V et de l'Entraide Nationale. Avant cet article et les nouvelles réformes mises en place par le gouvernement marocain et faisant suite au printemps arabe, interroger les lieux où résidaient les personnes âgées marocaines seules ou indigentes m'avait incité à demander les multiples autorisations pour pénétrer dans la maison de la sauvegarde de l'enfance à Agadir.

2.2. La maison de la sauvegarde de l'enfance d'Agadir :

Une maison de retraite pour les « indigents »⁶¹ marocains

La maison de la sauvegarde de l'enfance d'Agadir est devenue un lieu de résidence des indigents âgés d'Agadir. Édifiée historiquement en 1962 pour les enfants des rues, elle est un lieu hors du temps, plantée sur un terrain vague devant une porte du souk, à proximité de la place des abattoirs. Une immense fresque peinte sur le mur aux couleurs passées par le temps la cache du regard des passants. En entrant dans cet endroit, nous nous retrouvons dans une grande cour, quelques bâtiments bas, du linge pend sur des fils tendus, des bassines au sol, un homme accroupi oscille sur lui-même en touchant le sol de terre et poussière ocre. Hocine, un jeune homme, responsable financier de la structure, nous attend, vêtu d'un jean et d'une chemise blanche fraîchement repassée. Les plis marquent encore les épaules. Une femme, sans âge, petite, pieds nus, le visage buriné par le soleil, un hidjab à demi fixé laisse échapper quelques mèches teintées au henné rouge s'avance vers moi. Une de ses jambes semble plus courte et confère à sa démarche une bascule importante. Elle

⁶¹ Indigent est le terme employé par les Marocains lorsqu'un individu manque du nécessaire vital. Ce terme est peu usité en France de par la connotation négative qu'il exprime.

s'arrête, me caresse les cheveux, les soulève, les froisse en riant de sa bouche édentée. Hocine parle à la vieille dame en arabe. Elle s'éloigne un peu. Je ne sais ce qui fut dit mais la dame semble déçue. « Je vais vous faire visiter » dit-il⁶². Je regrette ce refus à ma demande d'autorisation de filmer auprès des multiples autorités contactées pour pénétrer dans ce lieu. Les images, les sons, les pénombres et éclat de lumières qui percent des enclos délabrés, au détour d'un mur, les sanitaires à longues canalisations vertes oxydées et dont coulent parfois un mince filet d'eau qui s'écoule, se mêle à la couleur de la terre au sol de ce dortoir.

« Chaque bâtiment au fond de la cour est un dortoir. On a 50 lits. En ce moment, on a 40 résidents : 20 femmes et 20 hommes. La majorité de ces gens ont la solitude.⁶³ Ils ont une famille qui n'en veut pas ou qui réside à l'étranger, en Angleterre ou en France⁶⁴. Ils disent à l'assistante sociale qu'ils sont seuls mais c'est pour cacher qu'ils ont été rejetés ou abandonnés. Nous fonctionnons sur l'entraide. Les plus vaillants aident ceux pour qui les choses sont plus difficiles. Ils ont entre 60 et 80 ans.» (HOCINE, 2011)⁶⁵

La maison des Babayagas⁶⁶ à Montreuil en France est une solution alternative à la maison de retraite. Elle a été pensée dans un esprit communautaire, dans la transmission, la recherche, un respect d'autonomie et d'aide. Cette entraide

⁶² Hocine. Échange pendant la visite. Maison de sauvegarde de l'enfance. Novembre 2011. Agadir.

⁶³ Les propos d'Hocine sont reportés dans cette thèse, tels qu'ils ont été dits lors de la visite. Avoir la solitude est une expression littérale non dénuée de sens.

⁶⁴ En 2015, 4,5 millions de Marocains résident et travaillent à l'étranger. Recensement 2014.

⁶⁵ Hocine. Échange pendant la visite. Maison de sauvegarde de l'enfance. Novembre 2011. Agadir.

⁶⁶ Denis Anne, « *Les babayagas, la silver solidarité au quotidien* », Libération du 2 février 2014 (rubrique écofutur).

« militante » pour Montreuil entre les plus vaillants, autonomes et les plus dépendants, fonctionnent sur des échanges de compétence. Ce choix d'entraide intellectuellement formulé est un élément commun avec la maison de repos d'Agadir mais la qualité de vie reste radicalement éloignée.

Nous rentrons dans le bâtiment des femmes. Elles rient en me voyant rentrer, se rapprochent là aussi pour me caresser les cheveux, lancent et égrènent dans cette semi-obscurité quelques youyous... Retoucher encore, encore les habits, la main... Là encore Hocine parle en arabe et je vois leur déception sans la comprendre. À ma demande de traduction, il m'explique alors que le centre fonctionnant sur l'entraide, chaque inconnu qui se présente est un donateur. Ces caresses, cet accueil étaient motivés par le don. Il est étrange d'être touchée physiquement par des étrangers. Elevée dans une famille vosgienne, la tendresse y était aussi rugueuse que l'écorce des sapins, un temps que la vie n'autorisait pas. Entre cette culture du Nord et du Sud, les mots, les gestes diffèrent. Edward T. Hall, dans *La dimension cachée* (1966/1978), appréhende les différences culturelles dans l'essence des sens visuels, olfactifs, dans le toucher à travers son concept de proxémie.

« Baigner autrui de son haleine est une pratique courante des pays arabes. L'Américain apprend au contraire à ne pas projeter son haleine sur autrui. C'est, pourquoi un Américain est gêné lorsqu'il se trouve dans le champ olfactif d'une personne avec qui il n'est pas en relations intimes, surtout dans les lieux publics. Il est saisi par l'intensité et le caractère sensuel de cette expérience qui l'empêche à la fois de prêter attention à ce qui lui est dit, et de maîtriser ses propres sentiments. Bref, il est placé entre deux exigences contraires qu'il ne peut affronter simultanément. Ce désaccord entre les systèmes olfactifs américain et arabe a, de part et d'autre, des répercussions qui vont au-delà de la gêne ou du déplaisir.» (HALL, 1966/1978, p. 71).

Sur le souk, dans les lieux touristiques, il arrive que cet usage du « toucher » agresse. Ici, il est « don », « échange », « remerciement ».

Sans caméra, les autres sens sont plus sensibles. La vue n'est plus seule. Qui viendrait dans ces lieux guidés par la curiosité, une recherche ? Cette idée est abstraite. Regarder n'est pas une nécessité alimentaire, penser, réfléchir non plus. Vitale pour certains, réfléchir et regarder ne nourrit pas. La pensée de Régis Debray dans *L'emprise*⁶⁷ me rappelle cette prise de conscience que l'intellectuel a émergé dans un contexte social lui permettant de réfléchir sans se préoccuper de considérations alimentaires. En Occident lorsque les contingences matérielles sont assouvies, l'esprit peut se détacher. Si la pensée des philosophes grecs a pu traverser les siècles, n'est-ce pas que la clémence météorologique de la Grèce, l'organisation sociale de « la République », permettaient le luxe pour certains de regarder et penser, accéder à l'immatériel sans se soucier du matériel ?

Hocine poursuit la visite dans les dortoirs, et répond à cette question sur le budget de fonctionnement.

« Le ministre social donne un peu à Essaouira et Marrakech. Il donne un peu pour les activités ici mais c'est les donateurs privés qui nous font vivre. Il y a trois médecins bénévoles. Les sorties sont à la plage, sur la côte, à la campagne. La fondation du Sud prête son minibus mais certains ne peuvent plus sortir. Il y a une grande solidarité entre eux. On est tous ensemble pour le repas. Le reste du temps, chacun est dans son monde. Tous les deux jours, ils vont au Souk. Ils achètent leur dessert. Un cuisinier vient mais il n'y a pas assez d'argent pour les

⁶⁷ *L'emprise*. Régis Debray. Édition Gallimard. 2000.

desserts. » (HOCINE. 2010)

Sur un des lits des dortoirs, une femme est allongée, à l'image d'une odalisque, décharnée, désincarnée, sur un matelas de toile rayée. Pour la couvrir un drap usé, déchiré, laissant apparaître des filaments d'une djellaba rose vif moiré. Son regard est perdu dans le vide. Ses yeux noirs m'accrochent un bref instant et se reperdent. Une autre femme assise sur une chaise en plastique, branlante à chacun de ses mouvements, coiffée avec une brosse ronde en plastique, les cheveux gris et fins, de cette femme couchée. Elle se baisse pour en atteindre la longueur, chaque coup de brosse régulier met en branle tout son corps, chorégraphiquement, tressaillant, contrastant avec l'immobilité de l'autre femme. Il faut attendre d'être au hammam pour voir une femme voilée dévoilée. Se mouvoir dans ces intimités.

Les mélanges de voix, de verbes hauts dans une langue dont je ne comprends pas le sens se diffusent dans la longueur de cet espace. Hocine donne le départ. À la sortie, la lumière aveugle. Nous nous arrêtons devant une jeune femme en blouse d'infirmière sur le pas d'une pièce dans un recoin de la cour. Des étagères avec du matériel médical, un vieux fauteuil médical en skaï avec un bras articulé pour les prises de sang, Radija est infirmière. Elle a 22 ans et travaille dans la structure depuis 3 ans. Sans parents, elles voulaient aider les personnes âgées. Par réflexivité, son choix professionnel l'a dirigée vers les maisons de repos.

« La société ne veut pas de ces maisons mais je suis très heureuse de les aider et de leur donner le « Hanna »⁶⁸, l'amour, l'affection. J'aime bien ce métier. On a 15 malades qui ont vraiment besoin de traitements psy. On n'a pas reçu de formation psychiatrique en

⁶⁸ *Hanna*. Signification arabe. Traduction l'amour, l'affection.

tant qu'infirmière et puis c'est « Haram »⁶⁹. 5 patients perdent la conscience. Je fais ce que j'aurais fait à mes parents. Donner de la patience et de l'amour. » (RADIJA, 2010)

Radija vient de 8H à 18H tous les jours. Une autre infirmière prend le relai la nuit. Sa journée est rythmée par le petit déjeuner et le traitement, puis la toilette et les lits à faire et refaire. « J'ai un peu de temps après pour les écouter, discuter. Ils me racontent leurs vies et me parlent de la santé. Ils sont tranquilles et rient beaucoup. Après, le déjeuner, la sieste et le traitement. On rediscute. Je les habille. Les hommes ne veulent pas que je les habille parfois. »

Culture et genre se mélangent mais la question de la toilette effectuée par un individu soignant d'un autre genre indispose le soigné et ceci, quelle que soit la culture. Dans la maison de retraite de Rabat⁷⁰, Francette une des pensionnaires se rend dans le couloir pendant qu'une dame de service fait le ménage dans sa chambre, comme tous les matins. Elle y retrouve Marie, une autre pensionnaire. Francette est en colère.

Francette : « J'ai failli le tuer

Marie : Mais qui ?

Francette : Abdallah. J'ai dit : « je ne vous veux pas pour faire ma toilette ».

Marie : Ah, je comprends, moi aussi je lui ai dit. J'en ai parlé à Sylvie et il ne l'a plus jamais fait.

Francette : Je ne veux pas d'un homme pour me faire ma toilette. Il y a des milliers de femmes qui rêveraient de faire ma toilette. Ils m'envoient un homme»

⁶⁹ *Haram*. Interdit. Illicite.

⁷⁰ Maison de retraite de Rabat. Tournage. Novembre 2012.

Ces mots lors de l'entretien de Radija l'infirmière et cette scène observée à la maison de retraite de Rabat sur la question de la toilette effectuée par un personnel soignant sont des éléments redondants et ceci quelle que soit la culture puisqu'elle porte sur la question d'une intimité- et par-delà subjective- et de question du genre.

Ces pensionnaires de la maison de la protection de l'enfance d'Agadir sont parfois des parents de MRE⁷¹. Les enfants actifs et résidents en Europe envoient des mandats, téléphonent pour prendre des nouvelles, explique Hocine. À la sortie du Souk, un Marocain a déposé des sacs de fruits et légumes. Raha est une jeune femme vivant en France. Venue voir de la famille au Maroc, elle en a profité pour venir dans cette maison de repos et proposer à deux personnes de l'accompagner au Hammam.

« L'État marocain recherche la famille de ces personnes indigentes. Une fois qu'ils ont retrouvé la famille, il remet cette personne au sein de celle-ci. » (BELAKBIR. 2012)⁷².

Sur les blogs et réseaux sociaux, la demande est croissante de structure médicalisée d'hébergement pour les parents âgés des Marocains résidant à l'étranger (en majorité l'Europe) ou naturalisés Français d'origine marocaine. Sur le site Yabiladi⁷³, le 26 octobre 2008, sous le pseudonyme « Brico » est postée cette demande sous l'intitulé *maison de retraite Rabat urgent* :

« Aidez svp c'est urgent; voilà ma mère est très âgée; elle se trouve au Maroc toute seule. Elle n'a plus de famille au Maroc ou

⁷¹ MRE. Marocain résidant à l'étranger

⁷² Sylvie Belakbir. Entretien. Juillet 2012. Rabat.

⁷³ Site Yabiladi [<https://www.yabiladi.com/>], consulté le 26 octobre 2008.

plutôt ils ne veulent pas s'en occuper; cela devient très dangereux pour elle (elle oublie le gaz , fait confiance à tout le monde on lui vole son argent et ses affaires chez elle) même les voisins ne veulent plus avoir cette responsabilité, à chaque fois ils me demandent de trouver une solution je ne sais plus quoi faire, ça m'arrache le cœur mais malheureusement je n'ai plus le choix, j'habite en France et elle ne veut pas venir avec moi malgré plusieurs tentatives. Alors on m'a parlé récemment qu'il existe des maisons de retraite au Maroc fondées par le roi. Je ne sais pas où m'adresser si vous pouvez m'aider et m'envoyer les coordonnées de cette fondation afin d'aider cette pauvre mère qui est isolée toute seule, malade, qui perd sa tête mais autonome je vous serai très reconnaissante. ALORS CONTACTER MOI ET AIDER MOI SVP car je suis perdue je ne sais plus quoi faire. Merci infiniment je compte sur vous ».

La globalisation place les parents d'enfants ayant migré et travaillant en France pour des raisons économiques dans des résidences pour indigents ou dans des centres sociaux tandis que les retraités ayant travaillé en France migrent à la retraite de manière en raison d'un pouvoir d'achat insuffisant alors que leurs enfants travaillent en France. S'il est évoqué dans le langage courant une distanciation Nord/Sud économiquement, n'assistons-nous pas à un redécoupage des pays sur la base des lieux résidentiels et mobilité actifs/retraités ? Sommes-nous dans la situation de voir un redécoupage du monde dans lequel le Nord deviendrait un lieu de vie pour les actifs, et le Sud l'espace consacré aux précaires, inactifs et les services ?

Le centre social pour personnes âgées de Rabat, a pour « philosophie d'assister les personnes âgées démunies et particulièrement les sans domicile fixe, (...) d'offrir l'accueil, l'hébergement et l'assistance médicale aux personnes âgées dans une situation de précarité. (...) Grâce à vos dons, une personne âgée peut

être sauvée d'errance dans les rues, avoir un toit pour manger à sa faim »⁷⁴

La charte éthique porte sur le respect à la dignité, l'autonomie, le respect de ces liens sociaux. Ce centre est équipé d'une section SAMU pour soins journaliers d'urgences. Est considéré comme éligible l'individu qui remplit ces conditions:

« Père ou mère de famille sous tutelle, Situation familiale : veuf, veuve ou divorcé(e), État de santé : Non atteinte d'handicap mental ou physique. Seront ciblées : Dans une première phase, les personnes vivant seules dans les fondouks et les bidonvilles de la région de Rabat-Salé-Zemmour-Zaër. Dans une deuxième phase, les personnes âgées en situation précaire vivant seules dans les quartiers défavorisés de la région de Rabat-Salé-Zemmour-Zaër »

« Le Maroc commence à être confronté au problème que nous avons eu en France dans les années 60 avec le vieillissement de notre population. Maintenant, les Marocains se rendent compte que des personnes ont Alzheimer, que la femme travaille, que les appartements sont plus petits, la cellule familiale n'est plus du tout comme il y a quelques années. Avant, c'était la grande famille et celle-ci se réunissait dans la grande maison. Maintenant, vous avez très peu d'enfants qui viennent habiter avec leur parent. Ça n'existe presque plus, et comme la femme travaille, elle n'a plus le temps de s'occuper de la personne âgée. Ils sont confrontés au même problème que nous en Europe, c'est-à-dire que fait-on de nos personnes âgées. Eux n'ont pas encore de structure mais ils réfléchissent de plus en plus à la création de

⁷⁴ Site de la maison de retraite de Souissi (Rabat) : <http://maisonderetraitesouissi.org> août 2015

maisons de retraite. » (BELAKBIR. 2012) ⁷⁵.

2.3. « Être en état normal de chose »⁷⁶.

Sagesse des expériences de vie, vieillissement biologique... Vieillir n'est pas une étape mais un processus vécu différemment d'un individu à l'autre. André Gorz dans *le vieillissement* place le début de ce processus lorsque l'individu prend conscience pour la première fois de sa transformation physique et d'une finitude :

« Ça avait l'air simple, mais ça ne l'était pas du tout. L'âge avait fondu sur lui, il le rencontrait dehors comme un ensemble d'interdits, de limites, d'obstacles indépassables (...) et pourtant l'évidence demeurait fuyante, l'intuition impossible : il n'y avait d'âge nulle part en lui, pas plus qu'il n'y avait en lui d'évidence qu'un jour il dût mourir. L'un et l'autre, le vieillissement et le fait qu'il fut mortel, étaient des réalités à la fois omniprésentes, venant de lui des quatre coins du champ social... » (GORZ, 2005, p. 379).

Jean Améry, à travers sa propre expérience, donne une définition du vieillissement qui fera l'objet de deux typologies au sein des enquêtés de cette recherche.

« Être vieux, se sentir vieille, veut dire avoir du temps dans le corps (...). Être jeune signifie jeter son corps en dehors du temps, un temps qui n'est pas le temps, mais la vie, le monde et l'espace. » (AMÉRY, 1968, p. 56).

⁷⁵ Sylvie Belakbir. Entretien. Juillet 2012. Rabat.

⁷⁶ « être en état normal de chose » est une phrase de Berthe lors de son entretien à la maison de retraite de Rabat (novembre 2012). Il s'agissait pour elle de répondre à la question de l'âge ou du vieillissement.

Il convient de distinguer ceux qui arrivent comme « jeunes migrants », qualifiés de « séniors » avec une autonomie totale, et le 4^{ème} âge nécessitant une aide extérieure -sous la forme de service ou structure type maison médicalisée - que le Maghreb ne possède pas en nombre suffisant.

« La diversité des comportements résidentiels à la retraite se fait jour également lorsqu'on envisage leur transformation au fil de l'âge. Pour traiter cet aspect, on peut poser la question de savoir si l'on peut résumer les transformations qui se produisent au fil de l'âge en les présentant comme le passage des mobilités « de confort » des jeunes retraités aux mobilités « d'ajustement » des septuagénaires ou octogénaires.» (CARADEC, 2010, p. 15).

Cette migration vers le Maghreb démarre à la fin des années 1990 et augmente début 2000. Les causes évoquées sont un passage à la retraite des enfants du Baby-boom et une conséquence de la canicule de 2003.

2.3.1. Deux générations d'une même famille à la retraite

« Situation inédite dans l'histoire, cette évolution sans précédent se traduira par une coexistence de deux générations de retraités dans une même famille, les personnes de 60 - 70 ans et leurs parents âgés de 80 à plus de 90 ans. Notre pays est particulièrement concerné en raison du passage à la retraite des générations nombreuses du baby-boom nées au lendemain de la seconde guerre mondiale et qui vont entrer progressivement dans le 3^{ème} et 4^{ème} âge au cours des prochaines décennies » (LEMONNIER, 2010, p. 8).

Les retraités « séniors » ayant fait le choix d'une mobilité transnationale doivent également trouver des solutions pour leurs parents octogénaires voir nonagénaires, résidant en France.

« Il m'a demandé de prendre l'avion... Je n'ai jamais pris l'avion. Ça fait deux ans qu'il vit avec sa femme en Tunisie. Ça me fait peur. Qu'est-ce que vous voulez que j'aille faire là-haut. » (GENEVIEVE, 2009)

Geneviève a 89 ans lors de notre rencontre⁷⁷. Elle vit seule dans un petit appartement parisien de deux pièces. Veuve depuis plus de 20 ans, proche de son fils unique lorsqu'il résidait avec Denise, son épouse en région parisienne, elle n'a pas compris lorsque celui-ci a évoqué le désir de partir.

« On mangeait ensemble presque tous les dimanches. Il est venu un jour. Il m'a dit, je pars en Tunisie avec Denise. On va avoir un grand appartement comme ça tu pourras nous rejoindre quand on sera installé.
C'est pas facile parce que Denise, ce n'est pas ma fille et puis c'est pas à mon âge... Avec tout ce qu'on voit à la télé... L'avion... Mais qu'est ce que je ferais là-bas» (GENEVIEVE, 2009, op. cit.)

Jean est né en Afrique de parents expatriés, eux-mêmes enfants d'expatriés. Il a toujours vécu cette vie en dehors de la France, « même si je me suis toujours considéré comme français »⁷⁸.

Sa femme est revenue vivre en France lorsque leurs deux enfants arrivaient en âge d'être scolarisés au collège et au lycée.

⁷⁷ Entretien. Geneviève. Paris. Mars 2009.

⁷⁸ Entretien. Jean. Agadir/Dyar Shemsi. Novembre 2010.

« Je travaillais par missions. Quelques mois en Afrique, je rentrais un mois ou deux, je repartais... Et puis les enfants ont fait des études. Le plus grand s'est expatrié. Le plus jeune s'est marié et ils ne voulaient pas partir. Sa femme aussi possède une famille et elle n'a pas envie de s'en éloigner. Alors pour la retraite, l'Afrique s'était trop loin des enfants. On est venu ici et voilà. Un compromis. Je peux plus vivre en France. En fait quand on est expatrié comme nous, quand on rentre au pays, on voit tous les problèmes, on a plus de distance. On a vu autre chose. L'Afrique c'est un autre rythme. Ici, au Maroc, c'est un peu le milieu. » (JEAN, 2010)

Jean et son épouse vivaient dans un camping à quelques kilomètres d'Agadir lorsque nous nous sommes rencontrés la première fois. Le temps que la maison qu'ils avaient achetée sur plan dans l'Orangerie de Dyar Shemsi⁷⁹ soit terminée. « Ma mère habite encore en Bretagne. Elle est dans une maison de retraite. J'y retourne de temps en temps pour la voir. On en profite pour voir les enfants. »

Autre cas, lors du tournage à la maison de retraite de Rabat, Madame G. la kinésithérapeute s'envolait le lendemain pour rendre visite à sa mère, restée sur le continent. Proche de la retraite, elle effectue des va-et-vient entre Rabat et la France. « Pour des raisons économiques, je prends mes vols des mois à

⁷⁹ L'Orangerie de Dyar Shemsi, située 30 kilomètres d'Agadir, est un village construit par deux étudiants Kamil Msefer et Omar Maaoui. Ces deux Marocains ont étudié en France et à Boston. Pour leur projet de fin d'études, ils décident de créer ce village dans une orangerie, aux limites du désert. Ce site possède le service d'un médecin, d'un coiffeur. Il s'inspire des résidences sécurisées pour retraités aux États-Unis d'Amérique.

l'avance. C'est l'avantage du low cost⁸⁰. Je suis obligée de prendre mes vols de Casablanca mais ça va. C'est qu'une question d'organisation».

2.3.2. La canicule de 2003 : Une prise de conscience

La canicule de 2003 fut un déclencheur de prise de conscience et d'une volonté de migration vers le Maghreb. En témoigne, le message posté par Germinic sur le site de l'Union des Français de l'étranger⁸¹ en mai 2008, il répond alors à une pensée que « Novembre », un des membres « débutants », avait émise.

« Citation de: novembre... Quand les retraités français (ou européens) s'installent au Maroc pour y vivre une retraite paisible, tout va bien pour eux... Comment cela se passe quand ils deviennent très vieux, malades, voire dépendants, qu'ils ne peuvent plus vivre seuls...

Bonjour,

Cette question cruciale, tous ceux qui envisagent de passer leur retraite au Maroc (ou hors de leur patrie en général) devraient se la poser très sérieusement. Elle est cruciale car comme disait ma grand'mère "quand on est vieux on embarrasse tout le monde".

Personne n'a oublié en France, le désastre de la canicule du mois d'août 2003 et les difficultés qu'ont eues les autorités pour retrouver des proches des victimes, et malheureusement, beaucoup de personnes âgées ont dû être inhumées sans que leur

⁸⁰ Low cost. Littéralement : *bas coût*. Stratégie commerciale consistant à proposer un bien ou un service à un prix inférieur à ceux que pratiquent habituellement les entreprises concurrentes. Définition Larousse (2013).

⁸¹ UFE. Union des Français de l'Étranger. Blog : <https://www.ufe.org/>. Mai 2008. Dominique, sous le pseudonyme germic39595.

famille se soit manifestée.

Cela veut dire que la question de la solitude des vieux (j'emploie ce mot avec affection, je le précise) ne se pose pas seulement lorsqu'ils s'expatrient, mais aussi lorsqu'ils restent dans leur pays.

Une chose est certaine : pour peu que l'on y séjourne depuis quelque temps, on n'est jamais seul au Maroc, et même lorsque l'on devient "dépendant" (et on le deviendra tous un jour ou l'autre) il est facile, sans se ruiner, de trouver le personnel nécessaire pour vous aider, vous soigner et s'occuper de vous de façon à rester "chez vous" jusqu'à la fin de vos jours.

Et puis il y a aussi le climat, qui est beaucoup plus favorable, pour peu que vous choisissiez votre lieu de résidence dans une région en bord de mer, il faut du soleil pour nos vieux os !

À ma connaissance, il n'y a pour l'instant, qu'une seule maison de retraite médicalisée au Maroc, à Rabat. Elle existe depuis plusieurs dizaines d'années, elle est gérée par une association française.

Le pays n'a pas vraiment, jusqu'ici estimé indispensable l'essor de ce type d'établissement, car au Maroc, c'est un devoir respecté pas tous, de garder auprès de soi ses parents jusqu'au bout de leur vie. Les seules maisons d'anciens qui existent sont faites pour recueillir ceux qui n'ont plus de famille ou dont celle-ci n'a pas les moyens suffisants pour supporter, matériellement et financièrement, la charge de leur parent.

Mais pour conclure, si vous avez la chance d'avoir des enfants qui gardent à l'esprit que sans vous ils ne seraient pas de ce monde, alors le bon choix qui s'impose c'est de rester près d'eux, en tout cas pas trop loin, car c'est bien connu : loin des yeux....loin du coeur.

Amitiés et bonne journée à tout le monde. » (DOMINIQUE, 2008).

Il convenait de retranscrire intégralement ce message de Dominique puisqu'il contient un élément central de cette thèse. Chacun d'entre nous avait, en juillet 2003, autour de soi une personne fragile à protéger : enfant, grands-parents, arrière-grands-parents et ceci uniquement si l'on place dans un lien de filiation ou familiale. Cette canicule de 2003 a généré une prise de conscience de la solitude des personnes âgées, d'une distorsion des liens familiaux, d'une vigilance amoindrie et non réactive des pouvoirs publics, d'une absence de solidarité entre citoyens.

« Plus de dix-mille morts en moins d'un mois, au cours de cet été 2003, une vraie hécatombe en temps de paix. Mais si en fin de compte nous étions en guerre ? » (PITAUD, 2010, p. 7).

Ces propos de Philippe Pitaud dans *Solitude et isolement des personnes âgées* donne un éclairage différent sur cet événement climatique.

Les révolutions sont nées dans un contexte d'événement climatique défavorable à l'Homme. La révolution française, la révolution russe découlent d'une famine liée à une canicule, idée soulevée par Laurent Litzenburger dans le cadre de l'émission *La Fabrique de l'histoire, les grandes crises climatiques*, animée par Emmanuel Laurentin sur France Culture⁸².

Le professeur Emmanuel Le Roy Ladurie, - auditionné le 23 octobre 2003 (p. 242-244) dans le cadre d'un rapport d'information du Sénat sur la canicule d'août 2003 – revient sur l'histoire du lien entre climat et société (Létard, Flandre, Lepeltier, 2004) : « l'enchaînement de pluies abondantes à l'automne 1787, de grêle au printemps 1788, d'un été 1788 caniculaire puis d'un hiver rigoureux -entraînant de mauvaises récoltes et une hausse des prix agricoles- débouche sur le contexte climatique révolutionnaire de 1789.»

⁸² La Fabrique de l'histoire, *Les grandes crises climatiques 3/4 : Le petit âge glaciaire*, France Culture, 16/09/2015 [https://www.franceculture.fr/emissions/la-fabrique-de-l-histoire/les-grandes-crisis-climatiques-34-le-petit-age-glaciaire].

Quelques lignes auparavant, l'auteur évoquait qu'au Moyen-âge « La mortalité alors fréquemment catastrophique en raison de la dysenterie résultant de la baisse et de la contamination des cours d'eau : 500 000 morts lors de l'été 1636 ou de l'été 1705, 700 000 lors des canicules estivales de 1718-1719 ».

En préambule de ce rapport du Sénat, il convenait selon les auteurs de trouver – au-delà d'une recherche de responsabilité- des solutions et des pistes de recherche pour éviter et mettre en place un protocole qui permettrait d'éviter une autre catastrophe. Nonobstant le fait que si nous ne pouvons empêcher une canicule et un événement climatique de cette ampleur, nous pouvons en limiter ses conséquences sur une population fragilisée et isolée.

« Ces personnes âgées sont disparues dans des conditions tragiques, frappées d'hyperthermie dans la solitude de leur domicile surchauffé ou dans les maisons de retraite excessivement vitrées et transformées en serres, accueillies dans un état trop souvent désespéré dans des services d'urgence débordés. Bref, nos personnes âgées sont décédées, au cours de ces « journées de braise », malgré la mobilisation exceptionnelle des sapeurs-pompiers, des services d'urgence, des médecins, des infirmières, des aides-soignantes, des personnels des maisons de retraite, des services d'aide à domicile, des maires... dans des conditions inacceptables pour la France des droits de l'homme, qui n'est pourtant pas avare de conseils au monde en ce domaine. » (LETARD, FLANDRE, LEPELTIER, 2004, Préambule, p. 2).

Dans ce rapport d'information du Sénat du 3 février 2004, des auditions auprès de nombreux spécialistes en météorologie, en économie, dans le secteur

agricole, dans le domaine de l'industrie, des tables rondes furent organisées dans toute la France auprès du personnel de santé, du Samu... Les deux premiers chapitres sont consacrés aux contextes météorologiques, aux conséquences sur l'agriculture, secteur qui était en alerte depuis mai 2003, mais également sur l'économie, l'industrie, le tourisme. Le chapitre 3 intitulé : *Les conséquences sanitaires de la canicule : les autorités passées à côté de la catastrophe*, aborde le « séisme sanitaire », voire « la tornade ».

« Le bilan humain de 14 802 victimes⁸³ entre le 1^{er} et le 20 août a constitué pour l'opinion un choc, une tragédie et aussi une grande surprise. On peut en effet a priori s'étonner que notre pays ait si mal réagi à ce « séisme thermique », alors même que le rapport de l'Organisation mondiale de la santé pour l'année 2000 avait attribué au système de santé français la première place dans son classement. » (BRUN, 2004)⁸⁴

2197 décès sont recensés le 12 août 2003. Ces individus n'étaient pas que des personnes isolées. Selon Denis Hémon et Éric Jungla, « 42 % sont survenus dans les hôpitaux, 35 % à domicile, 19 % en maisons de retraite et 3 % dans les cliniques privées. » Toujours selon ce rapport, 81 personnes sur Paris se trouvaient dans un état de solitude, sans liens familiaux ni sociaux⁸⁵. Il est à noter que la situation de ces personnes a marqué autrement notre conscience collective, d'où l'idée de mettre en œuvre une journée de travail supplémentaire dédiée à l'entraide, « une nouvelle contribution de solidarité

⁸³ Hémon, Jungla (2003).

⁸⁴ Hubert Brun, président de l'Union nationale des familles de France lors de la commission d'enquête du Sénat, in Létard, Flandre, Lepeltier (2004).

⁸⁵ Brun, op. cit.

devrait rapporter 1,9 milliard d'euros. »⁸⁶

Les retraités français migrants au Maroc, interrogés dans le cadre de cette thèse, sont parvenus à la retraite ou étaient de jeunes retraités au moment de cette canicule en 2003. Une prise de conscience de leur « retrait » économique et sociale amena certains à échanger sur un départ éventuel vers le Maghreb. Partir est être acteur de sa vie. Les retraités sont lucides. À la question de la perte d'autonomie, Liliane Leduc répond :

« La question qui tue ! Vieillesse, grand âge et plus...si affinité ! Je plaisante, mais pas tant que ça en fait. Je me dis que, quelque part, c'est aussi pour faire "reculer" le moment de faire face à ces problèmes que je suis partie ailleurs. C'est illusoire, certes, mais ça aide à avancer encore. J'ai prévu de rentrer en France si un coup dur arrivait. Vous savez, par les temps qui courent, je ne suis pas sûre d'être mieux soignée en France qu'au Maroc. Je verrai. » (LILIANE, 2011)⁸⁷

Pour Daniel Fillipone, il n'y a aucun doute possible.

« Je forme aujourd'hui quelqu'un qui s'occupera de moi plus tard. Pas de surprise. Je paie pour un service, un travail. En France, j'aurais été dans une maison de retraite. Quand je vois ces lieux peuplés de fantômes... Je préfère être ici et si je perds la raison... Qu'importe. J'aurais vécu jusqu'au bout ce que je voulais vivre, dans le lieu, la vie que j'ai choisie. Je veux mourir entouré de personnes que j'ai choisies également et pas au milieu

⁸⁶ Annexe au procès-verbal de la séance du 3 février 2004. M. François Fillon, Premier ministre, lors de la présentation le 6 novembre 2003 du plan « vieillissements et solidarités » in Létard, Flandre, Lepeltier (2004).

⁸⁷ Liliane. El Jadida. Entretien du 8 novembre 2011. Maroc

d'inconnus.» (PHILIPONE, 2008)⁸⁸.

2.4. La maison de retraite de Rabat.

Du protectorat à la protection des individus

La maison de retraite de Souissi Rabat est née sous le protectorat français. Avec celle de Tunis, venant du protectorat également, ce sont les uniques structures médicalisées du continent africain. Ce lieu fut le quatrième et dernier terrain de cette thèse. Ce terrain est celui qui est à la base de ma problématique sur le devenir de ces retraités français dans leur passage au 4^{ème} âge, le dernier lieu de vie pour les pensionnaires actuels. L'étudier et l'observer à la fin de cette recherche, vous le faire découvrir en premier dans cette retranscription écrite constitue un cercle, un cycle de vie. Lors du colloque de l' AISLF à Rabat en juillet 2012⁸⁹, j'avais pu rencontrer Sylvie Belakbir, la directrice de cette structure pour un entretien. Elle avait dès lors donné son accord pour un tournage en novembre 2012.

En enquêtant pendant plus de 6 ans sur des individus valides, septuagénaires, voire octogénaires, en me dirigeant vers cette structure qui peut-être les accueillerait plus tard, afin de connaître sa capacité d'accueil, de comprendre son fonctionnement, de rencontrer son personnel, me semblait une porte de sortie de ce travail de recherche. Les chiffres parlaient d'eux-mêmes. Une unique maison de retraite médicalisée sur tout le territoire Marocain, 41 lits et 42 000 retraités français.

2.4.1. Une histoire et une entraide

« L'association française d'entraide et de bienfaisance de Rabat-

⁸⁸ Daniel Filippone. Blog de l'Union des Français de l'étranger. www.ufe.org/. mai 2008

⁸⁹ *Penser l'incertain*. XIX^{ème} congrès international de l' AISLF, Rabat, 2-6 juillet 2012.

Salé, qui gère actuellement la maison de retraite du Souissi, est l'une des premières œuvres créées au Maroc, en 1913, par des Français au bénéfice de compatriotes nécessiteux. Elle fut reconnue d'utilité publique en 1918.

Au fil des ans, son activité s'est développée dans de nombreux domaines : « goutte de lait », bons de vivres, aides et secours divers aux indigents avant d'arriver à la création d'une maison de retraite grâce à la générosité et à l'importance du legs des époux Pierre et Marguerite COUSIN. Elle est ouverte aux personnes de nationalité française en possession de leur carte de séjour. La maison de retraite est située dans le quartier du Souissi, en bordure d'une piste qui devait devenir, par la suite, l'avenue Mehdi Ben BARKA. » (BELAKBIR, 2015)⁹⁰.

À l'instar des centres sociaux que les Marocains créent pour la communauté des nécessiteux de Rabat-Salé, l'histoire de cette structure obéit à la même logique d'entraide entre compatriotes.

En 1930, cette structure accueille son premier pensionnaire et 47 chambres sont construites. En 1950, 36 chambres supplémentaires voient le jour grâce à un second bâtiment qui « était destiné à accueillir des Français âgés du Maroc, tout à fait valides, qui avaient décidé de finir leurs jours au Maroc ou désireux seulement d'être hébergés en attendant d'un départ en France ». En 1967, l'ambassade de France construit un troisième bâtiment afin que les personnes âgées dépendantes ne soient plus « alitées en chambres collectives ».

L'association de bienfaisance et d'entraide de Rabat Salé a pour objectif de « venir en aide aux Français en difficulté, elle est aidée par une subvention allouée par le Ministère des Affaires étrangères. En collaboration avec l'assistante sociale du consulat, les demandes d'aides sont étudiées en conseil

⁹⁰ Site de la maison de retraite de Souissi (Rabat) : <http://maisonderetraitesouissi.org> août 2015

d'administration. Les aides peuvent être données pour des soins médicaux, psychologiques, orthophonie ». La cotisation est de 250 dirhams (environ 25 euros).

« Cette subvention allouée par le Consulat permet également de subvenir aux besoins de ceux qui n'ont pas du tout les moyens de payer la maison de retraite. La France accorde une aide financière à toute personne de nationalité française n'ayant pas de revenu, le CCPAS⁹¹. IL y a eu des diminutions mais cela fait environ 5500 dirhams. S'ajoute une aide pour l'adulte handicapé de 170 euros soit 1700 dirhams. C'est toujours selon les revenus, alors qu'en France, cette aide est sans condition. La maison de retraite coute 10 000 dirhams par mois. Le complément est pris en charge par l'association. »

Bien que gérée par une association, cette structure dépend du Ministère des Affaires étrangères et doit se plier aux normes européennes en matière de rénovation, entretiens des locaux et des soins.

Madame Belakbir souleva lors de cet entretien le problème des allocations familiales versées à des individus de nationalité française mais non répertoriés comme résidents au Maroc.

Depuis 2012, le système des entrées est informatisé au Maroc. Il est donc désormais possible d'évaluer et de recenser les individus arrivant sur le sol marocain et de signaler toute personne résidant plus de six mois sur le territoire.

Les Français qui perçoivent des allocations vieillesse alors qu'elles résident au Maroc avaient déjà détourné ce problème en organisant des voitures qui se

⁹¹ Conseil consulaire pour la protection et l'action sociale. Cet organisme dépend de l'Ambassade des affaires étrangères et chaque ambassade du pays dans lesquels les résidents français vivent gèrent les allocations d'aide, de minimum vieillesse.

rendent avant la date anniversaire des six mois en Espagne pour la journée. Rentrant dans l'espace Schengen, même pour un séjour court, elles redeviennent légalement « visa touristique » et peuvent par-delà, continuer à percevoir leurs allocations sans se mettre dans une situation sanctionnée par la loi. Le problème devenant la difficulté à répertorier et évaluer le nombre de Français se rendant au Maroc. La famille, des amis font office d'adresse de domicile.

2.4.2. Les résidents de la maison de retraite : quel public ?

« Nous accueillons essentiellement des personnes qui ont toujours résidé au Maroc. Nous n'acceptons que très rarement des personnes qui viennent de France pour venir à la maison de retraite, qui font le transfert parce qu'au niveau des conditions d'admission, il faut avoir sa carte de séjour, être adhérent soit à la CFE⁹², ou un autre organisme de sécurité sociale. Pour la CFE, il existe au moins six mois de carence aujourd'hui. Une fois que ces conditions remplies, on peut accepter la personne. Nous ne sommes pas d'accord pour accepter les personnes qui veulent venir ici parce que la maison de retraite est moins chère qu'en France.

Après, nous avons le profil de ceux qui ont vécu ici (au Maroc), des couples mixtes, souvent, ce sont des femmes françaises qui sont mariées à des Marocains, qui viennent se réinstaller au Maroc et ont fait venir les parents au Maroc. Au début, nous les installons pas très loin de la maison avec du personnel à domicile. Ce n'est pas cher ici, comme vous le savez, alors les personnes qui viennent le font pour avoir du personnel marocain pas cher. Il faut compter 2000/2500 dirhams soit 250 euros. C'est vraiment

⁹² CFE. Caisse des Français de l'étranger. Système de mutuelle et sécurité sociale pour les expatriés.

pour rien et cela leur facilite la vie, surtout quand on a un certain âge de ne pas avoir toutes ces corvées à faire. Donc les personnes prennent leurs parents à côté et l'état de vieillesse avançant, ils sont obligés de faire appel à nous. Maintenant, nous accueillons essentiellement maladie d'Alzheimer ou démence apparentée. Nous sommes médicalisés sans en porter le nom. Nous ne sommes pas reconnus médicalisés mais nous en avons toutes les fonctions. Une maison de retraite médicalisée du type Cantou⁹³ comme on pourrait l'avoir en France. La différence est que les Cantous en France n'ont pas grand monde, une vingtaine de personnes, ce sont des petites structures. Sur nos 41 pensionnaires, on en a 36 très dépendants. Depuis quelques années, j'ai fait les statistiques récemment, les résidents restent en moyenne 3-4 ans pour une dizaine d'années auparavant. La moyenne d'âge est de 84 ans. Avant, nous ne prenions que des dossiers de personnes valides, ce qui explique ces chiffres. Le but était qu'elles puissent finir leur vie ici. Nous n'étions pas équipés pour accueillir des personnes en situation de grande dépendance. Enfin, aujourd'hui, je n'ai plus de personnes valides qui rentrent. Je n'ai plus que des personnes dépendantes ou avec un gros problème de santé. On fait de la convalescence, du soin palliatif. Il a fallu qu'on s'adapte parce que nous n'avions plus personne qui venait. Nos bâtiments ne sont pas très neufs et la population française reste une population de privilégiés par rapport à la population marocaine et se retrouver dans une structure moins confortable ou moins agréable que chez elle n'était pas possible. Pour continuer à travailler, nous avons dû modifier la

⁹³ Cantou. Centre d'Animation Naturel Tiré d'Occupations Utiles. Ce sigle provient de « coin du feu » en Occitan. Structure accueillant des personnes atteintes d'Alzheimer, dépendant d'une EPHAD ou maison de retraite.

structure.» (BELAKBIR. 2015)⁹⁴.

Selon Madame Belakbir, une grande majorité des résidents de la maison de retraite de Souissi, n'ont jamais été en France, malgré le fait de porter la nationalité française.

« Ils ont toujours vécu dans les pays du Maghreb, entre l'Algérie, la Tunisie, le Maroc. D'autres sont arrivés avant la fin du protectorat et ne l'ont jamais quitté. Trois résidentes ici sont arrivées vers 20 ans au Maroc avant la fin du protectorat et se sont mariées avec des Français. »

La façade de la maison de retraite de Souissi porte les stigmates de l'architecture coloniale des années 1920. En empruntant l'allée latérale, une guérite devant laquelle un gardien nous accueille. Rien d'ostentatoire. Une vieille mobylette 103 Peugeot grise est adossée contre une haie. Le gardien porte un vieux pantalon de velours côtelé et me guide vers une petite entrée. Nous arrivons directement dans un couloir, large, ouvert sur notre gauche vers une salle où mangent quelques résidents et les « aidants ». En face, une porte mène à la pharmacie et au bureau des infirmières. En face, une pièce ornée d'un grand fauteuil de coiffeur, des sèche-cheveux. Sur la porte, écrite à la main, l'inscription « *coiffure/ manicure* ».

Les murs sont dans un vert pastel doux, l'endroit est lumineux. Ce bâtiment est traversant avec un grand parc où se côtoient palmiers et autres plantes et fleurs méditerranéennes. Cette lumière blanche du Maghreb éclaire les blouses des soignants, des aidants précédés par des fauteuils roulants.

En suivant ce long couloir meublé de fauteuils des années 50, bancs pour des pauses lorsque les plus vaillants se déplacent seuls mais pas au-delà de quelques pas, au carrelage typique des années 20, nous arrivons dans une immense pièce donnant sur la rotonde de l'entrée principale. Le bâtiment est

⁹⁴ Sylvie Belakbir. Directrice de la maison de retraite de Souissi. Rabat. 5 juillet 2012.

en arc de cercle longeant et s'ouvrant sur le parc. Des grands canapés, des fauteuils médicalisés, des télévisions, des tables de jeux avec des étagères pleines de scrabbles et autres jeux de société. Le mobilier n'est pas aseptisé comme dans les maisons de retraite françaises. Il porte l'évolution dans le temps de l'histoire de ce lieu. À gauche et à droite, quelques râles et cris surgissent des chambres entrouvertes. Nous empruntons ce long couloir pour aller dans le bureau de Madame Belakbir.

Sylvie Belakbir, la directrice, la cinquantaine, a travaillé en France avant de décider avec son époux, marocain, de venir s'installer à Rabat.

« Je suis venue une première fois en 2000 mais je ne me suis pas plu ici. Je suis rentrée en France, continuant à travailler dans le centre de soins palliatifs dans lequel j'exerçais. Mon mari faisait les allers-retours entre la France et le Maroc. Et puis il a fallu faire un choix. J'ai eu la chance de trouver ce travail dans la santé, même si le travail de la santé au Maroc est assez particulier. Ici, dans cette structure, cela me permettait de travailler avec un fonctionnement français. On a mis en place un système français, avec le dossier de soin, les protocoles et une population française qui me permettent au niveau de la langue de comprendre.

Le Marocain est une langue difficile. On peut comprendre mais pour parler, c'est plus compliqué. Le personnel est essentiellement marocain avec une maîtrise plus ou moins importante de la langue française mais qui, au contact du personnel francophone et des résidents s'améliore continuellement.» (BELAKBIR, 2012, op. cit.).

« Nous allons être confrontés... Le Maroc va être confronté à tous ces retraités français qui viennent s'installer au Maroc. En général pour le temps, le soleil, pour le personnel et les aides fiscales qui

sont accordées. Les gens viennent s'installer ici et au fur et à mesure, que vont-ils devenir. Ils viennent de construire du côté d'Agadir un grand centre pour personnes âgées et cela va devenir un problème. Le Consulat et l'Ambassade de France me contactent uniquement lorsqu'ils ont besoin de mettre en sécurité une personne rapidement mais ça commence à devenir un gros problème. Sur Marrakech, un infirmier vient de monter un centre de soins mais tout le monde se pose la question. Qu'est-ce qu'on va faire de toutes ces personnes qui sont venues là ? C'est un gros problème et le Maroc n'a pas cette formation développée dans tout ce qui est paramédical et même médical. Il y a très peu de gérontologues». (BELAKBIR, 2012, op. cit).

2.5. Une « évolution du terrain économique vers le social »⁹⁵

Il existe 17 masters en France formant à la gérontologie toutes disciplines confondues⁹⁶ : biologie, psychologie, sciences sociales, 98 formations de type DU⁹⁷ et DIU⁹⁸ en gérontologie psychiatrie, nutrition, cardio-gériatrie, rhumatologie, éthique... La liste est longue, et ceci sans compter les Capacités proposées par 27 universités, les DMFS⁹⁹ et DFMSA¹⁰⁰ spécialisées.

Devant le vieillissement de la population, les formations spécifiques sont en phase avec cette évolution de la société. Au Maroc, une formation universitaire spécialisée en gérontologie existe en collaboration avec le Centre hospitalier

⁹⁵Caradec (2001/2012, p. 19).

⁹⁶ <http://www.seformerlageriatrie.org> (créé par des enseignants en gériatrie-gérontologie)

⁹⁷ DU. Abréviation de diplôme universitaire.

⁹⁸ DIU. Abréviation de diplôme inter-universitaire

⁹⁹ DMFS. Abréviation de diplôme de formation médicale spécialisée

¹⁰⁰ DMFSA. Abréviation de diplôme de formation médicale spécialisée approfondie

universitaire de Bordeaux sous la responsabilité de Nathalie Salles.

Le Dr Mustapha Oudrhiri, président de l'Association de gérontologie *Espoir*, organise des rencontres scientifiques en partenariat avec l'École des hautes études en santé publique de Rennes (EHESP) sur des questions liées au vieillissement depuis 2007. Dans le cadre de la 5^{ème} rencontre internationale de gérontologie à Marrakech, les 16 et 17 novembre 2012, la maladie d'Alzheimer était le centre du débat.

Il évoque lors de cette rencontre la situation du Maroc en termes de recherche :

« Aujourd'hui, 86 % de nos personnes âgées ne disposent pas d'une couverture médicale. En cas de maladie, elles ne peuvent donc compter que sur le soutien de leurs familles pour assurer les frais liés au traitement. En France, par exemple, les structures dédiées aux pathologies gériatriques sont très nombreuses. Elles jouissent souvent d'un excellent niveau d'équipement et disposent d'un personnel qualifié. Toutefois, les patients souffrent d'un véritable déracinement car ils vivent en permanence éloignés de leurs familles. L'idéal serait, aussi bien pour nous que pour les autres pays, de multiplier les centres d'accueil de jour afin que les patients continuent de profiter de la chaleur familiale »¹⁰¹.
(OUDRHIRI, 2012)

Force est de constater que le Maroc se forme à cette spécificité du vieillissement. Selon le président de l'association *Espoir*,

«Malgré le nombre important de personnes âgées souffrant de

¹⁰¹ Dr Mustapha Oudrhiri. Président de l'Association de gérontologie *Espoir* (AGE). 5^{èmes} rencontres nationales de gérontologie, 16-17 novembre 2012, Marrakech, *Doctine* n°50, décembre 2012

pathologies liées à la vieillesse, la gériatrie ne bénéficie pas encore de la place qu'elle mérite dans notre système de santé. Nous ne disposons en tout et pour tout que d'une dizaine de spécialistes formés il y a plusieurs années. Cela tient au fait que cette spécialité ne figure pas encore dans notre système de résidanat.»¹⁰² (OUDRHIRI. 2012)

Neuf spécialistes en gérontologie, gériatrie sont répertoriés au Maroc. Pour les Marocains, il s'agit donc d'une science et d'une approche novatrice pour ce pays.

En France l'intérêt pour cette science a progressé en marge du baby-boom à travers la création d'une Fondation Nationale de gérontologie en 1967 qui, bien qu'ayant cessé d'exister en 2013, a placé les bases de la reconnaissance des spécificités du vieillissement. Pour Vincent Caradec,

« Au cours du 19^{ème} siècle, la diffusion de la figure du vieux prolétaire usé et déchu a contribué à l'identification du « problème social » de la vieillesse et à son inscription sur l'agenda politique » (2001/2012, p. 9).

Ce processus de prise en compte du vieillissement d'un individu et les recherches pour définir le « bien vieillir », la prise en compte d'une dépendance liée à cet acte naturel résulte de nombreuses années et de nombreux questionnements, colloques.

« Tout d'abord, la politique française de la vieillesse s'est structurée dans les années 1960-75, sous l'impulsion de l'État gaulliste, autour d'un nouvel enjeu : le mode de vie des personnes

¹⁰² Dr Mustapha Oudrhiri, Président de l'Association de gérontologie Espoir (AGE), 7^{èmes} rencontres nationales de gérontologie, du 29 au 30 mai 2015, Casablanca, DoctineWS n°79, juillet 2015

âgées¹⁰³. Le rapport Laroque, publié en 1962, a fixé les grandes lignes de cette orientation nouvelle en mettant l'accent sur « l'insertion des personnes âgées dans la société » et prônant le développement d'un ensemble de services et d'équipements pour faciliter le maintien à domicile : amélioration du logement, création de services d'aides ménagères, mise en place de clubs de loisirs afin de lutter contre l'isolement et l'inactivité ». Pour Vincent Caradec, « cette politique était triplement novatrice » puisqu'elle « déplaçait la vieillesse du terrain économique vers le terrain social » (Caradec, 2001/2012, p. 19).

Le Maroc forme des gérontologues et la migration des retraités français incite les médecins à se spécialiser dans un secteur qui n'était pas envisagé quinze ans auparavant, et ceci économiquement, culturellement et socialement. De nombreux investisseurs européens cherchent à créer des structures médicalisées privées au Maroc.

« Le personnel à domicile est un personnel privé. C'est ce qu'on appelle les petites bonnes ici et cela pose un gros problème. Comme ils n'ont pas la formation, les gens ne sont pas capables de se rendre compte en cas de problème. Pour exemple, j'ai une dame qui est rentrée avec une double fracture bilatérale du col du fémur. Une fracture qui datait de deux ans. Cette patiente avait Alzheimer et la dame qui travaillait pour elle ne s'en est jamais rendue compte. On pourrait le voir comme de la maltraitance mais le personnel de maison, en termes d'éducation ne s'autorise pas à contrarier, à dire le contraire de l'ordre donné. Si la patronne dit : « aujourd'hui, je ne veux pas me lever », la fille de maison ne va pas insister. Donc cette dame, au début, elle a dû

¹⁰³ V. Caradec fait ici référence à Guillemard A.-M., *Déclin du social. Formation et crise des politiques de la vieillesse*, Paris, PUF, 1986

dire « non, je ne veux pas me lever » et puis la fille, elle a obéi. Et quand on a accueilli cette dame deux ans plus tard, elle avait toujours sa double fracture mal consolidée et donc avec l'impossibilité de se lever. On a le même problème avec les escarres, la toilette. Comme elles sont âgées- je dis elles parce que ce sont une majorité de femmes- elles ne veulent pas toujours qu'on leur fasse leurs petites toilettes et puis viennent les infections et c'est impossible à gérer. Je n'accuse pas ces personnes qui travaillent pour ces dames mais elles n'ont pas la formation et on leur a appris à obéir et point final. Et pas à réfléchir. Même ici, le personnel paramédical ne contredit pas. Un médecin, un ordre, ils ne vont jamais à l'encontre d'un ordre. » (BELAKBIR, 2012, op. cit.).

2.6. Le personnel de la maison de retraite de Rabat

Dans les couloirs et pièces à vivre ensemble de la maison de retraite de Rabat, le personnel évolue dans un ballet incessant. Des blouses blanches pour le personnel soignant des blouses vertes pour le personnel aidant.

Dans l'aile réservée aux individus très dépendants physiquement ou avec Alzheimer, trois personnes au minimum rentrent dans les chambres pour changer les draps et placer auparavant l'individu dans la machine de lavage. Au moment du repas, un individu aidant côtoie un individu nécessitant cette prise en charge.

« Le temps de travail légal à temps complet au Maroc est de 44H par semaine. Chez nous, le personnel travaille 36H par semaine. Ce sont donc des temps partiels et elles sont 52 toutes fonctions confondues : psychologue, secrétaire, esthéticienne, infirmière, personnel soignant. Le personnel soignant est formé dès qu'il

arrive dans la structure. Alors, souvent, une fois qu'il est formé, des personnes veulent les débaucher pour s'occuper de leurs parents ou alors demandent à mon personnel de faire des heures supplémentaires.» (BELAKBIR, 2012, op. cit.)

Le premier jour du tournage, la caméra filme à l'entrée secondaire qui donne directement sur la salle à manger des individus dans une situation de perte d'autonomie. Elle est vide en dehors des repas, le personnel soignant se pose parfois le temps d'une pause dans un grand canapé le long du mur. En face, dans un angle, une télévision diffuse des chaînes françaises. Une grande baie vitrée lumineuse laisse percevoir à travers les rideaux tamisant le vaste parc intérieur, les lauriers roses, les palmiers. Sur la gauche, un long couloir parsemé à droite et à gauche de chambres entrouvertes. Des visages aux yeux tournés et figés vers le plafond, bouches entrouvertes, endormies ou immobiles, des poitrines qui se soulèvent plus ou moins difficilement, des sons de respirations, quelques regards se tournent vers la porte, juste accrochés avant de retourner dans leur fixité. Être dans ce couloir, sans filmer, me renvoie à ces deux années passées dans l'unité de soins palliatifs à Versailles¹⁰⁴. La question de l'intérêt de filmer la perte d'autonomie, les patients en fin de vie est complexe.

Il faut être confronté émotionnellement à la perte de repères - ou à la perte de maîtrise de son corps - par un individu dont nous sommes proches affectivement pour trouver dans ces images une expérience cognitive que nous ne pouvons revivre. La conscience de cette fragilité, de cette tension affective, par réflexivité, nous amène à considérer ces images comme impudiques, indécentes.

Il avait fallu plus d'un mois lors de ce reportage en soins palliatifs pour que je

¹⁰⁴ Entre-deux. Reportage photographique. Virginie Villemin. Claire demeure. Unité de soins palliatifs privée. 2004-2005

parvienne à entrer dans une des chambres des résidents en fin de vie. Toutes les images auparavant avaient été effectuées dans un entre-deux spatial, entre deux portes, entre deux mouvements du déplacement du personnel soignant, à travers les rideaux ou juste le vide de ce long couloir au bout duquel une fenêtre donnait sur la morgue et le cimetière.

Ce qui ne se photographie pas, ne se filme pas, ne s'écrit pas pour être partagé auprès de pairs, ou d'un public, reste dans la mémoire de celui qui capte sans restituer. Pourquoi montrer et par-delà filmer ces moments de fragilité. Quel en est l'intérêt sociologique ?

Montrer des images de naissances pose moins de questions que la monstration des conséquences du vieillissement. Par expérience, dans cette maison de retraite, il importait de montrer les relations entre personnel soignant et les individus soignés à travers la différence culturelle entre ces individus qui font la spécificité de ce lieu. Les plans longs ont été raccourcis afin de ne pas placer le spectateur du film dans une situation de voyeurisme, même s'ils exprimaient une dimension du temps qui accompagne le vieillissement et semblaient plus réel qu'un montage fragmenté. Filmer le travail des soignants, la relation tactile, empreinte de douceur et la complicité entre ces individus produit des images qu'il convenait de montrer. Nous reviendrons plus longuement sur ces questions lors de la quatrième partie de cette thèse.

Lors du tournage dans la maison de retraite de Souissi, une des aides-soignantes marocaines voulait sécher les cheveux d'une résidente. Au début celle-ci manifestait un désaccord. Lorsque la parole n'est plus possible ou difficile, il reste le langage des yeux et de quelques gestes manquant de coordination. Madame B. tentait, malgré l'arthrose déformant ses doigts, de tirer sur le fil du sèche-cheveux. Aïcha, l'aide-soignante, coupa la première fois l'alimentation de l'appareil. « Qu'est-ce qu'il y a ? » La réponse est imperceptible, incompréhensible. Aïcha caresse la joue de Madame B. « Ça va faire du bien ». Elle remet le sèche-cheveux en marche. Madame B regarde la

caméra et, à travers elle, me regarde longuement. Je ne sais plus si je dois arrêter la caméra ou pas. Je n'arrive pas à lire une intention dans ses yeux. Elle détourne le regard et tente de regarder Aïcha debout derrière elle. Elle retire sur le fil. « Qu'est-ce qu'il y a ? C'est bientôt fini ». Madame B se laisse faire. Son corps n'émet plus de résistance, elle s'abandonne contre le corps maternel, rond, de celle qui la soigne.

« J'ai passé mon diplôme d'infirmière en France. J'y ai travaillé quelques années. Je ne supportais plus. J'étais dans un service de cardio. Quand je travaillais, j'avais une limite de temps. Pas plus de 5 minutes avec quelqu'un. Lors de la formation, on me disait que c'était une manière de me protéger. Passer du temps avec la personne, c'était la connaître et être touchée si elle devait mourir. Ici, on ne me demande pas de ne pas prendre du temps avec les patients. Je ne suis plus dans le même rythme. Je trouve que c'est plus humain. »¹⁰⁵

Aurélié est venue au Maroc pour suivre son mari, entrepreneur. Elle a trouvé cette place d'infirmière au sein de la maison de retraite de Souissi à Rabat. Pouvoir passer plus de temps avec les patients, ne plus subir le « stress » des transports avant et après sa journée de travail, sont des éléments qui l'amènent à se sentir plus « sereine »¹⁰⁶.

Younès, la quarantaine, est un des kinésithérapeutes qui intervient deux à trois fois par semaine au sein de la maison de retraite. Le reste du temps, il travaille dans son cabinet privé au centre de Rabat. Dans les couloirs de la maison de retraite, il court plus qu'il ne marche. Il s'arrête pour dire bonjour, prendre des mains dans les siennes et demander des nouvelles. Il soutient Antonieta, 91

¹⁰⁵ Entretien Aurélié. 35 ans. En couple. Infirmière. Maison de retraite de Rabat. Novembre. 2012

¹⁰⁶ Entretien Aurélié. 35 ans. En couple. Infirmière. Maison de retraite de Rabat. Novembre. 2012

ans, une femme d'origine espagnole, native du Maroc. Il la tient à bras le corps pour l'inciter à marcher le long du couloir qui va de l'aile B à l'aile C. Les fauteuils qui jalonnent ce couloir ne sont pas uniquement des espaces de repos mais des objectifs à atteindre pour le patient et le médecin. Les jambes d'Antonietta se dérobent. Younès effectue les mêmes gestes qu'elle pour mieux accompagner son corps.

Younès : « On se redresse, on se redresse, voilà...Allez... »

Les pas d'Antonietta glissent sur quelques centimètres. Younès ponctue d'encouragements chaque effort. Antonietta s'arrête.

Younès : « Allez, il reste deux pas »

Antonietta : « Vée.. »

Younès : « Allez, il reste deux pas. Si. »

Antonietta : « Argh.. »

Younès : « Si, allez... Allez...Hop »

Antonietta s'arrête. Il reste quelques centimètres jusqu'au fauteuil.

Younès : « Non. Encore. Attention »

Antonietta laisse glisser son corps sans s'assurer que le fauteuil peut la recevoir. Younès accompagne le mouvement du corps du soigné de son propre corps de soignant. Il se redresse, attend quelques instants, lui demande si ça va et repart dans sa course. Antonietta regarde par la fenêtre. Sa respiration s'apaise. Elle restera là une heure, sans bouger, regardant les aides-soignantes passer, les résidents valides sans qu'aucun ne s'arrête.

Chloé¹⁰⁷, la psychologue de la structure, a aménagé une salle avec d'immenses poufs face à un écran où des images de nature, de forêt, de montagne sont projetées. La lumière est douce, la musique emplit l'espace de sons d'eau qui coule. Chloé se promène entre les résidents, s'agenouillant, prenant leurs mains entre les siennes. Elle leur parle doucement à l'oreille. Cette attention à la nature résonne avec une réflexion personnelle face à l'annonce d'une maladie ou la vision des personnes allongées sur un lit d'hôpital le regard perdu dans ce que je croyais être « le vide ». Lorsqu'un médecin vous annonce une maladie grave potentiellement mortelle, le premier réflexe en sortant de cet espace clos fut de ressentir physiquement le trajet de la respiration dans son corps, le toucher du vent, de regarder le ciel, le déplacement rapide et mouvement des nuages, les éléments vivants autour de soi. Un temps suspendu où la vie continue autour de soi. Le deuxième besoin fut un besoin d'être dans la nature comme si elle était le lien entre notre corps et l'esprit, comme si les sens devenaient le symbole générique d'un corps en vie.

En voyant devant ses images artificielles telles des fonds d'écran de nature dans cette pièce aménagée par Chloé pour les résidents, lorsque le corps ne permet plus de sortir de cette résidence ou d'une chambre, la vue de cette nature apaise et renvoie à ce qui fit sens, émotionnellement, dans leur parcours de vie.

Lors de ce dernier jour et dernière heure de tournage dans la maison de retraite de Souissi, j'avais décidé pour cette fin de tournage d'enregistrer quelques sons seuls. Berthe se trouvait dans le jardin intérieur de la résidence à l'heure du goûter. Elle était seule, son bol de thé sur une table. Elle portait maladroitement à sa bouche une madeleine qu'elle trempait pour l'assouplir dans son bol. Quelques miettes étaient restées accrochées à la commissure de ses lèvres.

¹⁰⁷ Novembre 2012. Observation, maison de retraite du Souissi à Rabat. Chloé, 30 ans, est venue faire son stage de fin d'études à Marrakech en tant que psychologue. Elle a décidé de rester au Maroc pour commencer sa vie professionnelle.

En posant la caméra et en commençant à enregistrer les sons d'oiseaux en cette fin de journée, gênée par la difficulté de Berthe, je pensais que l'état intellectuel de Berthe était proche des difficultés physiques que je voyais. Berthe est une rencontre que je ne pourrai oublier. Lorsque j'évoquais la joliesse des sons, Berthe m'expliqua qu'elle aimait venir là, que ce son était empreint de vie.

Surprise par la finesse de son esprit et la clarté de sa pensée, je lui ai demandé si elle accepterait de répondre à quelques questions.

« Vous permettez », une serviette tendue, les miettes enlevées et la première question. Ces réponses me transportaient dans un autre temps, une dimension spirituelle, philosophique. Berthe aborda son parcours pudiquement, à son rythme, posant sa pensée avant de poser ses mots. Née en Algérie, son mariage avec un colon français du Maroc, le voyage de noces en France, la seule fois où elle mit le pied dans la Métropole. Elle n'y est jamais retournée. Berthe ne fit pas d'études, éleva ses enfants, fut veuve très jeune.

Berthe ne répondait pas aux questions. Elle les transformait. Elle me donna une leçon d'humilité. Lorsque je lui demandai ce qu'était pour elle le vieillissement, elle répondit :

« Si vous prenez le temps pour une chose, vous vieillissez mais si vous ne prenez pas le temps comme quelque chose, vous n'attendrez pas le vieillissement... Il ne peut pas vous l'inculquer. »

- Donc, vous vous sentez jeune ?

« Ni jeune, ni vieille. Je me sens en état normal des choses.... Qui est... Le temps normal. Il n'atteint pas la vieillesse... Ni même la jeunesse. Il n'y a qu'un temps à soi, qui est la vie elle-même. »

3^{ème} partie : Naître et partir.
De la recherche du soleil à la recherche de pairs

« Que crois-tu donc qu'il répondra si quelqu'un vient lui dire qu'il n'a vu jusqu'alors que de vains fantômes, mais qu'à présent, plus près de la réalité et tourné vers des objets plus réels, il voit plus juste ? »¹⁰⁸

Allégorie de la caverne.

Platon

¹⁰⁸ Platon, « L'allégorie de la caverne », in *La République*, livre VII, (traduit par E. Chambry), Paris, Les belles lettres, 1961.

3.1. D'une mondialisation des informations à la recréation de communautés

« Il nous apparaît soudain que les divisions des continents, et du globe terrestre de manière générale, ne dépendaient que de l'évaluation de distances dont la réalité ne tenait qu'au caractère primitif des moyens de transport et à la difficulté de voyager » (BAUMAN, 1999/2011)

3.1.1. Éloignement géographique et recherche 2.0

Le terrain étant éloigné géographiquement, les premières recherches de protagonistes pour cette enquête furent effectuées à la suite de l'enregistrement d'un pseudonyme sur les sites des Français de l'étranger¹⁰⁹, de France diplomatie¹¹⁰ et d'expat-blog.com¹¹¹.

Sur ce dernier site, en date du 18 février 2014, 29 902 membres étaient actifs, 6 641 discussions étaient en cours et 54 727 messages avaient été postés. Sous couvert d'un pseudonyme et d'un objet de message indiquant une recherche universitaire, il me fut possible d'entrer en contact avec des retraités encore en phase de questionnement quant à un éventuel départ, mais également avec des retraités ayant effectué récemment cette migration vers la Tunisie et la Maroc.

S'inscrire sous pseudonyme et sous couvert de cette recherche a permis des échanges puis des rencontres avec certains des enquêtés. D'autres sont restés sous la forme d'un échange plus au moins long, anonymisé, n'aboutissant pas à une rencontre pour des raisons économiques et de possibilités de

¹⁰⁹ UFE. Union des Français de l'étranger : www.ufe.org

¹¹⁰ <https://www.diplomatie.gouv.fr/fr/>

¹¹¹ Expat blog Maroc : <http://www.expat-blog.com>

déplacements mais il me semblait important de les intégrer à cette recherche.

Le premier constat a été que l'Algérie n'attirait pas les retraités français en raison du lien historique entre la France et l'Algérie, des attentats et d'une représentation moins accueillante selon les enquêtés.

Le deuxième constat est que les membres de ces forums sont très actifs — voire réactifs — sur ceux-ci et qu'ils possèdent une connaissance et des usages réguliers des outils informatiques et d'Internet.

Les bouquets satellitaires et de paraboles fleurissent sur les toits du monde, que ce soit à Agadir, à Villiers-le-Bel, à El Jadida ou à Tunis et ne peuvent que contribuer à cette idée de mondialisation et recréation de communautés de par le monde, par la réception d'images et les réseaux sociaux.

Au-delà d'une velléité de partage de connaissances et d'expériences, internet permet la recréation de son identité dans un autre lieu géographique sans perdre le lien avec ses origines, avec sa famille. Les retraités envisageant cette migration se renseignent concrètement sur les sites mis en place par le gouvernement français et échangent sur les problèmes éventuels qu'ils pourraient rencontrer lors de cette migration.

Dans cette relation aidant/aidé, ceux qui ont franchi le pas de cette migration cherchent à dialoguer sur leurs expériences.

Par exemple, Daniel évoque une « arrivée » début 2015 et reçoit de nombreuses propositions de résidents sur place mais également de jeunes membres marocains. Que ce soit pour une adresse, une question sur le paiement de l'impôt, d'une taxe, sur l'importation d'un véhicule ou la recherche d'un dentiste, le réseau est très actif.

Sous le pseudonyme de Noterbel, Daniel poste le 14 février 2014 à 7H54, ce message :

« Bonjour à tous, je vais bientôt habiter Agadir définitivement pour ma retraite et j'aimerais avoir un plan détaillé des différents quartiers. J'ai un petit plan qui va de Charff à Foutny. J'en ai également acheté un petit sur place mais qui n'est pas trop détaillé. Si vous aviez un site où je pourrais télécharger un plan gratuitement. Merci d'avance. Daniel »¹¹²

La réponse arrive le 18 février 2014 par Hasna, une médiatrice du site :

« Bonjour Daniel, afin d'avoir plus de réponses des membres d'Agadir, votre post a été déplacé sur le forum d'Agadir. Quand prévoyez-vous d'habiter à Agadir ? Bonne chance. Hasna. Équipe expat blog. »

Ces sites proposent des liens avec différentes communautés de Français migrant à l'étranger comme celle des MRE d'Agadir¹¹³ renommée depuis le groupement-agadir.com. Le site abordait diverses manifestations organisées dans un entre soi comme un bal costumé, une galette, un repas annuel.

Un apéritif hebdomadaire a été mis en place le jeudi de 18h à 20h (heure locale) dans un café tenu par un expatrié français et son épouse sur la place « des deux fontaines ».

Ces forums sont très actifs, sous-entendent la maîtrise de l'outil informatique, d'internet et de la mutualisation et mise en réseau de connaissances. D'un point de vue méthodologique, le plus difficile a été de rencontrer des Français autrement que par ce biais.

Pour Muriel Brassier, la rencontre avec ses compatriotes s'est faite par le biais de l'agent immobilier qui leur a vendu leur bien immobilier

¹¹² Expat blog Maroc, op. cit., consulté le 14 février 2014

¹¹³ MRE (Mouvement des Français de l'étranger) : <http://www.francaisdeletranger.org/>.

« Nous avons un « tissu social » beaucoup plus intense qu'en France, sans doute une espèce de nostalgie de tous et le plaisir de se voir, de partager notre culture (et nos goûts alimentaires !!!) apéros, musique sur les terrasses, soirées....

Mais je parle d'El Jadida car je vois souvent sur les forums des Français qui se sentent isolés, que ce soit à Rabat, à Casablanca ou à Marrakech. Et puis à notre âge, il est difficile de se faire de nouveaux amis, sauf si on appartient à un club (sportif, jeux, golf...) »

Il est un temps pour la socialisation que le grand âge ne permet plus. Le passé a parfois été trop dit ou trop vécu. J'ai eu cette sensation dans les maisons de retraite en observant des individus solitaires qui malgré quelques actions communes (carte, chorale, repas...) perdaient le sens de se raconter.

Arrivée sur Agadir, je me suis rendue à cet apéritif pour une première rencontre physique avec les enquêtés.

Les flux médiatiques rendent possibles ces déterritorialisations et créations de communautés.

« Qu'il souhaite quitter son pays, qu'il l'ait déjà fait, qu'il souhaite y vivre à nouveau ou qu'il décide de ne plus y vivre à nouveau, chaque individu exprime le plus souvent ses projets en des termes influencés par la radio et la télévision [...], la presse et le téléphone. Pour les candidats au départ, les politiques d'intégration à leur nouvel environnement, le désir de partir - ou de revenir - est profondément influencé par l'imaginaire que diffusent les médias et qui dépasse généralement le cadre national. » (APPADURAI, 1996/2005, p. 34)

Les médias français publient une multitude d'articles dans des quotidiens ou

mensuels, des reportages télévisuels. Des affiches vantant un salon de l'immobilier marocain ou tunisien sont placardées dans les couloirs du métro. On y voit une image d'immeuble sortie d'un irréal de synthèse, blanc, neuf, qui apparaît derrière un couple d'une soixantaine d'années, cheveux grisonnants, les visages légèrement hâlés, souriants. Cette campagne de 2012 n'est qu'un exemple mais lorsqu'une recherche internet couplant les mots-clés « retraite/soleil » a été effectuée, des annonces régulières de campagnes promotionnelles pour des achats immobiliers au Maroc dans la barre publicité apparaissent. Nous reviendrons sur cette question de l'émergence de complexes immobiliers sur le sol marocain.

3.2. Une relation exogène. Du choix d'un départ à la découverte de l'autre culture au retour vers l'entre soi.

Dans cette rencontre avec la culture et la population marocaines émergentes des questions sensibles qui seront abordées à travers ce chapitre mais qui me semblent justifier scientifiquement l'utilisation de ces messages malgré l'absence de rencontres physiques ou d'entretiens avec les individus qui les ont écrits et postés sur ces sites communautaires.

3.2.1. Les « voisins indigènes »

Le 24 avril 2014, sous son pseudonyme, Expatagadir¹¹⁴ poste ce message :

« Après avoir vécu en Égypte, puis à Tanger, me voici à Agadir.. J'ai posé mes valises à Agadir. Après quelques mois passés ici, ma déception est très grande. J'avais choisi un quartier qui normalement devait être calme où les gens étaient normalement

¹¹⁴ Expat blog Maroc, op. cit., consulté le 24 février 2014

"éduqués", avec un minimum de savoir-vivre, mais la déception est grande.

Cependant, il existe d'autres quartiers bien plus agréables si vous souhaitez avoir une villa, et les prix de Charaf ne sont absolument pas justifiés, mais la poule aux oeufs d'or amène les propriétaires à surenchérir à chaque location. Donc à éviter.

Ayant habité à Tanger, sur Agadir le sentiment anti-français est pesant. À la moindre occasion, ils ne se privent pas de vous le dire. Peut-être en ont-ils marre de tous ces Français retraités qui débarquent en masse avec un pouvoir d'achat bien plus élevé que les habitants du cru. Cette jalousie est très pesante à l'ancien Charaf.

Les habitants ayant normalement un statut "supérieur" à la population marocaine, ils perdent ce statut avec les étrangers et je pense que cela amène des jalousies parfois disproportionnées, avec des mots très durs, le terme "sale français" ou encore « ici, tu es au Maroc" sont des propos qui deviennent malheureusement banals.

Peut-être serait-il plus simple qu'on nous dise clairement qu'on ne veut plus de nous au Maroc. Ce sentiment anti-français, je l'ai beaucoup ressenti au bloc 104, avec certains propos qui reviennent sur la période du protectorat français.

Les Français sont-ils réellement les bienvenus au Maroc et surtout à Agadir ? » (EXPATAGADIR, op. cit., 2014)

Les réponses ne manquent pas à ce post, des témoignages contradictoires qui expriment d'autres perceptions de cette rencontre avec l'autre culture comme l'exprime Anouchka1954 :

« Je suis sur Charaf depuis janvier 2010. Jamais, je n'ai pas eu une

réflexion déplaisante. Que du contraire... Les gens me saluent gentiment quand ils me rencontrent.

J'habite en face de Taddart près du petit parc.

Sans doute y a-t-il des personnes déplaisantes qui habitent le quartier mais c'est comme dans tous les pays du monde. Je dirais que c'est précisément les « expats » qui sont moins sociables.

Ce quartier est très convivial, sécurisé (même s'il y a parfois des tentatives de vol) mais là où je me trouve, il y a un gardien de jour et de nuit. La plupart de mes voisins indigènes sont des gens très sympathiques souvent issus d'un niveau social plus élevé que la moyenne. Le personnel de maison est souvent très aimable. »

Le terme « voisins indigènes » montre la complexité de ce rapport avec les Marocains pour ceux qui ont vécu sous le colonialisme et le protectorat. Les Marocains ressentent cette supériorité -par une posture ou un pouvoir d'achat de la part de certains Français-, ce qui a incité certains à couper tout contact avec leurs compatriotes, ou, *a contrario*, à se replier dans un entre soi communautaire.

À la terrasse d'un café à Agadir, en bord de mer, j'ai pu rencontrer un retraité français qui a commencé par vivre à Marrakech, pour ensuite venir sur Agadir.

« Je veux descendre plus au Sud. À Marrakech, tu te retrouves avec des Européens partout. Ils sont riches, ils parquent. Ils s'achètent des Ryads. Ce n'est pour rien qu'on parle du 21^{ème} arrondissement de Paris. Il fait trop chaud. Pas un brin de vent. On étouffe. À Agadir, y a plus de vent mais pareil. Regarde les immeubles... Tu n'es plus au Maroc. C'est devenu cher aussi. Alors je pars regarder un peu plus au Sud pour voir comment c'est. »

Au moment où il règle sa consommation, j'aperçois une carte du Front national dans son portefeuille.

« J'ai toujours adhéré au Front national. Je continue de voter. La France est mon pays. Je défends les valeurs de ce parti. En France, y a trop d'immigration. Y a des endroits où tu n'es plus en France. »

Lorsque j'ai abordé le fait que quelques instants plus tôt, il avait abordé les vagues de migration européennes à Marrakech ou Agadir, cette personne n'a pas souhaité répondre.

Ces paroles font écho aux propos de plusieurs enquêtés, dont Yves, qui a rejoint son père sur Agadir et qui a vécu toute sa vie professionnelle dans le Sud de la France :

« Dans le Sud, il y a trop d'Arabes.

- Mais tu as choisi de venir vivre dans le Maghreb ?

- C'est pas les mêmes. Ici, ils sont corrects, polis. Ils sont chez eux mais ils accueillent volontiers. En France, ils se croient tout permis et si tu dis quelque chose, ils te traitent de raciste.
- Si on se comporte comme des idiots – et il y en a des Européens qui se croient ici chez eux parce qu'ils y ont acheté une maison- ça ne va pas non plus. Il faut respecter leurs coutumes. La femme qui se promène les seins à l'air, ça ne va pas. C'est comme ceux qui vont visiter les églises en maillot de bain ou en short en France... Les Arabes en France, c'est pas les mêmes. »

Cette phrase, « les Arabes en France, c'est pas les mêmes », sortie de son

contexte, peut prêter à confusion. À El Jadida, lors de trajets en taxi propices aux échanges avec la communauté marocaine, des chauffeurs et des clients marocains abordaient d'eux-mêmes le rejet des MRE (Marocains résidant à l'étranger).

Les Marocains n'utilisent pas le terme « Arabe » mais MRE. Or, la difficulté est d'accepter une population d'origine marocaine mais résidant habituellement à l'étranger qui vient en vacances, soit une partie de la famille vivant en France et qui ne partage plus leurs valeurs culturelles. Les Marocains du Maroc ont du mal avec la jeune génération de Français d'origine marocaine.

Hormis quelques cas isolés que nous venons d'évoquer, la relation entre les retraités français et les Marocains peut être presque qualifiée de familiale. Pour deux enquêtés, il est dans le choix de ce départ au Maroc, une volonté d'« intégration » totale avec la communauté marocaine. Cette intégration passe par le refus de relations endogènes.

3.2.2. Les marraines et la création des « familles de cœur »

Ce système de forums internet incite et guide des retraités - encore hésitants - à se projeter dans une éventuelle intégration vers cette future communauté.

Muriel B. et Liliane ont répondu volontiers à mon message. Elles ont été très actives sur le site. Liliane a aidé Muriel lors de son départ à El Jadida.

Communiquer et partager ses sensations, émotions, des expériences plus ou moins heureuses sur ce site est pour Liliane L. le seul lien avec ses compatriotes. Elle vit à El Jadida mais ne souhaite pas de contact ni d'échanges physiques avec les Français qui y vivent. Elle reste prolix dans

ses échanges sur le site de l'UFE¹¹⁵ afin de faire partager le plaisir quotidien qu'elle éprouve à vivre sa retraite au Maroc. En juin 2010, elle a répondu à ma demande de participation à cette étude où dans un message, elle explique son parcours et le déclencheur de ce départ.

« Je suis originaire de Paris où je suis née et ai vécu jusqu'à 43 ans. Puis, je me suis installée dans le Jura. J'ai bientôt 62 ans.

J'ai travaillé depuis l'âge de 18 ans dans la banque jusqu'à la retraite (quelle chance !) Je suis en retraite depuis le 8 décembre 2006.

La première fois que j'ai mis les pieds au Maroc, c'était il y a 20 ans environ, lors d'un voyage organisé. Et comme je déteste qu'on organise mon temps à ma place, et ayant fort aimé ce pays, je m'étais dit que j'y retournerais seule, afin de voir ce qui m'intéressait, sans encadrement. Donc, début 2007, j'ai choisi de partir, seule, par le biais d'une association "Maroc chez l'Habitant" afin de m'intéresser à la vie quotidienne d'une famille marocaine. C'était à Oualidia puis à Fès. J'y suis retournée l'année suivante et j'ai largement visité la région de Doukkala jusqu'à Essaouira.

J'ai mis trois ans à me décider à sauter le pas. Ce n'est pas une décision facile. J'ai trouvé un logement par l'intermédiaire d'une charmante dame française à El Jadida (agent immobilier) et j'ai connu son agence, au préalable, par internet en France. J'allais souvent sur son site et elle me semblait très sérieuse.

Mes deux enfants (40 et 33 ans) ont eu du mal à accepter mon idée de partir, et je ne serais pas partie avant d'avoir obtenu leur assentiment. Nous avons eu pour cela des discussions fréquentes

¹¹⁵ UFE. Union des Français de l'étranger. www.ufe.org

qui se sont étalées dans le temps. Je retourne en France aussi souvent que je le peux (prix des billets d'avion) dans le but de voir mes enfants et petits-enfants.

Je n'ai, pour le moment, rencontré aucun compatriote. Ma sœur et moi ne sommes entourées que de Marocains. Les raisons qui ont déterminé mon choix de vie ici sont multiples. En fait, ce pays, ainsi que l'Algérie, m'ont attirée dès mon enfance (10 ou 12 ans). Les petits bonheurs sont nombreux, à commencer par la générosité et l'accueil des autochtones à notre égard. Bien sûr aussi, le coût de la vie est faible par rapport à la France. La fraîcheur des produits alimentaires sur les marchés, au port compte aussi.

Ce qui me semble plus difficile, à terme, c'est l'éloignement de mes enfants et, en cas de maladie, quels soins recevrons-nous ?

Voilà, mais j'en parlerais pendant des heures. C'est pourquoi, il ne faut pas hésiter à me questionner car, ce que je viens de décrire est, comme on dit, la partie visible de l'iceberg. »¹¹⁶

En arrivant au Maroc avec sa sœur, Liliane a rencontré une famille marocaine. Elle a été en lien avec Muriel B. avant de s'expatrier mais en arrivant sur El Jadida, Liliane n'a pas « ressenti le besoin de retrouver des Français »¹¹⁷.

« J'ai été rencontrer une association sur El Jadida mais je ne m'y retrouve pas. Ils sont trop... Vous les avez rencontrés ?... Je n'ai pas envie de ce côté un peu... (Elle hésite) Cela me fait penser aux dames patronnesses. Je ne m'y retrouve pas. Pour l'instant, je suis bien comme ça. » (LILIANE, 2011)

¹¹⁶ 21 Juin 2010. Entretien avec Liliane Leduc par courriel.

¹¹⁷ Liliane. El Jadida, Maroc. Entretien du 8 novembre 2011.

Liliane est une des rares enquêtées à avoir fait ce choix de couper tout contact avec ses pairs et compatriotes. En arrivant sur El Jadida, elle a participé à quelques rencontres mais celles-ci lui semblaient superficielles. Dans le douar¹¹⁸ où elle a choisi d'habiter, elle a échangé avec ses voisins qui étaient tous Marocains. Quelques-uns parlaient un peu français. Ç'a été pour elle une plongée dans une autre culture, plus authentique, non basée sur un échange commercial, touristique. Liliane a pris une femme de ménage qui est devenue sa famille d'accueil pour les occasions marocaines, le couscous du vendredi. Le train de vie de Liliane, retraitée de la BNP, qui reçoit une pension mensuelle d'environ 2 000 euros, lui a permis d'aider cette famille en finançant un appareil dentaire et des études aux enfants.

En septembre 2010, peu de temps avant notre première rencontre qui aura lieu en novembre 2010, Liliane explique plus précisément son choix de quitter la France.

« Pour ne rien vous cacher, mais cela vous semblera anecdotique, j'ai pensé à partir et à m'expatrier car je trouve que la France est un pays vieux. Vieux dans le sens où ce sont les vieux (dont je suis) qui tiennent les places, un peu partout. J'ai vu mon pays s'individualiser, par ce fait et devenir intolérant à l'égard de bon nombre de faits et de gens. Au Maroc, ils ont un problème démographique complètement inverse au nôtre. 70% de la population a moins de 20 ans. Le résultat, c'est un pays très vivant, plein de projets, en chantier partout qui se tourne délibérément vers l'espoir.

L'évolution de ma cellule familiale n'a pas été sans heurts. C'est relativement récent qu'une « grand-mère », vivant seule de surcroît, choisisse d'aller vivre à 2500 km de tout lien familial.

¹¹⁸ *Le douar* désigne un petit village.

J'ai voulu aussi, en partant, donner une chance à mes petits-enfants de connaître un autre modèle de société. Ils sont venus trois semaines en juillet et ils n'ont pas eu les yeux assez grands pour tout voir.

Concernant le regard des Marocains, nous Français, sommes très bien accueillis. Bien sûr, certains ne sont pas enchantés et le montrent un peu. Mais la plupart du temps, nous sommes reçus à bras ouverts. Il y a environ 40 000 Français vivant au Maroc. Notre petite participation au niveau économique n'est pas négligeable car le faible coût de la vie nous permet, en employant du personnel, de faire vivre mieux quelques familles. »

Catherine, à Agadir, est en contact également avec une famille marocaine. Elle est invitée pour les fêtes. Elle a été invitée d'honneur au mariage d'une des filles de cette famille. Elle se sent parfois gênée parce qu'elle sent l'intérêt financier de cette famille. Elle connaît intimement le fils de cette famille. Parfois, elle l'appelle et le paie pour lui « verser le thé »¹¹⁹.

Une expression polie pour me faire comprendre la nature de leur relation, employée lorsqu'elle m'a présenté un album photographique, dévoilé lors d'une visite dans son appartement.

« Cette famille me donne toujours une place de reine. Ça me gêne parfois. Je me sens vieille parmi eux. Même la mère a deux fois moins que mon âge. Ils viennent de me demander d'être la marraine d'un bébé. Je sais bien pourquoi. Je donne un peu. Ils pensent que je suis riche parce que Française mais j'ai beau leur dire, j'ai toujours plus qu'eux. ».

Pour Gisèle, qui elle partait à Salé au Sénégal, ça a été le même constat.

¹¹⁹ Agadir. Catherine. Entretien. Mai 2012.

« J'avais une carte bleue sur le front. Même quand je rentrais en France, on m'appelait pour une urgence. Un appareil dentaire, un chèque pour les études...Ça fait parti du jeu mais j'ai laissé beaucoup. Une voiture pour l'un pour qu'il devienne taxi... Après tout, on vient dans leur pays. Ils ne veulent pas rester en reste. Ça fait partie de l'histoire. On a été des coloniaux. Ils ont compris qu'il ne fallait plus accepter qu'on prenne sans redonner. Et puis, je cherchais des relations simples sans m'attacher et le fait de payer me libérait. » ¹²⁰

Gisèle a arrêté ses voyages à Salé. Elle a tout laissé. La maison et ce qu'elle contenait. Elle continue parfois à recevoir des coups de téléphone pour une aide ponctuelle mais elle estime avoir beaucoup donné. Elle souhaite se consacrer à sa famille, son fils, sa fille et s'occuper de sa mère qui vit seule dans une grande maison en Bretagne.

3.3. Si loin, si proche : lien entre la famille qui reste et celle qui part.

Pour Muriel Brassier, à El Jadida, le choix du départ au Maroc a été assez rapide comme elle me l'a expliqué dans un premier échange de mails par le biais du site de l'UFE.

« J'ai 64 ans. J'ai beaucoup travaillé toute ma vie, souvent aux dépens de ma famille. J'ai dirigé une maison d'édition spécialisée pour les universitaires et j'ai toujours travaillé pour des éditeurs d'érudition (ancien français, textes grecs et latins, philosophie, archéologie).

J'ai pris ma retraite à 60 ans, en 2006. Je ne suis pas partie au

¹²⁰ Évry. Gisèle. Entretien du 9 octobre 2013

Maroc seule. J'étais divorcée d'un premier mariage avec trois filles. Je me suis remariée en 2004 et nous sommes repartis, à deux bien sûr au Maroc.

Mon mari ne connaissait pas le Maroc, mais il avait vécu une dizaine d'années en Algérie à l'adolescence. Moi, je suis née à Casablanca que j'avais quittée à trois ans et j'y étais revenue en vacances.

Nous avons débarqué en septembre 2006. Nous n'étions pas complètement décidés à nous installer au Maroc. Nous voulions prospecter un peu seulement et puis au bout d'une semaine, nous avons signé pour l'appartement où nous sommes ! »

Pour Pierre et Muriel, le temps de réflexion suite à ce départ a été très court.

« D'abord il y a eu un contact sur internet par le biais du forum des expatriés (affaires étrangères). Mon mari s'est mis en relation avec un Français installé à El Jadida, qui depuis est devenu son ami, et sa maison m'avait séduite. La décoration orientale me faisait rêver. Lorsqu'un agent immobilier d'El Jadida, un Français, nous a montré une maison similaire en construction, nous n'avons plus hésité.

Le temps de réflexion a été très court. Entre notre voyage « découverte » en septembre 2006, la signature une semaine après et l'installation en décembre 2006, il s'est écoulé trois mois...

La maison était finie dans les dates que nous avons souhaitées et nous n'avons aucun regret. »

Comme pour Liliane, le choix de ce départ ne pouvait se faire sans l'accord et l'assentiment de ses enfants et du reste de sa famille.

« Nous avons eu des réactions très diverses.

La sœur de mon père : « Cela ne t'a pas suffi de voir tes parents fuir le Maroc. Il faut que tu y retournes !!! »

Un cousin (qui accompagnait la sœur de mon père et qui avait été pharmacien à Rabat jusqu'en 1980 environ) : « Oh, comme tu as de la chance. Si je pouvais, je retournerais bien y vivre... »

À nous deux, mon mari et moi, nous avons quatre enfants. Deux de mes filles sont heureuses de mon bonheur et pensent que nous avons fait le bon choix. Elles aiment le Maghreb et viennent souvent nous voir et profitent du pays.

Ma troisième fille vit à la Réunion et regrette cet éloignement supplémentaire. Mais elle est partie en même temps que nous et à chacun sa vie.

Mon beau-fils a très mal vécu ce départ, en pensant que c'était un abandon de son père. Il avait déjà très mal vécu la perte de sa mère et se sentait tout à fait abandonné. Ceci alors qu'il est marié, très entouré d'amis et de sa belle-famille. Aujourd'hui, il a deux jumelles et sa vie s'est installée pleinement. Je pense que son père lui manque moins. Il aimerait sans doute venir plus souvent car sa mère était également née au Maroc, mais sa femme n'apprécie pas trop ce pays, je pense. »

Pour Geneviève et Marc¹²¹, ce départ a été plus compliqué. Nous nous sommes rencontrés sur une terrasse pour fêter l'Aïd. J'avais été invitée par un agent immobilier pour cette fête. Celui-ci faisait tuer le mouton chez son fils et j'avais exprimé lors, de notre entretien quelques jours auparavant, ma curiosité et mon envie de filmer cette cérémonie. Geneviève et Marc ont expliqué leur plaisir à vivre dans ce pays. Après le repas, ils m'ont proposé de me raccompagner en voiture vers la maison d'hôte où je logeais.

¹²¹ 12 Novembre 2010. Entretien Geneviève et Marc. Rabat. Pour des raisons personnelles, Geneviève et Marc m'ont demandé la possibilité de rester anonymes. Le lieu et leurs prénoms ont été modifiés.

Ayant pris congé, j'ai été surprise de revoir quelques minutes plus tard Geneviève et Marc sur la terrasse de la maison d'hôte. Ils m'ont demandé de l'aide face à une situation familiale complexe qui requérait l'aide d'un psychologue. J'ai alors abordé le fait d'être sociologue - et non psychologue - et de ne pas être sûre de pouvoir les aider. Je pouvais tout au moins les écouter.

Marc a expliqué être parti de France pour fuir l'un de leurs enfants.

Geneviève et lui avaient une entreprise d'horticulture en France. Ils s'étaient acheté une maison. L'un de leurs fils avait fait des études afin de reprendre l'entreprise familiale. L'autre avait travaillé un temps pour une grande enseigne. Il avait détourné de l'argent et ses parents avaient dû contracter des hypothèques sur leur maison et leur entreprise pour lui éviter des difficultés. Geneviève a avoué, selon ses propres mots, une relation très fusionnelle avec son fils qu'elle appelait parfois « son bébé ». À la suite de ce problème et par souci d'équité pour leurs deux fils, Geneviève et Marc ont vendu leur entreprise familiale et ont réparti l'argent de cette vente entre leurs enfants. La relation entre les deux frères était compliquée du fait de leurs différences. Geneviève et Marc ont alors choisi de « migrer », espérant que leur fils prendrait son « envol » et assumerait sa responsabilité d'adulte.

Mais ce départ a déclenché un conflit avec leur autre fils, qui, alors qu'il devenait parent à son tour, n'a pas accepté une telle distance. Ses parents avaient fait, pour lui, un choix égoïste.

Geneviève et Marc n'ont pas conservé de pied-à-terre en France et dépendent donc de l'hébergement de leurs enfants lorsqu'ils rentrent en France. Pour le moment, ils échangent par Skype et ont découvert leurs petits- enfants par le biais d'internet.

Muriel et Pierre ont décidé de garder un logement en France. Dans leur famille, les liens sont harmonieux et Muriel prend le temps - ce que sa vie

professionnelle ne lui avait pas toujours permis - de rester en contact avec ses enfants et petits-enfants.

« Bien sûr, nous revenons parfois en France. Mon mari, s'il n'avait pas sa famille, ne verrait pas la nécessité de revenir. Pour moi, c'est une bouffée d'oxygène, il faut que je revienne au moins une fois par an. À nous deux, nous avons six petits-enfants et nous allons en avoir un septième en février prochain.

Alors nous sommes venus en France en février 2009 pour l'anniversaire d'un petit., en juin-juillet pour voir le père de mon mari qui a 90 ans., pour nous baigner dans la Méditerranée (nous avons un pied-à-terre à Saint-Mandrier dans le Var), puis nous sommes montés à Paris voir ma plus jeune fille qui m'a annoncé sa maternité, puis voir une vieille tante, des cousins, des amis...

8000 kilomètres, c'est ce que font pratiquement tous les Français du Maroc lorsqu'ils rentrent : la tournée des familles, des amis et des projets. C'est banal, en fait. En novembre, nous allons fêter l'anniversaire de nos petites jumelles dans le Tarn. À Noël, une de mes filles parisiennes vient avec sa famille chez nous, le jour de l'An. Nous prévoyons de faire un petit voyage avec une dizaine d'amis pour le jour de l'An dans le sud de la France. En février, nous reviendrons pour la naissance du petit dernier et ensuite, on verra... C'est un peu la cadence de nos années !!!

Nous avons donc gardé un petit appartement à Saint-Mandrier. Pierre s'en serait volontiers séparé. Moi, par contre, j'y tiens beaucoup. Notre fonctionnement avec Pierre est différent. Je crois que s'il était veuf, il resterait au Maroc. Moi, au contraire, si j'étais seule, je rentrerais en France à Saint-Mandrier pour me rapprocher de mes enfants et petits-enfants. C'est notre côté féminin. Je pense qu'une grande majorité de couples ici

fonctionnent comme nous. »¹²²

Pour Muriel B, le lien familial n'est pas distendu.

« Nous avons tous internet qui nous rapproche de nos familles et nous entretenons des liens par téléphone, Msn, Skype et autre. »

Chantal, à Agadir, est venue au Maroc avec son mari. Lorsque je l'ai rencontrée par le biais des apéros d'Agadir, elle était accompagnée de Jean-Paul.

« Je suis née ici. Je suis une vraie *Chibani*¹²³. Lorsque nous avons dû fuir avec mes parents, j'avais huit ans. Nous nous sommes retrouvés dans le froid à Bordeaux, à dépendre de l'aide sociale. Je suis passée du statut de princesse à celui de réfugiée. J'ai décidé de revenir avec mon mari à l'occasion de vacances. Il m'a fallu du temps mais je n'ai jamais oublié ce pays. Lorsque l'avion s'est posé, j'ai embrassé le sol. C'est ma terre. Mon mari avait honte et me disait d'arrêter. Je savais que je reviendrais au moment de ma retraite. Mon mari a accepté et nous sommes donc arrivés à Agadir.

On a emménagé sur Agadir mais notre couple n'a pas tenu. Il a rencontré une jeune Marocaine de vingt ans qui travaillait dans un salon d'esthéticienne. Comme souvent, la famille était contente et voulait le mariage. On a divorcé, il a épousé sa jeune Marocaine et il a loué une maison dans un douar à vingt minutes d'Agadir. On est amis. Il m'aide parfois. C'est compliqué pour lui parce qu'il a dû racheter un appartement en France pour que sa femme

¹²² Septembre 2010. Entretien Muriel Brassier par courriel.

¹²³ *Chibani* est le terme utilisé pour désigner les Maghrébins de la première génération venus travailler en France. Chantal a choisi de se désigner ainsi.

puisse avoir ses papiers. Il est obligé de passer six mois en France alors qu'il se plaît ici. »¹²⁴

Chantal venait de rencontrer Jean-Paul six mois auparavant lorsque nous nous sommes vues la première fois en novembre 2010. Ils ont vécu ensemble dans l'appartement de Chantal quelques mois.

Jean-Paul était tombé malade en août 2010 d'une maladie cardio-vasculaire qui ne lui permet aucun effort. Lors de l'entretien, il avait exprimé le souhait d'emménager avec Chantal dans une maison qu'ils partageraient à Tamerat dans la banlieue d'Agadir.

Pour elle, c'est une autre histoire.

« Je dois vérifier s'il y a un médecin à proximité. S'il a une crise ou quoi que ce soit, qu'est-ce que je ferai en pleine campagne ? La pampa, c'est bien quand on est jeune, pas à notre âge. Et vivre ensemble, c'est bien mais avec chacun un petit chez-soi si ça ne va pas. »

Socialement, le couple fonctionne sur un mode exogène. Ils envisagent même de déclarer Chantal comme garde-malade afin d'améliorer sa pension et d'assurer à Jean-Paul l'assistance dont il a besoin. Jean-Paul est venu au Maroc pour rejoindre son frère et effectue encore régulièrement des trajets pour retourner en France.

Il a gardé sa maison troglodyte dans la région de la Loire, une maison de famille dont il ne souhaite pas se séparer.

Ils en profitent l'été lorsque le temps est trop chaud au Maroc.

Cela leur permet également de revoir leurs enfants respectifs.

Chantal et lui se sont séparés après quelques mois de vie commune : leurs différences leur semblaient trop importantes.

¹²⁴ Agadir. Chantal. Entretien. Novembre 2010.

À propos de son mari qui vient d'épouser une jeune Marocaine alors qu'il est âgé de 80 ans, Chantal explique :

« Les hommes pensent parfois que leur jeune femme sera un bâton de vieillesse. Au Maroc aussi, un homme vieillissant réservait une jeune fille pour l'épouser à ses quinze ans pour l'aider plus tard. Mais je n'y crois pas. Les hommes le croient mais il y en a combien qui se font déposséder ? Les Marocaines ont changé. »

« J'ai besoin d'avoir un peu d'autonomie financière vis-à-vis de mon mari, parce que l'argent, c'est le pouvoir. Avec la maternité, en tant que femme, on a moins d'autonomie, moins de disponibilité pour notre travail, les rentrées d'argent sont donc moindres. Monsieur, qu'il ait un, deux, voire trois enfants, il a toujours les mêmes rentrées d'argent, le même plan de carrière. Voilà... Il n'y a clairement pas d'égalité. C'est juste un leurre. »

Martine exprime cette pensée dans le documentaire *Couples : l'un de nous deux* de Sophie Knapp et Christine Dieger diffusé dans l'émission *Sur les Docks* de France Culture¹²⁵.

Quelle que soit la libération de la femme, son émancipation et les bienfaits qui en découlent, il subsiste auprès des femmes qui n'ont pas eu accès aux études, à des postes à responsabilité ou au fonctionnariat¹²⁶, une différence de revenus qui ne cesse de croître et qui se traduit par une pension moindre que celle des hommes au moment de la retraite. Lors de ruptures affectives, cette différence place les femmes telles que les enquêtées dans une situation complexe.

¹²⁵ Knapp et Dieger, 2010.

¹²⁶ Collectif (2015). D'après cette étude, en dehors du corps professoral, les inégalités de salaires entre les hommes et les femmes dans la fonction publique est encore de 13%.

Bernadette et Jacques se connaissent depuis très longtemps. Ils appartenaient au même cercle d'amis sur Metz. Bernadette était propriétaire d'un magasin d'antiquité. Son mari de l'époque travaillait à ses côtés.

Au bout de 20 ans, déclare-t-elle : « un coup du sort, on a perdu nos commerces, notre maison, on n'avait plus rien ».

Bernadette et son mari vivent alors un an chez une de leurs filles. « À plus de cinquante ans, c'était presque impossible de retrouver du travail en France. J'en avais marre de vivre chez ma fille ».

Bernadette est une femme dynamique. Elle décide de s'envoler pour la Martinique. Hébergée chez des amis, elle rencontre les membres d'un cabinet de voyance qui « sentent le potentiel ». Bernadette devient cartomancienne, profession qu'elle exercera sept ans pour la radio à raison de deux heures par semaine puis quatre ans pour la télévision. Son mari la rejoint. Il ouvre une boutique de transfert sur tee-shirts et commercialise des graines d'arbres et de fleurs antillaises.

Séparation du couple, cancer et décès de son conjoint s'ensuivent. Jacques totalise quarante annuités, sur Metz, et a divorcé de son côté. Il doit rester en France afin de bénéficier des allocations chômage. Il part rejoindre Bernadette en Martinique.

Bernadette et Jacques disent « s'être rencontrés en tant que couple en 2005 ».

Ils se rapprochent de la France en venant au Maroc, la Martinique devenant trop chère pour eux. Ils gagnent 2300 euros à eux deux. Bernadette, avant de rencontrer Jacques, avait mis un peu d'argent de côté « au cas où » et elle bénéficie de la pension de réversion de son premier mari qui s'élève à 600 euros. Jacques a ouvert un compte au cas où il décéderait afin que celle-ci puisse « voir venir un temps s'il décède avant elle. Il faut se sécuriser dans un couple et sécuriser l'autre. »

Françoise n'envisage pas de rencontrer quelqu'un¹²⁷. Elle y a cru avec un homme nouvellement arrivé dans la communauté d'Agadir jusqu'à ce qu'elle apprenne que « celui-ci fréquentait une jeune Marocaine ». « Je suis seule et je ne vois pas comment, à mon âge, cela pourrait changer ».

Jean-Philippe, 62 ans¹²⁸, pense que « c'est une ouverture pour la Marocaine vers les papiers, vers l'Europe. Il devient quasiment impossible pour eux d'avoir un passeport. Avec notre passeport, on peut voyager partout dans le monde. »

Si de nouveaux couples exogènes culturellement, avec une grande différence d'âges et de revenus, se créent entre des hommes et des femmes au Maroc, alors les hommes ne sont plus les seuls concernés.

Une certaine pudeur empêche certaines femmes d'aborder directement la question d'une relation avec un jeune Marocain.

Pour Chantal qui est née au Maroc, cette mixité n'est pas envisageable du fait de la différence culturelle.

« Pour les femmes, c'est plus difficile d'en parler. On en parle entre nous. Plusieurs de mes amies m'ont conseillé d'aller voir un jeune Marocain. C'est une question d'argent. Le jeune Marocain ne vient pas pour sa tête. Il ne vient pas pour son âge. Il ne vient pas pour ses rides, pour son corps qui est tout flétri. Il vient parce qu'elle a les moyens de le faire vivre autrement que ce qu'il vit lui. »

¹²⁷ Agadir. Françoise. Entretien et tournage. Mai 2011.

¹²⁸ Agadir. Jean-Philippe. Entretien. Mai 2011.

Chantal sourit en évoquant ne pas avoir d'argent. La question de la peur de la solitude est souvent exprimée au cours des entretiens.

Bernadette et Jacques pensent « entraide » en tant que dyade mais également vis-à-vis de la communauté des retraités français d'Agadir. Ils ont pris les clefs et les contacts des enfants d'amis proches en cas de besoin.

« On en a parlé entre nous. Au consulat, il arrive que des hommes d'un certain âge arrivent ici, se fassent arnaquer par des Marocaines. Des hommes de 70 ans qui se marient avec des jeunes de 25 ans... La personne est morte.

La famille française ne veut pas s'en occuper. La famille marocaine non plus et le consulat se retrouve avec un corps sur les bras. Ils ne savent pas quoi en faire. Alors, on est attentifs entre nous.

Un conjoint ne se rend pas toujours bien compte au quotidien des pertes de mémoire de l'autre. Nous, on se voit dans le groupe assez souvent. »

Jacqueline et Bernard¹²⁹ ont acheté une grande maison avec deux chambres. Bernard a été orphelin très jeune. Jacqueline garde peu de contacts avec ses parents et ses frères. Ils n'ont pas eu d'enfants. En partant au Maroc, ils ont brûlé leurs photographies. « Le passé est derrière. On regarde devant nous : l'avenir. Jusque quand ?... ».

Ils ont vendu leur appartement sur Grenoble mais envisagent en cas de cancer ou autre maladie de rentrer en France et de louer un appartement type « studiotel ».

« C'est 600 euros par mois. On ne va pas s'embêter à garder quelque chose avec toutes les charges. On loue, deux ou trois

¹²⁹ Jacqueline et Bernard. Agadir. Entretien. Mai 2011

mois. Si c'est Parkinson ou Alzheimer, on prend quelqu'un à la maison pour soulager un peu l'autre. Je ne voudrais pas aller à l'hôpital, alors je ne vais pas le faire à mon mari ».

De 46 ans à 72 ans, la question du corps ne se pose pas en termes d'oubli mais plutôt de soi vers soi et de soi vers l'Autre. Beaucoup avouent avoir du mal avec leur image.

Pour Chantal, se voir en tant que femme est devenu difficile.

« J'ai du mal parfois à me regarder. Cette année, j'ai pris un coup de vieux. Le fait d'être en couple depuis peu y est sûrement pour beaucoup. J'ai eu du mal à me mettre nue devant lui, avec ce corps, cette peau qui flétrit. Il a beau me dire qu'il me trouve belle, je sais bien que ce n'est pas trop beau, un corps qui vieillit ».

3.4. Résident français au Maroc ou français résidant au Maroc

Catherine a pris sa retraite anticipée à 46 ans en 2007. Elle est venue avec deux de ses trois filles encore scolarisées :

« Je reste française. Je dis souvent : je ne suis pas résidente de France au Maroc. Je suis française, résidant au Maroc. C'est différent. Plein de Français critiquent ici les Marocains. « Ils sont ceci, ils sont cela », « Ils travaillent comme des Arabes ». Quand tu vas dans un autre pays, tu sais très bien qu'il va y avoir une différence de culture. Il y a des gens qui viennent vraiment que pour des raisons fiscales. Ils ont un peu l'esprit colon. Il ne

faudrait pas qu'ils soient trop nombreux parce que cela finirait...
On aurait une réputation qui ne serait pas bonne ». ¹³⁰

Le Maghreb est en pleine évolution. Dans la communauté que j'ai pu rencontrer sur Agadir comme sur El Jadida, tous soulignent « l'accueil et la gentillesse » qui leur sont réservés. La mixité entre les deux cultures semble difficile lorsqu'il s'agit de relations amicales suivies.

Mustapha Charifi est accepté en tant que Marocain dans la communauté d'Agadir. Il est descendant du prophète. Un macaron le signale sur un coin de son pare-brise. « C'est comme la noblesse. On ne choisit pas. On nous le transmet ».

Il a vécu en France avec sa famille avant de choisir de rentrer au pays. Certains individus le consultent au sujet de la religion, des coutumes des Marocains. Chaque Français a été reçu dans une famille marocaine à l'occasion de fêtes de famille, de l'Aïd, de la fin du Ramadan, sans que l'invitation ait été rendue. La différence culturelle est souvent évoquée, plus que la question de la langue. « Ce ne sont pas les mêmes échanges qu'avec nos compatriotes » ¹³¹, les *habitus* sont différents.

Le *printemps de jasmin* ¹³² en Tunisie a été vécu à travers les appels téléphoniques inquiets d'amis - ou de membres de la famille - restés en France. Le roi Mohammed VI étant commandeur des croyants, la seule crainte des retraités était qu'il puisse être assassiné et qu'il survienne une vague de violence civile.

Chantal possède un sac qu'elle espère avoir le temps d'emporter en cas de conflit.

¹³⁰ Agadir. Catherine D. Entretien et tournage. Mai 2011.

¹³¹ Mustapha Charifi. Agadir. Entretien. Mai 2011

¹³² Nom donné à la révolution tunisienne de décembre 2010 à janvier 2011. Les Tunisiens préférèrent le nom *révolution de la dignité*.

« C'est juste un petit sac à dos avec le principal. S'il faut prendre un avion, s'il faut manger, s'il faut se payer une chambre d'hôtel. Qu'on ne s'en aille pas les mains vides. »

Chantal a vécu l'exil avec ses parents à la fin du protectorat. Cette période historique l'a marquée profondément. Les individus interrogés nés au Maroc sont plus nuancés quant à la question de la stabilité du pays.

Moulay Ali Belghiti a vécu en France jusqu'en 1980. Il a conservé sa nationalité marocaine d'origine. ¹³³

« La politique actuelle de la France modifie les relations courtoises et de respect que nous avons toujours entretenues entre nos deux peuples. Il y a beaucoup de Français qui ont adopté le Maroc par intérêt.

Mes fils sont Français mais on ne perd jamais la nationalité marocaine. Tous mes fils sont Français et ma fille est Anglaise ».

À propos des retraités français qui viennent s'installer ici, Moulay Ali évoque Mirleft, sa ville natale au sud du Maroc. « C'est devenu une petite France ». Molay Ali s'exprime en détachant ses mots et avec une tranquillité propre aux individus d'une certaine classe sociale.

« Les Marocains sont très hospitaliers. On ne regarde pas la venue des Français d'un mauvais œil. Il n'y a pas de concurrence. Les Français vivent avec leur pension de retraite. Les commerces marocains en profitent aussi. Le seul problème, c'est que le coût de la vie commence ici à augmenter, sans que les salaires des autochtones ne suivent. À la fin, cela commence à se retourner

¹³³ Moulay Ali Belghiti. Tournage. Agadir. Novembre 2010

contre l'intérêt des Marocains moyens. C'est là où le bât blesse. Marrakech était la ville la moins chère du Maroc. Cela a pris des proportions monumentales. Le bouquet de menthe se vendait 50 centimes de DHS. Maintenant, le marchand nous demande 2 euros. On commence à parler en euros. La devise a changé. »

Le coût de la vie sur Marrakech a une incidence sur les retraités qui cherchent désormais, non sans difficulté, à vendre leur logement pour acheter dans le Sud, sur Agadir ou Mirleft.

Agadir est selon Moulay Ali une « ville internationale depuis fort longtemps. Les Français ont toujours vécu ici donc on ne sent pas réellement l'inflation. »

3.5. Acculturation et regards politiques sur la France

« L'ensemble des coutumes d'un peuple est toujours marqué par un style ; elles forment des systèmes. Je suis persuadé que ces systèmes n'existent pas en nombre illimité, et que les sociétés humaines, comme les individus - dans leurs jeux, leurs rêves ou leurs délires - ne créent jamais de façon absolue, mais se bornent à choisir certaines combinaisons dans un répertoire idéal qu'il serait possible de reconstituer. » (LÉVI-STRAUSS, 1955/2008, p. 205)

À la question de l'acculturation, Moulay Ali répond :

« Nous sommes imprégnés de la civilisation française, sincèrement. Mais du point de vue civilisation, nous n'avons rien à voir. Nous sommes un pays musulman, vous êtes un pays catholique en grande partie. Mais du temps du protectorat, nous avons fini par être imprégnés de la culture française. Personnellement, j'ai perdu mon arabe au profit du français. C'est

une réalité que je regrette de temps à autre parce que la langue arabe est quelque chose d'extraordinaire. Nous avons toujours été satisfaits des relations avec les Français et de tous les présidents : de Gaulle, Pompidou, Mitterand... Jusqu'à Sarkozy. »

Pour lui, Nicolas Sarkozy n'est pas Français¹³⁴ :

« Il est d'origine hongroise et pourtant. Il cherche à « franciser la France ». Le fait qu'il a mis dans la balance l'islam, c'est une erreur monumentale. L'islam n'a rien à voir avec l'intégrisme. La France est un pays laïc. Son président n'aurait jamais dû soulever cette question. »

Moulay Ali poursuit :

« On reste dans notre culture française surtout par les médias. S'il n'y avait pas la télévision française, je pense qu'on serait complètement déconnectés. Et d'ailleurs, on l'est plus ou moins. On se force à regarder les informations, à se tenir toujours au courant de tout ».

Catherine D. avoue n'avoir jamais voté avant l'élection opposant Jacques Chirac à Jean-Marie Le Pen en 2002, au second tour de l'élection présidentielle.

Pour Juliette, sa fille de 15 ans qui participe à l'entretien, tout Français doit continuer à s'exprimer :

¹³⁴ Cet entretien avec Moulay Ali a été effectué alors que Nicolas Sarkozy était président de la République française.

« Si on te rapatrie pour des raisons politiques, qui prendra cette décision ? Le président. Donc tu votes au Consulat parce que tu es française. »

Catherine D répond :

« Ben oui. Mais je ne me suis pas sentie du tout concernée, c'est clair.

Ça me semblait tellement loin de nous. Vraiment très loin.

On garde notre fibre française mais il y a une forme d'égoïsme qui fait qu'on ne veut prendre que le bon. Tout le mauvais ne nous concerne plus.

J'ai le sentiment de réagir un peu comme ça. D'être détachée des événements qui se passent en France. Sauf quand on y était, cet été en juin à Toulouse. Il y avait des manifs.

Moi, j'appréhendais plus le fait qu'il y aurait peut-être des avions qui n'allaient pas décoller... On n'allait peut-être pas pouvoir rentrer sur Agadir. Mais tu vois, de manière purement égoïste, c'était ça. Les problèmes politiques de la France se résumaient à une impossibilité pour les avions de décoller et de rentrer chez nous ici »

La communauté des Européens d'Agadir n'aborde pas les questions politiques lors de leur apéro ou du couscous du vendredi. Ils n'abordent pas non plus « les sujets qui fâchent » entre eux. Il s'agit d'une possibilité de garder un équilibre et l'apparence d'une communauté soudée.

« On sait qui est raciste entre nous. Y a des mots qui pointent des fois. On ne peut être amis avec tout le monde. Y a des personnes qu'on n'invite pas en petit comité. »¹³⁵

¹³⁵ Agadir. Chantal. Entretien. Novembre 2010.

Plusieurs des protagonistes ont de la famille, des enfants qui ne viendront pas les voir.

« J'ai honte de le dire mais mon fils, mes sœurs sont racistes. J'ai beau leur dire que les Marocains ici sont différents... ils ne veulent pas l'entendre... et pas le voir... »

Chantal, qui est née au Maroc, tient ce pays dans son cœur.

Le père de son fils vit également au Maroc. Les relations qu'ils entretiennent avec leur fils unique sont assez distendues. Le remariage de son ex-mari avec une Marocaine plus jeune que leur fils n'a pas arrangé cet état de fait.

Pour José, c'est la même difficulté. Son fils et son petit-fils, à sa grande incompréhension, appartiennent à un groupe politique « qui ne porte pas l'autre culture dans son cœur. »¹³⁶

Pour Catherine D., la question du vote des Français de l'étranger est complexe. Elle avoue avoir du mal à se positionner. Sa vie quotidienne, en tant que retraitée de l'administration pénitentiaire française, n'est plus sur le territoire français.

« Je connais pas mal de gens expatriés, ici et qui parlent de voter extrême droite aux prochaines présidentielles. Mais je dis, on n'y habite pas, donc c'est un peu facile de dire ça, parce que même si ça passait, est-ce qu'on aurait le contrecoup ?
Est-ce que c'est normal qu'on vote encore, alors qu'on ne vit plus dans le pays ? »

¹³⁶ Agadir. José. Entretien mai 2011

La question de la honte rejoint celle de l'expatriation de Liliane L. Liliane exprime parfois la « honte d'être Française ». Elle avait cette incompréhension lorsque ses parents, à La Courneuve début des années 1960, n'autorisaient pas les échanges entre leurs enfants et les travailleurs maghrébins sur le chantier limitrophe de leur habitation.

Ses rencontres avec des amis d'autres cultures l'ont située socialement et culturellement. Cette anecdote de son enfance a été un élément déclencheur de son départ. Cet interdit de ses parents est devenu le moteur de son envie de rencontrer cette culture.

Elle a tenté de faire venir en France une amie marocaine, la jeune fille de la famille dont elle est « la marraine de cœur » pour qu'elle puisse venir passer Noël avec elle et ses enfants.

Lettres, « bakchichs », des heures passées au consulat, rien n'y a fait. Pour elle, « cette injustice est flagrante » et contribue à sa non-envie de se mêler à ses compatriotes.

En écoutant Liliane, une pensée de Claude Lévi-Strauss m'est revenue en mémoire :

« Chaque enfant apporte en naissant, sous forme de structures mentales ébauchées, l'intégralité des moyens dont l'humanité dispose de toute éternité pour définir ses relations au monde et à Autrui. » (LEVI-STRAUSS, 1949, p. 108).

Dans ces entretiens qui prennent en compte la construction dans le temps d'une relation entre les enquêtés et le chercheur, les mots semblent individuellement plus faciles à exprimer que dans le cadre de rencontres au sein de la communauté. Je reste un individu de passage. Les conséquences des témoignages de l'individu en termes d'impact sur la communauté survivent au temps. Les mots restent en mémoire, tout comme certaines actions. Lorsque vous êtes un chercheur, un journaliste, un photographe, vous enregistrez les

mots avec empathie, sympathie mais ils restent extérieurs à votre vie. Liliane pouvait confier son histoire dans le cadre de cette recherche mais ne pouvait le faire dans le cadre de cette communauté. Elle ne souhaitait pas que son passé puisse être jugé, ni ne modifie le regard que lui porte l'autre.

Bernadette est une femme directe qui s'exprime sans ambages. Elle ne s'intéresse pas à la politique. Ses réponses ne sont pas exemptes d'un certain regard sur la société française et rejoignent d'autres entretiens.

« On est arrivé à un âge... Moi, je n'ai pas peur de le dire : les vieux, on devient égoïstes. On ne pense qu'à nous, à notre gueule. Je n'ai pas peur de le dire. Je n'avais déjà pas peur en France, alors ici...

En France, on avait le poids de la famille. On avait le poids du travail. Quand on avait fini de travailler, on a eu l'interdiction de fumer, l'interdiction du téléphone portable en voiture. Que des interdictions. Y'en avait plein le... On s'est dit « on se tire de là ». Mais bon, les choses nous rattrapent parce que les Marocains copient sur nous ».¹³⁷

À ma première rencontre avec une partie de la communauté d'Agadir en novembre 2010 dans un café, j'avais été surprise par les fumeurs -non pas par le nombre dans le sens numérique - mais par l'acte de fumer à l'intérieur d'un café, d'un restaurant. Bernadette poursuit :

« La France, ça ne me plaît pas. Non pas que je n'aime pas la France. Je n'aime pas le climat, dans l'Est. Tout est beaucoup trop cher. J'aime la France mais y revivre, non. Cela fait 15 ans que je l'ai quittée. Quand j'y retourne, je les vois angoissés, tu as des

¹³⁷ Agadir. Bernadette. Entretien et tournage. Mai 2011.

interdits partout. C'est dramatique. Vu de l'extérieur, on a une meilleure vue d'ensemble de ce qui se passe en France. Très sincèrement, je trouve qu'on maltraite la France. Je trouve que les étrangers qui sont bien contents d'avoir une carte d'identité française maltraitent la France. Je trouve cela lamentable. J'ai ma carte de résident ici. Mais on n'est pas chez nous donc on adopte tout ce qui se passe ici. Ce n'est pas notre religion mais on respecte. Tu peux penser ce que tu veux à l'intérieur de toi mais à l'extérieur, tu respectes. On m'a appris le respect des gens donc je respecte les gens. »

Ce point de vue de Bernadette sur la distanciation liée à un départ de la France rejoint l'expérience de Maurice, expatrié pendant toute sa vie et qui a tenté de revenir vivre en France lorsque ses enfants sont passés dans le secondaire. Il lui était impossible de vivre sur le territoire tant les habitus des Français lui étaient devenus étrangers.

« Les réfugiés, les travailleurs spécialisés des entreprises et des organisations internationales, les touristes, représentent des types très différents de migrants. Mais, dans tous les cas, la circulation généralisée est à l'origine de nouveaux référents subjectifs qui rendent de plus en plus anachroniques les formes d'identification liées au territoire et à l'État. Réfugiés, touristes, étudiants, travailleurs migrants, tous constituent à leur manière une « trans-nation » délocalisée. (...) Il est clair que nous sommes désormais dans l'ère du « post-national ». (APPADURAI, 1996/2005, p. 34).

Être un élément d'une trans-nation délocalisée.

Être même temporairement dans cet entre-deux-monde tout en ne se sentant appartenir réellement à aucun. Lors de mes retours en France, j'acceptais difficilement le rythme, l'indifférence, la colère de ceux que je côtoyais

quotidiennement. Il me fallait un sas entre le Maroc et la France que le temps d'un voyage en avion ne permettait pas.

Un retour fut particulièrement éprouvant. Partant d'El Jadida, un petit taxi était venu me chercher. Ma valise — entre le kit de tournage, quelques livres que j'emmenais toujours sans avoir réellement le temps de les lire — était particulièrement lourde. Le chauffeur de taxi d'un certain âge prit la valise sans difficulté pour la hisser sur le toit d'une petite R5. J'aime monter à l'avant au Maroc. L'écharpe du club de foot sur le tableau de bord, les photos de famille parfois et puis les échanges. Le bruit du moteur est tel qu'à l'arrière, la communication est impossible. Lors de ce trajet jusqu'à la gare, il évoqua son double métier: chauffeur la nuit et policier le jour. Sa soeur était laborantine et femme de ménage. Il me demanda 15 dhrs pour ce trajet, soit 1 euros 50 cts. Je pris un train d'El Jadida à Casablanca, puis un bus de Casablanca à l'aéroport. Au moment de montrer mon passeport, le douanier évoqua mon départ du pays. Mon teint hâlé, mes traits pouvaient suggérer des origines marocaines. Un regard vite fait sur mes affaires.

« Je rentre dans mon pays.

- Oui, c'est ce qu'on dit » répondit-il.

Dans la salle d'attente, les voyageurs rentraient du voyage à la Mecque. Un premier vol jusqu'en Espagne. Un métro pour faire le lien entre deux halls d'aérogares et deux contrôles. Un dernier vol après 14 heures de voyage. Une valise toujours aussi lourde vite récupérée et j'attendais à la borne de taxi que mon tour arrive. Un homme d'une cinquantaine d'années vient à ma rencontre, ouvrit le coffre, pris la valise et cria en m'insultant. « je sors de l'ostéo. P... , je me suis cassé le dos. Qu'est-ce que vous avez f... dans cette valise. Un paréo, ça vous suffit pas pour les vacances. »

En montant à l'arrière, je ressentis la climatisation ouverte de cette Mercedes dernier cri, la fatigue du voyage, la non envie de rentrer dans ce pays. Ce chauffeur continua à s'énerver, s'emporter, les embouteillages, le compteur qui

défilait... Mes pleurs de fatigue et d'impuissance ont arrêté sa colère. 65 euros, des insultes, des embouteillages et le regret de la distance et simplicité que je pouvais entrevoir chez des individus d'un autre pays que le mien. Au Maroc, le fait d'être femme, la religion oppressante me pesaient dans certains échanges où la liberté de penser était stigmatisée, violente.

Je devenais trans-nationalisée et je comprenais plus sensiblement les propos de mes enquêtés.

Lors des entretiens, j'ai ressenti parfois une difficulté à écouter des avis exogènes. Tenir une caméra, ne pas bouger, ne pas intervenir, laisser le temps et le discours de l'autre défiler sans projeter sa conscience : la caméra n'est pas un filtre au moment du tournage.

Elle nous laisse la possibilité de nous plonger dans la technique, de nous mettre à distance de soi en étant ce filtre matériel entre notre œil physique et l'Autre : la caméra n'est pas un filtre dans la réception du sens des mots. Lors du visionnage des images, nous pouvons ré-analyser notre posture, repenser un instant de rencontre en le réintégrant dans le parcours de deux identités différentes.

La caméra et les heures d'enregistrement ont eu cet effet d'effacer le malaise ressenti au moment du tournage et de nous permettre de regarder autrement l'individu qui avait été face à nous et qui avait exposé ce qu'il était avec humilité. Le but de cette recherche est de recueillir dans le temps le cheminement de l'Autre, ce qu'il a été et ce qu'il est devenu dans ce temps présent afin d'articuler, d'analyser et construire un regard sur un futur possible.

3.6. La vie quotidienne : d'un manque au réassort

Pour Muriel Brassier, la relation avec la population locale passe par les services. Sa vie quotidienne est essentiellement centrée sur la communauté de retraités.

« Bien sûr. Nous avons à El Jadida une gentille petite communauté de Français. Il ne se passe pas une semaine sans que nous nous recevions les uns et les autres. Parfois, c'est même un peu trop. Nous avons un tissu social beaucoup plus intense qu'en France, sans doute une espèce de nostalgie de tous et le plaisir de se voir, de partager notre culture (et nos goûts alimentaires !!!) apéros, musique sur les terrasses, soirées.... »

Cette organisation quotidienne rejoint la communauté d'Agadir et ses apéros du jeudi soir et couscous du vendredi midi. La communauté d'El Jadida est plus active.

Muriel poursuit :

« D'abord, on essaie d'attraper la philosophie orientale !
Difficile certes, mais nous prenons notre temps, nous n'avons que cela à faire.

À El Jadida, il y a très peu d'activités culturelles. C'est surtout ce qui nous manque. Entre nous, nous nous prêtons les livres que nous rapportons de France, ainsi que des revues que nous trouvons ici.

Nous ne sommes qu'à 80 km de Casablanca et là, nous pouvons trouver des expositions et le cinéma. (il n'y a pas de cinéma à El Jadida). La partie historique est en train d'être restaurée. Il y a souvent des expos dans les anciens hangars ou bien à la Citerne... Nos courses sont aussi une sortie amusante, les souks, les marchés, etc.

Nous profitons de la plage de juin à octobre. Nous organisons des petites sorties d'une journée ou bien des voyages plus longs à plusieurs couples. En mai dernier, nous étions dans le Sud :

Marrakech, Ouarzazate, M'goua pour la fête des roses, les gorges de Tounra, la route de Kasbah... L'an dernier, à la même période, nous visitons le Nord jusqu'à la frontière algérienne. Nous visitons, nous fouillons dans des échoppes artisanales, nous faisons du quad, certains pêchaient, d'autres jouaient au golf. Nous jouons au Scrabble, aux cartes... Nous nous recevons chez les uns et les autres. Nous allons entre femmes à Casablanca faire les magasins ou les marchés... La vie est bien pleine et le temps passe trop vite.

Nous pouvons dire que nous sommes heureux.

Au fond, ma nouvelle vie me plaît et je suis intarissable sur le sujet.

Mon optimisme n'est pas général. Nous avons ici des personnes qui regrettent leur choix, qui s'ennuient, qui ont du mal à se faire des relations, qui n'aiment finalement pas trop le pays.

Il y a beaucoup de Français qui avaient déjà un lien avec le Maghreb et qui y sont revenus. Des Français chassés de Nouvelle-Calédonie et qui se sont installés là. Ils ne voulaient pas se réinstaller en France. Ce sont bien des contacts différents avec des façons de penser différentes...

Je parle de la vie à El Jadida car je vois souvent sur les forums des Français qui se sentent isolés, que ce soit à Rabat, à Casablanca ou à Marrakech. Et puis à notre âge, il est difficile de se faire de nouveaux amis, sauf si on appartient à un club (sportif, jeux, golf...). »

Le manque de fromage et de charcuterie devient un élément récurrent dans les entretiens.

Philippus - dans le but d'un usage commercial - poste une proposition pour faire partager de manière coopérative, une possibilité de commande groupée en janvier 2012 sur le site de l'UFE :

« Bonjour, Pour les expatriés français qui ont la nostalgie des produits de France souvent chers ou de mauvaise qualité au Maroc, ils peuvent rejoindre le site coopératif formé par les expatriés qui diffusent ces produits et proposent des services locaux à des prix préférentiels, sur Agadir et ensuite dans les autres grandes villes du Maroc. Un groupement d'achat à prix de gros ou demi-gros est donc très intéressant, pour éviter de charger vos valises en revenant de France... Le principe coopératif est très bien. Fromage, charcuterie, épicerie fine, boisson, bière, vins, champagne, spiritueux. Réservé aux ERM étrangers résidants au Maroc, même si vous êtes professionnels dans l'alimentaire, la restauration... www.legroupement-agadir.com » (PHILIPUS, 2012)

Lorsque les Français repartent dans la métropole, ils prennent des commandes, reviennent avec de la charcuterie et organisent des « apéros ». Lors d'un de nos entretiens, Muriel préparait une quiche lorraine pour l'apéro du soir, qui sera pris en commun avec un autre couple d'expatriés.

« On trouve du porc au Maroc. Lorsqu'au supermarché, un Français trouve du lard, il fait le téléphone arabe et prévient la communauté. On fait des stocks et on se retrouve. »

Chantal qui vit avec le minimum vieillesse n'achète pas de viande et, par nécessité, se contente des produits locaux.

« À Agadir, nous avons la chance d'avoir beaucoup de poissons frais. Je vais au marché couvert à côté de chez moi. Les marchands me connaissent. Les fruits et légumes ne sont pas

chers du tout et ils sont frais. Je mange beaucoup de salades. Ce qui est cher, c'est ce qui est importé. Je me débrouille avec les produits locaux. »

L'eau est un élément indispensable au quotidien. Elle a un coût plus élevé qu'en France. Chantal boit l'eau du robinet.

Lorsqu'elle prend sa douche, ou souhaite de l'eau chaude, elle place un récipient sous l'arrivée d'eau le temps que celle-ci chauffe et s'en sert ensuite pour arroser ses plantes.

Les vêtements sont également onéreux mais Chantal possède une technique qu'elle partage avec ses amies. C'est pour elles l'occasion d'une sortie entre amies. Elles se rejoignent chez l'une ou chez l'autre, paient un taxi collectif et partent pour le souk principal. À l'extérieur du souk, des vêtements achetés par lot chez Emmaüs ou au Secours populaire sont empilés sur des tables. Chantal, munie de son mètre de couturière, mesure des chemises pour homme : le col, les emmanchures et largeurs de manches. Le tissu est scruté pour éviter les taches et les marques d'usures du temps.

Le groupe d'amies emmène ensuite les chemises chez un teinturier afin de les rajeunir, puis chez le tailleur pour les remettre à la taille de la personne à qui elles souhaitent l'offrir.

La chemise, achetée quelques centimes d'euros en France, rachetée deux cents ou trois cents dhs, est donc remise à neuf et génère du service pour moins de 10 euros. C'est en dessous du prix d'achat d'une chemise neuve au Maroc et montre la capacité de recyclage des retraités.

3.7. L'impact de cette migration sur l'économie locale

Les Marocains de la génération des retraités français ont vécu sous le protectorat. Au quotidien, les devis demandés pour des services relèvent de

deux tarifs différents : le tarif pour les Marocains et le tarif pour les Européens.

« J'ai demandé un devis pour refaire la fonderie de la porte d'entrée. L'ouvrier m'a demandé 20 000 dirhams. J'ai demandé à mon voisin de la commander. Il a négocié. Il me l'a eue pour la moitié du prix. Et en plus, je crois qu'il s'est fait une marge. Avec le temps, on apprend à négocier et à ne pas se faire avoir mais ceux qui arrivent, souvent, ne le font pas. Y en a qui paient, qui jouent aux riches et nous derrière, on a du mal »¹³⁸

Pour Gémnic, l'erreur - et l'inflation constatée sur le prix des loyers - sont également liées à la méconnaissance des Français nouvellement arrivés ou en cours d'installation dans ce pays.

« Les méfaits d'internet sur les prix de loyers ont été, et sont encore, désastreux et les responsables sont ces étrangers qui postent des annonces du genre "cherche à louer villa pour 1 mois, budget maxi 1.000 euros" (soit 11.000 dh). Le proprio qui louait habituellement sa villa à peine 300 euros, que croyez-vous qu'il fasse quand il lit ça ? Et bien il monte son prix au niveau de la demande ! et c'est pareil pour les ventes. Les Marocains sont très connectés, vous savez !

Donc selon la saison, l'emplacement et le standing, vous devez compter entre 350 et 1500 euros/mois pour un trois-pièces-cuisine sdb .

Bonne soirée et ne rêvez pas au-dessus de vos moyens !

Gémnic »

¹³⁸ Agadir. José. Entretien mai 2011

Pour Laurent Guignard, président de l'association des résidents étrangers à El Jadida, le problème serait lié à la demande de ce qu'il nomme « les pauvresses ».

M. Laurent Guignard a la cinquantaine. Après une activité en tant qu'infirmier puis éducateur en France, il a créé une agence immobilière ARCH'IMMO COACH MAROC et a permis l'installation de 850 familles étrangères (essentiellement françaises et belges) à El Jadida. Il a adopté deux enfants marocains qui travaillent aujourd'hui avec lui et a monté un site internet, un site Facebook avec petites annonces immobilières et matrimoniales, un journal *Le navigateur* édité sur papier glacé.

Le site de l'office du tourisme d'El Jadida renvoie directement sur le site Arch'immo lorsqu'il s'agit de trouver une location.

Laurent Guignard réalise des petites vidéos, reportages, organise des repas afin que les retraités puissent se rencontrer et créer en amont une communauté.

Il vend, loue des maisons et appartements et ceci dans l'Afrique entière. Lors de nos entretiens, il avait évoqué ce qu'il nomme des « pauvresses », des femmes venues vivre seules au Maroc avec le minimum vieillesse et qui demandent un appartement ou une petite maison pour moins de 3 000 dirhams par mois.

« 3 000 dirhams, c'est moins que ce que loue un Marocain pour le même produit. On leur dit sur internet avant qu'elles n'arrivent dans le pays qu'elles ne peuvent pas trouver un loyer pour ce prix. Elles arrivent donc avec cette idée préconçue. Le propriétaire préfère louer à des Européens plutôt qu'à des Marocains. Alors les Marocains râlent et c'est normal. Le propriétaire en profite pour placer une fille ou une nièce pour le ménage, un fils ou cousin comme jardinier ou pour porter les courses et il y gagne. En plus, il sait qu'ils payeront sans négocier. Mais ça modifie le

marché de l'immobilier. »¹³⁹

Dominique répond au mail de Geminic le 28 mars 2008.

« Bonjour Germic,

Le sénior que tu es et qui mérite le respect ne doit pas se méprendre dans mes propos.

Je suis plus qu'en adéquation avec toi quant aux demandes grotesques des étrangers qui sous le prétexte de leurs moyens pensent que tout leur est dû et qu'ils peuvent impunément nuire à des populations qui tentent de rester et d'évoluer dans leur propre pays.

Pour ma part, j'ai suivi vos différents conseils en souhaitant préalablement louer une maison pendant un an ou deux avant d'acheter.

Et il m'importe peu que le bien que j'aurais acheté puisse perdre de la valeur ensuite.

Comme vous le savez, la décision de s'expatrier est en soi une décision difficile à prendre. Mais elle doit résulter avant tout d'une volonté de profiter de ces belles années qui nous restent. Et moi, j'ai eu l'opportunité de beaucoup voyager. J'ai encore la naïveté de penser qu'une telle décision résulte également d'une volonté de s'intégrer dans ce pays d'accueil extraordinaire qu'est le Maroc en apportant peut être une partie de notre expérience mais en veillant à ne jamais perturber l'équilibre fragile que nous avons pour obligation de préserver.

Je suis plus que certain que ta sagesse que j'ai pu constater en te lisant est sans faille, mais je souhaitais te répondre afin que ceux qui souhaitent faire cette démarche ne se trompent pas d'objectifs.

Chacun de nous, Français, qui avons le projet à court ou moyen

¹³⁹ El Jadida. Entretien Laurent Guignard. Mai 2011.

terme de s'expatrier vers ce pays ami, doivent faire très attention de ne pas croire que notre venue est forcément une aubaine pour les Marocains.

Si nos retraites baissent, elles restent pour autant suffisantes pour vivre décemment au Maroc, mais elles représentent une véritable fortune pour eux.

Étant encore en France pour le moment (mon départ est prévu pour le deuxième semestre 2009), je discute avec de nombreuses personnes qui en effet, ont beaucoup de mal à le comprendre.

Navré de cette réponse plutôt longue et vraisemblablement évidente pour un grand nombre, mais on ne loue pas une maison pour 10 000 euros en France, alors pourquoi le faire ailleurs.

Amitiés. Dominique »

Dans un article du Figaro en date du 25 mai 2010, « *Investir au Maroc, une vigilance de mise* »¹⁴⁰, d'Anne-Hélène Pommier évoque la difficulté pour les Français de se repérer dans cette multitude d'informations et d'aborder avec distance et recul, ce nouveau marché.

« Le Maroc est souvent présenté comme le nouvel eldorado, l'endroit où il est intéressant d'investir. Or c'est surtout une destination à la mode. Et comme avec toutes les modes il faut être prudent. Car qui dit lieu «tendance», dit excès de prix. Il faut être conscient que chaque bien a deux prix. Celui auquel les locaux seraient prêts à l'acheter, et celui proposé aux Européens qui peut être jusqu'à huit fois plus élevé, surtout dans les villes les plus recherchées comme Marrakech. Une nuance qu'il est d'autant

¹⁴⁰ Nous avons consulté la version numérique le 25/05/2010 [<http://www.lefigaro.fr/immobilier/2010/05/21/05002-20100521ARTFIG00482-investir-au-maroc-vigilance-de-mise.php>]

plus important de saisir que le marché est encore jeune. Nous sommes encore sur un marché de primo-accédants. Nous n'avons pas encore de visibilité pour estimer à combien ces appartements ou maisons pourront être revendus. Il est donc impossible de vérifier si le prix de vente initial n'est pas trop élevé pour que l'acquéreur puisse ensuite revendre son bien, sans perdre d'argent. »¹⁴¹

Dans cet article, M. Collin évoque la nécessité pour les Français de se rendre sur place pour le suivi des travaux et pour vérifier l'emplacement géographique. À Agadir, le sable utilisé pour la construction des bâtiments est le même que celui que l'on trouve sur les plages.

« Ils utilisent le sable du bord de mer. Mais le sable du bord de mer est plein de sel. Alors ce sable mélangé au ciment attaque la ferronnerie de la structure, et vous vous retrouvez avec des fissures, des blocs de ciment qui tombent. Ils construisent à toute vitesse. Il ne faut pas oublier qu'on est sur une région sismique. Le seul bâtiment qui est encore debout après le tremblement de terre d'Agadir, c'est moi qui l'ai construit.

Comme les Marocains veulent construire vite et gagner de l'argent encore plus vite, ils ne font pas attention. Ça ne me viendrait pas à l'idée d'acheter un de ces bâtiments. Regarde les hôtels ou les petites maisons des hôtels en bord de mer. Ils ont vingt ans et il faut tout refaire, les finitions n'en parlons pas. »¹⁴²

Ayant vécu à Agadir sous le protectorat et étant architecte de formation, il était impossible pour Guy d'investir dans l'immobilier au Maroc sans construire

¹⁴¹ Propos d'Olivier Collin rapportés par Anne-Hélène Pommier, op. cit.

¹⁴²Guy. Entretien du 11 novembre 2011. Agadir.

lui-même son logement. Vivant avec son fils dans un 3 pièces en location et profitent des services d'une femme de ménage qui leur coûte environ 1 000 dirhams par mois. Celle-ci cuisine également.

Pour Guy qui est né au Maroc et qui a connu un retour « obligé » lors de la fin du protectorat, investir n'est pas une solution. Un sentiment partagé par Chantal qui elle aussi loue un trois-pièces en Rez-de-jardin qui donne sur la place des Deux Fontaines à Agadir. Lors d'un échange, lors du tournage, avec les responsables de la bibliothèque d'Agadir, Chantal avait abordé cette question de l'achat d'un bien immobilier au Maroc.

« Les Français viennent et ne réfléchissent pas avant de partir. Ils achètent et ne savent pas qu'ils ne pourront pas rentrer en France avec leur argent. Quand ils s'y plaisent, ça va mais pour ceux qui ne s'y plaisent pas et qui veulent repartir, c'est difficile. Surtout qu'ils n'arrivent pas à revendre. On en voit plein des appartements à vendre. Rien que dans l'immeuble à côté de chez moi. »

Dans cet article du Figaro concernant l'investissement dans un bien immobilier au Maroc, Anne-Hélène Pommier rapporte les propos d'Olivier Collin qui déconseille de :

« s'intéresser aux programmes locatifs soutenus par l'État, des ensembles de 500 à 600 logements bâtis sur le front de mer à des tarifs assez bas. Il estime intéressants en revanche ceux développés pour accueillir les retraités, des appartements vendus entre 100.000 et 150.000 euros. Sur ce type de bien, on a plus de chance de payer le juste prix car ils intéressent également les Marocains. Il s'exerce de fait une sorte de contrôle interne sur les prix. Quant à sauter le pas pour s'installer définitivement au

Maroc et y passer sa retraite, mieux vaut éviter de fantasmer sur le coût de la vie. C'est un paramètre qui ne doit pas être déterminant dans le choix, car l'écart avec la France est de moins en moins marqué. Les prix à Marrakech sont aujourd'hui quasiment européens. »

Nous avons évoqué l'impact de cette migration des seniors français sur l'économie locale à travers les agences de conseils ou les agences immobilières tenues par des Français. Les agences immobilières marocaines et les particuliers marocains utilisent également cette manne économique afin de bénéficier directement de ce profit.

Sur internet, nous pouvons voir en post sur les sites spécialisés dans cette migration française vers le Maroc, des annonces d'agences immobilières telle l'AMI (Agadir Maroc Immobilier) en date du 21/05/2012 .

« Votre agence AMI gère à Agadir de nombreuses villas et appartements à vendre, en location saisonnière ou à l'année, particulièrement confortables et adaptés pour les retraités seniors. Nous pouvons vous recommander également des personnels de maison sérieux et compétents, qui vous permettront de goûter un repos bien mérité en vous assistant dans les tâches ménagères, cuisine, ménage, repassage, etc. »

Ce concept de lier *location/achat immobilier* et *services* (ménage, entretien du jardin, voir cuisinière) est une possibilité de créer des emplois pour les Marocains.

Ce concept est à la base de projets immobiliers à plus grande échelle.

3.8. un investissement financier et lien social

Les projets d'investissement immobilier prenant en compte cette migration des seniors français sont réguliers, tel le projet Morocco Riviera de Libra annoncé

dans toute la presse économique spécialisée entre 2010 et 2013 et qui n'apparaît plus aujourd'hui sur le site de Libra dans ses projets concernant l'Afrique.

Ce projet avait été pensé comme le prolongement des îles Canaries en Afrique, partant du constat que les îles Canaries n'avaient plus la superficie nécessaire à l'élaboration d'un complexe immobilier de grande envergure.

« Morocco Riviera est un projet immobilier avec des maisons de retraite médicalisées, à vocation sociale et environnementale durable, pour des séniors européens et au bénéfice de la population Marocaine Sahraouie. La capacité immobilière du projet, s'étendant sur 15 ans et en 3 phases, permettra la venue de 270 000 retraités séniors européens. Le projet générera plus de 30.000 emplois directs et indirects avec un cycle de formation universitaire de proximité pour les jeunes de la région (université financée par le fonds). » (MAKLOUFI, 2011)¹⁴³.

L'ambition de ce groupe financier suisse, allié aux fonds d'Abu Dhabi et du Sultanat d'Oman, est de faire passer ce site géographique d'une économie primaire en panne à une économie tertiaire et industrielle. Tout projet doit s'inscrire avec l'accord du Roi du Maroc.

« Tout en s'inscrivant dans le droit fil des Hautes Directives De Sa Majesté Le Roi Mohamed VI, pour un développement durable des provinces sahariennes du Maroc, le Projet est présenté comme un futur pool de mixité sociale entre les futurs retraités avec leurs compétences et les jeunes Marocains Sahraouis.

Chaque retraité, en contrepartie de coupons de services à domicile

¹⁴³ Le complexe pour retraités, Morocco Riviera, s'attend à accueillir 270 000 clients. Kamil Makhloufi, La vie éco, 21 Mars 2011.
<http://lavieeco.com/news/economie/le-complexe-pour-retraites-morocco-riviera-sattend-a-accueillir-270-000-clients-19088.html>

(ménage ; cuisine & jardinage), pourra prendre en charge le suivi et la formation d'un jeune de la communauté locale.

De plus, la création d'une université financée par le Fonds pour les jeunes de la région assurera une formation qualitative de proximité. Pour l'offre médicale, il sera fait appel à la compagnie française de gestion médicale « AOC insurance » et au gestionnaire de maisons de retraite suisse « Hippocampe » pour garantir à la fois un service médical de proximité et la gestion des risques graves à travers des conventions avec des unités médicales pointues des îles Canaries (20 min en hélicoptère sanitaire). Quant à l'hôpital qui sera construit sur le site même, il sera financé par le fonds et sera remis à l'administration publique marocaine pour la protection de la santé de la population locale. »

Rachid Laaouimir pilote le projet pour le compte de Libra Capital. En plus de cet hôpital, le site devait abriter trois maisons de retraite médicalisées de 90 chambres pour retraités séniors, un centre de thalassothérapie et une clinique esthétique.

« Ces appartements seront amortis après 7 ans d'occupation. Une fois qu'ils seront libérés, Libra Capital Ltd compte les offrir aux meilleurs employés de services de proximité (femmes de ménage, jardiniers, chauffeurs...). Ce personnel ne pouvant pas avoir accès à la propriété, en raison de son faible pouvoir d'achat, aura, par ses notes annuelles, accès à un appartement. »

Si ce projet n'a pas encore été réalisé, Dyar Shemsi l'Orangerie entame sa troisième tranche des travaux.

3.8. Focus sur deux lieux :

3.8.1. Dyar Shemsi

Les bureaux de Dyar Shemsi sont spacieux. Ils se situent dans un immeuble nouvellement construit proche du grand souk à Agadir. Kamil Mesfer, un des concepteurs du projet, a vécu en France et a fait ses études de commerce dans une école parisienne puis au MIT de Boston. Pour son projet de fin d'études, il a proposé ce concept de Dyar Shemsi, un village construit à la manière de Sumter County ou Sun City aux États-Unis.¹⁴⁴

Après une étude de marché, il achète une ancienne orangerie de 28 ha à 50 km d'Agadir. Une grande partie du trajet est effectuée sur l'autoroute construite entre Agadir et Marrakech.

Lors de ma visite en 2011, les propriétaires de la première tranche des travaux étaient en cours d'aménagement. La maison témoin comporte un salon avec cuisine américaine, un jardin et une piscine privative, une à deux chambres équipées de salles de bain.

Ces maisons sont décorées et structurées pour les usages quotidiens des Européens. Tout est inclus lors de l'achat, des couverts aux tableaux accrochés aux murs. Le futur propriétaire choisit son mobilier et la couleur de la peinture. En date du 2/03/2018, le site propose la gratuité des meubles pour l'achat d'une maison, les maisons étant toutes construites de plain-pied.

Au cœur du village, une piscine, un restaurant, un lac artificiel, des terrains de tennis ont été construits. Un gardien, un médecin, un pharmacien, des jardiniers et des femmes de ménage y travaillent. Un coiffeur vient deux fois par semaine et des navettes emmènent ceux qui le souhaitent à Agadir.

Pour faire face aux difficultés de déplacements internes sur le site, des

¹⁴⁴ *Sun City* (Arizona) est une ville fermée (gated community) réservée aux séniors. Elle a été créée en 1960 pour 40 000 retraités. *The Village à Sumter County* (Floride) est une ville de plus de 123 966 en 2016 soit 49 362 ménages.

<https://www.thevillages.com/lifestyle/shopping&Dining.htm>

voitures comme celles utilisées pour le golf sillonnent les allées.

173 maisons ont été vendues. La quatrième phase des travaux est en cours.

Kamil Mesfer met en lien les retraités qui viennent de faire l'acquisition d'une maison afin que le choix de l'emplacement de la maison se fasse par affinité de voisinage.

La communauté se construit donc en amont du déménagement. Guy a un médecin marocain pour voisin, ainsi qu'un couple belge. Les épouses ont décidé de s'associer pour aider les familles marocaines du village à travers le don de fournitures scolaires.

En mars 2018, certaines de ces villas sont déjà en location sur le site Abritel et Airbnb, voire à la revente.

3.8.2. El Jadida

El Jadida est une ville de taille encore modeste. Le recensement de 2004 parle de 298 673 habitants en ville. Le recensement de 1994 en comptait 240 068, ce qui représente une progression de plus de 58 000 personnes en dix ans.

Le Maroc connaît un exode rural sans précédent selon le site du ministère de l'Urbanisme marocain¹⁴⁵.

El Jadida devient un grand centre touristique avec des créations d'hôtels européens, de golf comme dans toutes les villes balnéaires du Maroc.

La vue des plans de construction de la ville n'est pas sans rappeler la côte balnéaire espagnole. Les routes sont construites, munies d'éclairage public, mais les immeubles ne sont pas encore sortis de sol. Des panneaux annoncent dans cette friche, la création de futurs biens immobiliers.

El Jadida fait partie de la Région de Doukala-Abda, créé le 17 août 1997, pour mettre en place une nouvelle politique de décentralisation et un développement

¹⁴⁵ <http://www.muat.gov.ma>

socio-économique plus équilibré selon le site du ministère de l'Urbanisme.

Cette région est amenée à devenir selon le SADIN (Sahel-Doukkala Scientific Information Network) le deuxième pôle économique du Maroc après Casablanca.

Les études du SADIN sont financées par le projet européen Life. Les études du SADIN sont effectuées par des chercheurs de l'Université Chouaïb Doukkalide à El Jadida en collaboration avec des chercheurs du GeoForschungsZentrum Potsdam (GFZ), un centre de recherches pluridisciplinaires allemand.

Étudier les caractéristiques géographiques, démographiques, voire épidémiologiques - comme le traitement des déchets sur cette région - me paraissait dans un premier abord sans grand intérêt pour mon sujet de thèse. Cet exemple du traitement des déchets montre le déséquilibre que la venue d'Européens et de touristes en masse dans les régions côtières produit sur le système marocain. Les grands hôtels consomment beaucoup d'emballages (bouteilles, verres...) pour se conforter aux exigences en termes d'hygiène de cette population européenne.

Rien n'a été prévu pour pallier, en termes d'infrastructure, des déchets 2,8 fois plus importants que la moyenne nationale.

« Un système qui n'a pas en lui les moyens de traiter ses problèmes est condamné soit à la régression, voire à la mort, soit, en se dépassant lui-même, à la métamorphose. » (MORIN, 2008, p7).

Le tourisme de masse n'a pas pris en compte l'impact de cette économie sur la population locale.

El Jadida n'est pas encore considérée comme une ville « très » touristique. Le SADIN considère qu'elle n'a pas encore atteint le degré souhaité, malgré les plages et les monuments historiques comme la forteresse portugaise et les différentes Casbah (Boulaouane, Oualila...).

Les infrastructures hôtelières ne disposent que de 1 395 lits repartis dans 53%

d'hôtel classés et 47% non classés. Ces chiffres datent de 2003 et sont à nuancer. Des hôtels sont à ce jour en construction. En 2003, 38 951 touristes ont passé une nuitée à El Jadida alors que les chiffres nationaux sont de 11 320 401 nuitées. El Jadida n'est donc pas encore dans une disposition de tourisme de masse.

À la suite des multiples entretiens menés auprès des séniors, j'ai pu constater que cet endroit attire des Français qui ne sont pas dans une recherche urbanistique de logements, d'appartements construits selon le type européen comme à Agadir.

El Jadida conserve un peu de son identité culturelle, et ceci malgré les études en cours pour évaluer la capacité en eau, électricité nécessaire à l'implantation d'autres infrastructures économiques et touristiques de plus grande envergure.

El Jadida rentre également dans le plan financé par l'ONU, *Ville sans bidonvilles*¹⁴⁶. Lors du discours du 20 août 2001 commémorant la révolution du roi et du peuple, le roi Mohammed VI a fait de la lutte contre l'habitat insalubre, une priorité nationale.

Selon Jérôme Brachet dans un article du 15 août 2006¹⁴⁷, les habitations insalubres et les bidonvilles se sont développés ces vingt dernières années avec une telle progression que 5 millions de personnes réparties en 900 000 ménages vivent dans des logements précaires dont 277 000 en milieu urbain. Relogement, recasement massif, occultation, le Maroc tente depuis une cinquantaine d'années selon le ministère de l'Habitat et de l'Urbanisme de trouver une solution à ce problème.

« Les déplacements provisoires, issus d'impératifs politiques ou sécuritaires, d'exigences d'embellissement ou de modernisation, de pressions foncières ou immobilières, ou encore de catastrophes

¹⁴⁶ http://www.mhvp.gov.ma/?page_id=956

¹⁴⁷ http://www.archidev.org/IMG/doc/1_Le_maroc_sans_bidonvilles.doc

naturelles, opèrent un transfert (en principe provisoire) autoritaire des populations vers un site non aménagé et généralement hors du périmètre urbain.

Les occultations ont quant à elles pour objectif de cacher ou d'atténuer les effets inesthétiques ou dérangeants des bidonvilles. » (BRACHET, 2006)

Selon l'annuaire statistique du Maroc (Centre d'Études et de Recherche Démographique - CERED)¹⁴⁸, en 2003, 64% de la population d'El Jadida a plus de 60 ans, 8% de 15 à 59 ans et 28% de moins de 15 ans. La part des actifs est très faible selon cette source gouvernementale.

La venue des Français est dès lors considérée, pour la population locale, comme une chance.

En témoignent les échanges avec Noria¹⁴⁹, femme de ménage chez un couple de retraités français. Ne parlant pas français, Pierre, natif d'Algérie, traduit le premier entretien. Ce fut un échec.

Pierre conversait en résumant, interprétant les réponses de Noria tout autant que mes questions. À ma demande Noria, m'invita donc chez elle. Elle a demandé pour l'occasion à un cousin, étudiant, de se rendre disponible pour la traduction.

Noria a 27 ans. Elle est célibataire, propriétaire de la maison dans laquelle vivent ses frères et sœurs, ainsi que ses parents. La peau de son visage est grêlée par les brûlures du sel.

Avant de faire les ménages pour Pierre et Muriel, elle a travaillé dès l'âge de 7 ans dans le ramassage de l'algue rouge, utilisée après transformation en agar-agar et dans divers cosmétiques.

¹⁴⁸ <https://www.hcp.ma/region-drda/attachment/652478/>

¹⁴⁹ Noria. Entretien. El Jadida. Juillet 2012

L'exposition au sel de mer lors du ramassage, du séchage et de l'ensachage a marqué son visage.

Travailler pour Pierre et Muriel lui a permis d'arrêter ce travail pour lequel elle était payée environ un euro par jour, de louer un local commercial afin que son frère devienne menuisier et d'investir dans cette maison.

Les frais bancaires pour un prêt immobilier au Maroc sont très importants et n'acceptent aucun retard selon elle. Un salaire de plus de 500 euros par mois comble les besoins vitaux de sa famille, son père et sa mère étant âgés. Son père travaille au jour le jour. Sa mère effectue elle aussi quelques ménages.

Lors de l'entretien, la caméra fut posée dans un coin d'un minuscule salon. Le cousin, venu pour traduire commença à me poser des questions sur la philosophie. J'ai tenté de lui expliquer la différence entre la sociologie et la philosophie mais il revenait sur des questions philosophiques.

Il expliqua - devant mon incompréhension- que son ami passait le bac de philosophie afin de devenir policier et qu'il l'aidait en lui envoyant quelques réponses par textos.

Pour lui, avoir son bac et être policier était la possibilité de survivre dans ce pays.

Malgré cela, devenir fonctionnaire ne permettait pas de vivre, et beaucoup de Marocains cumulent deux métiers, policiers et chauffeurs de taxi par exemple.

Filmer les entretiens m'a permis de retraduire les réponses de Noria, de retour en France avec l'aide d'une de mes voisines algérienne.

Noria apprécie son travail chez Muriel et Pierre. Ceux-ci l'ont introduite chez d'autres couples français. Elle travaille donc tous les jours.

Sa difficulté tient dans sa responsabilité de « chef de famille ». Elle a dit qu'elle ne se mariera pas, bien qu'elle ait mis un peu d'argent de côté « au cas où » mais cette charge familiale, son travail, sa peau et sa méconnaissance de la langue français sont un frein à ce projet.

4^{ème} partie

Image, écriture et représentation

Retour sur expériences

« Le sensible est-ce qu'on saisit *avec* les sens, mais nous savons maintenant que cet "avec" n'est pas seulement instrumental, que l'appareil sensoriel n'est pas un conducteur, que même à la périphérie l'impression physiologique se trouve engagée dans des relations considérées autrefois comme centrales. Une fois de plus la réflexion - même la réflexion seconde de la science- rend obscur ce que l'on croyait clair. Nous pensons savoir ce que c'est que sentir, voir, entendre, et ces mots font maintenant problème. » (MERLEAU-PONTI, 1945/2005, p. 33).

4.1. La sociologie et l'image ou l'image et la sociologie. Une réflexivité oscillant entre subjectivité et objectivité.

Au cours de nombreuses interventions et de séminaires en sociologie visuelle et filmique, nous avons pu constater l'ambivalence, voire les inquiétudes de chercheurs en sociologie vis-à-vis de l'usage de l'image dans le cadre d'une recherche.

« Mais, comme l'image ne fait plus partie des habitudes de la sociologie depuis ses origines – au moment où elle était davantage liée aux mouvements de réforme sociale – la plupart des sociologues non seulement ne croient pas qu'elle soit nécessaire mais jugent que les matériaux visuels sont de peu d'utilité, si ce n'est comme outil pédagogique. C'est un peu comme si la présence de photographies et de films dans un rapport de recherche constituait une concession au goût bien peu scientifique du public ou une tentative pour persuader les lecteurs, par l'usage de moyens "rhétoriques" et sans légitimité, d'accepter des conclusions peu fondées. Bref, si l'usage des matériaux visuels semble peu scientifique, c'est probablement parce que la "science" en sociologie, en est venue à être définie comme neutre et objective, loin de l'esprit de croisade qui animait les premiers travaux de dénonciation sociale, intimement liés à l'usage de la photographie (Stasz, 1979). Il peut paraître étrange de déclarer "non scientifiques" les matériaux visuels, car les sciences de la nature les utilisent couramment. » (BECKER, 2001, p. 338)

Howard Becker (2001) pose la question de la légitimité de l'utilisation

d'images comme outil de recherche, comme outil de transmission auprès d'un public. Indépendamment du fait que ce public puisse être composé de pairs ou d'individus curieux ou ayant contribué en tant qu'enquêtés à cette recherche, la « vulgarisation » scientifique a été évoquée régulièrement au cours de la projection de films de recherche.

Cette « terre inconnue », le désir d'explorer, d'expérimenter, de manipuler, de réfléchir sur cette articulation entre sensible et raison a animé cette thèse en sociologie.

Si la sociologie se définit comme neutre et objective, des années de réflexions et de pratiques en tant que journaliste m'ont contrainte à repenser cette objectivité et cette neutralité. Je me posais la question en tant que journaliste. Cette question me poursuivait en tant que chercheur. Cette expérience de terrain dans le milieu du journalisme trouvait sa résonance et sa continuité dans l'approche sociologique.

Il ne s'agit aucunement d'interpréter, de poser sans fondement des pensées lors de la retranscription, l'analyse de longs entretiens et observations. Les impressions, sensations, perceptions ont été notés lors de l'enregistrement de la parole des enquêtés sous la forme de questions, de notes plus ou moins structurées, de mots gribouillés dans la marge d'un cahier et qui ont été repensés lors de cet écrit.

Accepter cette intuition de l'instant, cette articulation personnelle, ce moment où, en écoutant, regardant l'autre, le chercheur émet une hypothèse, se laisse guider par ce méandre cognitif, ce résultat de son expérience individuelle. Cette démarche me semblait plus objective. Les intuitions sont une base de cette réflexion.

L'expérience de cette thèse m'a obligé à comprendre la nécessité de prendre appui sur des entretiens, d'« être » dans cette démarche de recherche d'objectivité, de neutralité, de veiller à amoindrir ma sensibilité, d'aller à l'encontre et de démonter mes préjugés. Lorsque le chercheur filme, il cherche à restituer ce qu'il voit, ce qui lui a été donné à voir et chercher une « troisième

dimension » à ce qui sera restitué sur un écran en deux dimensions.

« En effet, la distinction la plus frappante entre les effets produits par le textuel/verbal par opposition aux messages visuels relève de l'impact émotif. On considère que les images sont capables d'entraîner les gens dans une voie émotive, tandis que le matériel textuel ou verbal les maintient dans une voie de pensée plus rationnelle, plus logique et plus linéaire. Iyer et Oldmeadow par exemple (2006) ont découvert que les personnes qui avaient vu des images de l'enlèvement de Kenneth Bigley tirées des journaux nationaux ressentait davantage de peur que ceux qui n'avaient lu que les articles dans ces journaux. Les images ne se limitent pas à susciter un sentiment de peur, elles peuvent aussi aider les gens à prendre conscience d'un problème. Boholm (1998) a observé que les documents visuels qui ont accompagné les reportages sur le dixième anniversaire de la catastrophe nucléaire de Tchernobyl dans cinq pays européens avaient provoqué une plus grande implication émotionnelle de la part du public et soulevé davantage d'inquiétudes d'ordre personnel que ne l'avaient fait les textes. Boholm rattache cela en partie au fait que les images possèdent « une immense capacité à rapprocher de l'expérience subjective des risques éloignés de notre expérience quotidienne » (JOFFE, 2007, p. 127), ce qui facilite l'identification à leur contenu.

L'impact émotionnel de l'image est un fait. Comme le souligne Bernard Stiegler dans le documentaire *Le temps de cerveau disponible*.

« Freud explique que l'homme est un être vivant qui a un rapport privilégié à ce qui est visuel. Par exemple, il explique que le mammifère en principe est un être qui a plus de relation olfactive

que visuelle. (...). Freud explique, que nous sommes dressés sur nos pattes, nous ne sommes plus au ras du sol et que nous avons désinvesti l'odorat et sur investi l'œil. L'homme est habité par la pulsion scopique. Le visuel est capital chez l'homme et plus important que chez tous les autres animaux. (...) La pulsion est mécanique. Cela produit de l'automatisme. C'est ça le sens de la pulsion, c'est automatique. (...). Il n'y a rien à faire, ça vous dépasse. » (in NICK & VIALLET, 2010)

Le chercheur ne peut maîtriser la réception des images par un public. Il peut réfléchir au rythme du montage en tenant compte de la temporalité dans laquelle il souhaite placer le spectateur, aux différents sons, aux divers artifices afin d'anticiper, calculer, chercher à maîtriser l'impact de la restitution de son travail filmique. Mais à l'instar du texte, de la photographie qui permet au lecteur/spectateur d'arrêter sa lecture, de prendre le temps de réfléchir entre deux images ou deux concepts, de s'appropriier plus justement la pensée de l'autre, de se plonger dans ce que cet individu a perçu dans un instant donné, le film emmène le spectateur dans le flux de la pensée et vision du réalisateur sans donner au spectateur la possibilité de sortir de ce dispositif. L'utilisation de l'image dans le cadre de la restitution d'une recherche agira donc plus sensiblement sur le spectateur. La question de l'objectivité sera dès lors impossible.

Deux expériences vécues lors de projections et séminaires ont permis cette conclusion sur l'impact émotionnel des images lors de leur diffusion et sur l'inquiétude des chercheurs à l'encontre de cet outil.

Invitée lors d'une journée d'étude doctorale à la Maison de la Recherche de l'Université Sorbonne Nouvelle, le 5 décembre 2011, pour échanger sur le thème du « *Sociologue bricoleur; emprunts et innovations méthodologiques en sociologie des arts et de la culture* », j'avais évoqué le fait qu'il existe autant

d'écritures sociologiques qu'il existe de sociologues. Le vocabulaire professionnel et scientifique comporte des similitudes, les approches méthodologiques, les structures de pensées, les objets et outils de recherches peuvent différer sensiblement d'un sociologue à l'autre. Il ne s'agissait pas dans cette intervention d'outrepasser le fondement scientifique et la définition même de la sociologie mais d'évoquer ces multiples nuances historiques, son évolution son lien avec l'évolution sociale. L'usage d'un vocabulaire et les constructions syntaxiques évoluent en même temps que l'évolution de la langue. On peut citer les écrits de deux chercheurs aussi différents dans la restitution de leurs recherches que sont E. Durkheim et E. Eribon.

La cession dans laquelle j'intervenais était placée en fin de journée. Quelques questions/réponses furent posées, nous sommes descendus de l'estrade pour rejoindre tous les autres séminaristes et écouter la clôture de la journée.

Lors de l'intervention de clôture, l'intervenant m'avait montré du doigt en soulignant qu'il n'existait pas des sociologies mais une sociologie. En me retournant naïvement et en regardant le mur derrière, je compris que cette pensée m'était adressée et je n'avais pas la possibilité d'y répondre. Cette désignation publique avait eu pour effet de me placer dans une situation de perte d'altérité, alors que je ne parvenais pas à me reconnaître une légitimité dans ce milieu de chercheur.

Plusieurs séminaristes sont venus dès la fin de la clôture pour m'apporter un soutien, échanger, marquer leur désaccord sur le fond autant que sur la forme : la bienséance interdit de montrer du doigt. Mais ce moment, comme toute perte d'altérité, progressera un temps en s'accompagnant d'incertitudes. Les questions qui suivirent ce moment furent nombreuses. La première concernait ma capacité à définir la sociologie et la question de la légitimité en tant que jeune doctorante de penser pouvoir prétendre qu'il existait plusieurs écritures sociologiques. Il est des écritures plus « agréables à lire », d'autres plus obscures mais dont la lecture nous procure du plaisir dans le dépassement de cette difficulté, dans l'imprégnation plus longue d'une pensée.

L'écriture filmique possède cette même diversité. Elle est le jeu d'une captation erronée d'un moment du réel, mais le temps pris à se questionner, ré-écrire, repenser, monter les images, les entretiens, décaler des sons comme des mots de liaison ajoutés par artifice pour donner de la fluidité à sa pensée n'enlève en rien le fondement scientifique de cette écriture sociologique.

L'écriture filmique ajoute une dimension et une complexité puisque vecteur d'autres questionnements. Il ne s'agit pas d'enlever de la matière scientifique mais d'ajouter une dimension de recherche.

Cette anecdote de la clôture d'une journée doctorale explique cette difficulté d'accepter l'image comme écriture mais également le fait que l'image fait appel à des émotions et peut procurer des réactions très vives au sein de nos pairs.

La deuxième expérience concerne plus particulièrement la non-maîtrise de la réception d'un film par le chercheur.

Nous pouvons travailler notre pensée en la souhaitant la plus précise et la plus juste possible mais nous ne pouvons maîtriser totalement l'ambiguïté, la réception de cette pensée par nos pairs. S'il est une multitude d'écrivains, il existe également une multitude de lecteurs.

Lors d'une intervention au Centre Pierre Naville, *Hijra*, le film documentaire qui accompagne cette thèse devait être projeté devant de nombreux chercheurs, doctorants, collègues. On pourrait qualifier *a posteriori* de rejet du film dans sa première projection.

Un spectateur a évoqué les questions éthiques que devait se poser tout chercheur avant de diffuser ses images. L'une des protagonistes du film, Henrietta, se déplaçait péniblement dans le couloir de la maison de retraite, soulevée, accompagnée par un soignant.

On aperçoit de dos le kinésithérapeute en blouse blanche tenant à bras le corps sous les aisselles d'Antonietta. Les pieds de celle-ci peinent à avancer. La caméra ne bouge pas. Ma place de chercheur est fixe.

La temporalité filmique suit la temporalité de l'action de l'individu et justifie/

amplifie sa difficulté à se mouvoir. Cette temporalité nous place dans le temps du sujet et justifie cette longueur/langueur.

On peut envisager que cette lenteur devient le contrepoint exercé de ce mécanisme automatique de lecture actuelle des images. Nous sommes confrontés depuis une vingtaine d'années à un rythme de montage très rapide (le temps d'une image à l'écran est très fréquemment en dessous des 2 secondes). Notre cerveau s'habitue à ces transitions visuelles rapides. Pour exemple, les personnes du quatrième âge peinent à regarder la télévision et à comprendre le contenu des émissions, voire les sujets d'actualité: images trop courtes pour être perçues, évolution du cadre, caméra en mouvement plutôt que fixe... Ce constat sur la vitesse des images montées n'est pas récent.

Il suffit d'une génération entre des individus depuis les débuts du cinéma pour constater l'évolution de la vitesse de perception et de la durée d'un plan.

Nous placer dans la longueur d'un plan permet à l'inconscient de se replacer dans la conscience, de regarder, voir, tout en s'appropriant et projetant son expérience, son individualité en tant que spectateur.

La réflexion a besoin de temps, au moins autant que le double de l'action de voir et percevoir. Il s'agit donc bien d'une question de perception et de réflexivité entre les individus sociaux et les images. L'image filmique est une partie intégrante de la société qui la produit. Il suffit de regarder des films de notre enfance, visionner ensuite des films pour enfants diffusés actuellement pour constater les différences en termes de vitesse, d'usage d'un vocabulaire, de texture de l'image. La réception d'un film évolue au quotidien et se rapproche de la légende de la grenouille et de son accoutumance à l'eau chaude, symbolisant la non-réactivité de l'homme lorsque des événements se déroulent en crescendo dans un temps long.

Pour reprendre cet exemple de la projection du film lors de ce séminaire du

Centre Pierre Naville, la vue des images des protagonistes du film avait provoqué sur l'un des chercheurs une expérience personnelle difficile : le placement de ses parents en maison de retraite. Il projetait sa propre expérience sensorielle, émotive en regardant ces images et estimait qu'un chercheur ne devait pas montrer des personnes présentant des difficultés physiques lors d'une projection publique.

Que devons-nous montrer? Comment pouvons-nous aborder le vieillissement sans en montrer les pathologies, les signes, les empreintes du temps ? Comment aborder la difficulté des individus, leur perte d'autonomie, leur dépendance sans montrer le travail des accompagnants au quotidien ? Comment placer le spectateur dans une temporalité filmique au plus proche de ce que le chercheur a pu voir et vivre sur le terrain sans montrer le déroulement d'une action ?

« La sémiotique apporte une contribution à la question complexe du sujet et de la production du sens, principalement à travers l'interprétation d'un discours connotatif, mais elle continue à envisager tout sujet comme contrôlant la totalité du processus d'énonciation ou de réception. Au contraire, selon Kaufmann, la psychanalyse, “[...] substituant au schéma de la communication un modèle qui postule que tout acte de langage implique un sujet non seulement parlant mais aussi désirant [...]”, modifie la relation du sujet à l'objet en fonction de la relation du sujet avec son désir inconscient. Ainsi en résulte-t-il une indétermination du sens qui conduit à une indétermination des limites du subjectif et de l'objectif. »¹⁵⁰

Chaque image du film a été étudiée avant être montrée, pensée en tant que cadre, en tant qu'élément porteur de sens, en tant que séquence dans cette

¹⁵⁰ Aslanidou S., Kourti E., Konstadinidou-Semoglou (2005, pp. 12-13).

triple articulation sonore/visuelle et de focalisation mais — comme le souligne Sofia Aslanidou, Evangelia Kourti et Ourania Konstadinidou-Semoglou en citant Kaufman — nous ne pouvons maîtriser dans la réception le subjectif, tout comme nous ne pouvons répondre à des questions de spectateurs sur la subjectivité de leur réception.

Les échanges qui ont précédé la projection du film ont été très vifs et violents, à la hauteur de la sensibilité heurtée que ces images avaient provoquée chez mes pairs.

Il m'a été impossible de revoir le film pendant quelques mois, d'envisager de le remonter et de prendre en compte les suggestions de certains de mes pairs. Ce temps était le temps du questionnement.

Quelques mois ont passé et il fut convenu de revoir le film publiquement avec les modifications apportées.

Lors de cette seconde projection, les remarques de mes pairs ont été plus positives.

Le film était le même que lors de la première projection. Les images par essence placent le spectateur dans la situation de celui qui voit et a nuance entre celui qui voit et le voyeur (connoté négativement) reste mince.

Face à cette expérience, il fut envisagé qu'un film de recherche demande deux lectures. Le spectateur voit le film dans une pulsion mécanique au-delà d'un raisonnement et en projetant son expérience sensorielle et humaine et dans un second temps dans une approche plus structuraliste de sa pensée et de sa rationalité.

« Une des clefs de voûte de la compréhension de l'homme réside dans la reconnaissance des synthèses qu'à certains moments critiques il opère sur l'expérience. En d'autres termes, l'homme apprend en voyant et ce qu'il apprend retentit à son tour sur ce qu'il voit. Ce qui explique la puissance d'adaptation de l'homme

et le parti qu'il tire de son expérience passée. Si l'homme ne tirait pas enseignement de l'usage de la vue, il se laisserait, par exemple, toujours abuser par les camouflages devant lesquels il demeurerait sans défense. Sa faculté de les percer à jour prouve que l'expérience lui permet de modifier sa perception. » (HALL, 1966/1978, p. 89).

Le montage est un processus mécanique et technique comparable à l'acte de relecture d'un texte où les mots et la syntaxe doivent servir le sens, le fond tout en restant à la recherche d'une esthétique. Lorsqu'une image est montée, nous abordons l'image dans toutes ses matières de l'expression, comme un morphème. Nous sommes dans la production de sens en associant deux plans dans un geste mécanique et technique très précis en déterminant sa durée, en cherchant le moment précis où le collage peut se faire avec fluidité — ou au contraire en provoquant une rupture visuelle ou sonore — si l'on souhaite « réveiller » le spectateur. Cette implication technique dans le montage place le chercheur à distance de son objet. Il est difficile de relire sa pensée et ses écrits, comme il est difficile de monter et de revoir son film.

4.2 : la double articulation d'une thèse écrite et filmée.

La spécificité du travail de thèse en sociologie visuelle et filmique du Centre Pierre Naville, porte sur la présentation d'un travail écrit mené conjointement à la réalisation d'un film long-métrage. Lors des journées doctorales le 19-20 janvier 2011 du laboratoire EMC2, sous la direction de Florent Gaudez à Grenoble, quelques mots sur l'objet de ma recherche avaient précédé la projection d'un bout à bout filmé d'une vingtaine de minutes. Le film était encore en phase de tâtonnement, d'élaboration, tout comme le sujet.

« Il n'est rien dans ces images qui ne peut-être décrit par des mots » me fit-on remarquer à l'issue de la projection, et cette question fut au cœur de cette thèse en sociologie visuelle et filmique.

Pourquoi utiliser le film comme objet d'étude, comme vecteur de sens, comme outil, comme ce qui pourrait être une nouvelle narratologie sociologique. Cette question a évolué au fur et à mesure des mois et années qui accompagnèrent ce cheminement initiatique de la thèse et perdure dans sa restitution. En relisant certains passages de la thèse écrite, Joyce Sebag aborde la question de l'utilité de décrire des images du film dans la thèse écrite. Cette description conduit-elle à une redondance dans cette recherche?

Nous avons déjà abordé la question de la temporalité du film : temps diégétique et temps filmique à travers la séquence d'Antoniéta marchant dans le couloir de la maison de retraite.

Pour soutenir ce propos, nous aborderons deux autres séquences du film.

Lorsque Chantal prend le thé avec sa femme de ménage, elles sont debout dans la cuisine. Chantal veut s'essuyer les mains et montre devant la caméra des torchons, tous aussi propres les uns que les autres. Cette séquence témoigne de la violence symbolique d'une retraitée française et d'une femme de ménage marocaine. Le rapport de force est visible. En le décrivant, j'aborde le concept de violence symbolique avec des mots.

À l'image, l'idée émerge dans la pensée du spectateur, la relation entre les deux protagonistes du film est claire : un dominé et un dominant.

En décrivant la séquence, le chercheur induit la situation. En la montrant, il utilise cette séquence comme un appui de sa pensée. Parce que cette scène a existé devant la caméra, alors cette situation existe.

Le film documentaire Hijra commence avec les mots de Berthe, 94 ans au moment du tournage.

« Si vous prenez le temps pour une chose, vous vieillissez mais si vous ne prenez pas le temps comme quelque chose, vous n'attendrez pas le vieillissement... Il ne peut pas vous l'inculquer. »

- Donc, vous vous sentez jeune ?

« Ni jeune ni vieille. Je me sens en état normal des choses... Qui est... Le temps normal. Il n'atteint pas la vieillesse... Ni même la jeunesse. Il n'y a qu'un temps à soi, qui est la vie elle-même. »

Berthe fut une rencontre qui a changé mon regard. Nous avons évoqué dans le chapitre 2 le préjugé qui m'animait lorsque j'ai vu Berthe en difficulté alors qu'elle prenait son goûter dans le jardin de la maison de retraite. Berthe était à ce moment-là, une vieille femme avec des difficultés de motricité. Lors du montage du film, j'ai essayé de ne laisser que la voix de Berthe. La montrer à l'image me semblait une entorse à mon éthique.

Lorsqu'on lit les mots ci-dessus, nous pourrions envisager que la personne — homme ou femme — qui les prononce est sans âge mais avec sa réflexion sur le vieillissement sans savoir si cette personne a atteint l'âge du vieillissement. Lorsque l'on entend que la voix de Berthe sans la voir, nous entendons, une femme âgée, les mots dans le noir de l'écran sans image et donne tout leur impact aux mots. Mais le temps pris à les dire place le spectateur dans un sentiment d'attente, voire d'incompréhension. Pourquoi cette femme met-elle autant de temps pour dire sa phrase ? Qui est-elle ? Comment est-elle ?

Il est une beauté dans cette femme ainsi que dans le parcours de vie que l'on perçoit chez elle. L'intelligence de ses mots, la construction de sa pensée, la philosophie qu'elle exprimait sous-entendait qu'il était essentiel de dépasser cette question de la représentation physique. Dans cette thèse, nous avons décrit la situation de départ, les miettes enlevées au coin de la bouche. Cette situation de départ n'est pas à l'image mais nous n'aurions pu décrire avec autant de justesse le temps entre ses mots ni la lumière de cette fin d'après-midi dans ses cheveux blancs ni ses rides.

Nous entendons également ma question: « Donc vous vous sentez jeune ? » Le montage ne m'a pas permis d'enlever cette question. Il est difficile de s'entendre et d'entendre ses erreurs. Surprise par le sens des mots de Berthe,

cet entretien ayant été improvisé, mes questions n'étaient pas à la hauteur des propos de Berthe. Je n'étais pas prête à faire face à son intelligence.

D'un point de vue méthodologique, au retour du terrain, l'image captée dans le cadre d'entretiens ou d'observations est un outil de retranscription de la rencontre avec un/des individus.

Le moment de rencontre « a été ». Filmer dans le temps permet lors du dérushage, de se re-projeter dans le perceptible, le sensible du moment capté tout en bénéficiant de la distanciation du temps écoulé entre le point de rencontre avec les enquêtés et l'analyse. En dehors des mots, les silences de l'individu, le langage de son corps, sont captés par la caméra.

Le silence dans une partition n'a pas la même dimension que lors d'un concerto. Il en est de même dans le langage filmique.

Une caméra est le témoin de la progression réflexive, sensible et sensorielle du sociologue comme celle de l'individu filmé.

Il s'agit d'une rencontre entre deux personnes - le sociologue et l'enquêté - qui et quel que soit le degré de préparation du tournage, laisse une part à l'imprévu. Celui-ci étant lui-même capté par la caméra. Les plans qui dégagent une émotion tendue/tangible au cinéma sont ceux qui surprennent le spectateur. Il est des plans où le sociologue perd l'objet à filmer. Il détourne la caméra, la coupe, regrette de l'avoir coupée, existe en tant qu'individu pensant et agissant derrière son objet.

Si la place du chercheur dans sa conceptualisation écrite cherche l'objectivité, comme garant de la validité scientifique de son travail, la caméra apporte une possibilité d'objectivation qu'il est parfois plus difficile de retranscrire à l'écrit. L'image montre ce que l'on peut considérer comme son essence ou comme l'essence de notre propre subjectivité. Nos imprécisions, notre tessiture de voix, notre corps apparaissent à l'écran.

Ces éléments n'apparaissent pas à l'écrit. Nous pourrions les décrire avec précision. Mais cette description sera toujours imprécise face à la texture, tonalité, grain de la voix.

Il est difficile techniquement de supprimer au montage ce qui peut être dérangeant pour notre intégrité d'individu ou contribuant à notre « validité » de chercheur. Supprimer une question maladroite ou une place de caméra incertaine ne permet pas toujours l'incorporation intégrale d'une séquence. Nous coupons/gommons nos erreurs.

Si une éthique personnelle nous amène à nous poser la question de l'image, dans la représentation des individus filmés, il en est de même pour l'objectivité/ subjectivité du chercheur/filmeur que nous avons évoquées plus en amont.

En tant que chercheur, il me semble que le cheminement passe par la capitulation, l'acceptation des imprécisions de sa propre démarche, ainsi que dans l'analyse des chemins de traverse empruntés.

Si j'aborde la question de frontière, en résonance avec le travail de terrain, d'entretiens et d'observations, il convient de l'entendre également dans le sens d'une recherche pluridisciplinaire en sciences sociales et cinématographiques.

Journal de bord, fiction ou récit initiatique, la narratologie du film évolue tout autant que la conceptualisation de la partie de la thèse à écrire.

Le cinéma est un langage aux articulations polysémiques. À la différence de l'écrit, il donne accès à deux dimensions perceptibles.

Mêlant son/ouïe, image/vue, il stimule d'autres sens au cours de la projection pour le spectateur, par connaissance ou réminiscence, comme le toucher, le goût, voire l'odorat. Le langage filmique pourrait permettre alors de tendre vers une sociologie du sens en tenant compte du sensible.

4.3. Identité/ altérité : spécificités propres à la sociologie visuelle et filmique

L'identité de l'autre pose question au moment du tournage tout autant qu'au montage. Que peut représenter pour l'individu filmé ce regard du chercheur — non plus seulement sur le sens de ce qu'il dit et la manière dont le

sociologue peut analyser ces mots et cette situation — mais en termes de présence physique ?

Le sociologue /filmateur, engage sa responsabilité. Dans le cadre du terrain, nous sommes dans l'intimité, le quotidien des individus afin de réaliser un entretien ou une observation. En filmant, nous conservons une distance physique (notre place dans l'espace), focale (la distance de la caméra) mais devons tenir compte également du hors-cadre. Les contraintes techniques ne peuvent être au détriment du sens de ce qui est dit.

Placer la caméra vers un protagoniste dans une focale inadéquate peut avoir pour conséquence de présenter un visage déformé par l'objectif, tout comme utiliser des mots dans une analyse inappropriée.

« On ne peut pas plus faire un inventaire limitatif du visible que des usages possibles d'une langue ou seulement de son vocabulaire et de ses tournures. Instrument qui se meut lui-même, moyen qui s'invente ses fins, l'œil est *ce qui* a été ému par un certain impact du monde et le restitue au visible par la trace de la main. », écrit Maurice Merleau-Ponty (1960, p. 16).

Laisser la place à la parole, au silence, au champ/hors champ, aux mots, observation, entretien, analyse et pensée, ce travail d'articulation sera dans le cadre de ce doctorat, un cheminement initiatique.

Cette pensée de M. Merleau-Ponty permet de proposer une approche plus réflexive dans cette science qu'est la sociologie visuelle et filmique. Ce lien entre les réflexions sur l'image et la société - et/ou la société et l'image - fut appréhendé à la suite d'apprentissages théoriques et d'expériences professionnelles en tant que journaliste-photographe. Nous ne pouvons annihiler notre parcours.

Pendant les premières années de ce doctorat, il me fut difficile de me reconnaître en tant que « sociologue ».

Des études théoriques et pratiques en cinéma, en narratologie filmique et sémiologique, vingt ans d'expériences professionnelles me donnaient la prétention d'une légitimité dans une analyse et une pratique de l'image.

Observant l'homme dans le prisme d'un médium (caméra ou appareil photographique), la sociologie visuelle et filmique devenait une continuité de parcours où nous pouvions trouver une cohérence..

Le choix de la reprise d'études au sein du Master 2 *Image et société* de l'Université d'Évry dirigé par Madame Joyce Sebag faisait suite à un reportage photographique effectué pendant deux ans dans l'unité de soins palliatifs de Claire Demeure à Versailles.

Deux éléments furent déclencheurs dans cette reprise d'études.

Le premier élément déclencheur fut un échange avec un rédacteur en chef qui, suite à une réflexion sur le fait de publier — ou non — une photographie pour une question d'éthique, me répondit assez abruptement qu'il me payait pour appuyer sur un bouton et non pour réfléchir. Ne trouvant pas sa remarque dénuée de fondements, j'ai contacté la Fondation Mayer¹⁵¹ et l'Alliance internationale des journalistes qui proposaient des débats, rencontres afin de réfléchir sur la question de la responsabilité des journalistes. Ces questions de responsabilités professionnelles se retrouvent dans le questionnement de notre responsabilité et éthique scientifique lors de l'élaboration d'une recherche.

Le deuxième élément déclencheur fut le manque de son et de mouvement lors ce reportage dans une unité de soins palliatifs. Dans ces couloirs, le bruissement des pas sur le lino, le bruit des respirateurs, des respirations sifflantes, hésitantes, des chuchotements entre deux portes, la lenteur des déplacements, le son de la douceur des voix et des soins prodigués manquaient

¹⁵¹ Fondation Mayer pour le Progrès de l'Homme finance les travaux de l'alliance internationale des journalistes afin de réfléchir sur les critères éthiques de ce milieu professionnel. Pour le congrès international de São Polo, en octobre 2007, je fus interviewée sur la question de la responsabilité/éthique des photographes de presse.

dans ce reportage photographique.

La transition entre les unités de tournages analogiques et le numérique me redemandait une formation que j'aurais pu désirer professionnelle mais que je souhaitais théorique et plus analytique.

Je comprenais de la sociologie l'utilité et le besoin de ce regard/analyse sur notre société. Il me semblait en tant que photographe être dans une l'observation, l'analyse, l'écoute de parcours de vie des protagonistes. La sociologie prolongeait ce parcours et légitimait le besoin de ce regard/analyse sur notre société.

Dans le silence qui accompagne le portrait photographique, l'individu se livre sans filtre et sans que vous puissiez restituer la parole qu'il vous livre. Vous évitez le silence ou parce qu'il sait que vous êtes un être de passage, il sait que sa parole s'effacera dès la porte franchie.

Cette expérience en photographie de l'écoute du corps de l'autre permet de déterminer la distance nécessaire entre l'observé et l'observateur, entre l'objet et le matériel dans une distance toute personnelle qu'il convenait de ré-interroger à chaque prise de vue.

Les travaux d'E.T.Hall (1966/1978) sur la proxémie et l'espace culturel ont guidé ma place de chercheur/filmeur.

Pour Jean-Paul Terrenoire:

« les contraintes professionnelles relèvent de l'économie, de la science et de la technique et les réglementations du droit et de l'administration. Quant aux obligations, elles relèvent de l'éthique proprement dite. Dans chaque cas, la responsabilité des professionnels n'est pas engagée de la même façon et n'est pas jugée selon les mêmes critères. » (TERRENOIRE, 1991, p. 8).

Ce que nous montrons, écrivons est de notre responsabilité et toute perte d'altérité de l'individu, des protagonistes du film reste un élément dont nous sommes individuellement responsables.

4.4. Image et vie, image et mort, un lien de causalité

« (...) dans la photographie, je ne puis jamais nier que la chose a été là. Il y a double position conjointe: de réalité et de passé. (...) Ce que j'intentionnalise dans une photo (ne parlons pas encore du cinéma), ce n'est ni l'Art, ni la Communication, c'est la Référence qui est l'ordre fondateur de la Photographie. Le nom du noème de la photographie sera donc : "Ça-a-été" (...) cela que je vois s'est trouvé là, dans ce lieu qui s'étend entre l'infini et le sujet (operator ou spectator); il a été là, et cependant tout de suite séparé ; il a été absolument, irrécusablement présent, et cependant déjà différé.» (BARTHES, 1980/2002, p 120).

Une photographie s'inscrit dans sa prise de vue au passé, tout comme les mots que nous écrivons. Pourquoi évoquer le "ça a été " de Barthes mais également la disjonction cinématographique de G. Deleuze et R. Barthes (GROLLEAU, 2016) pour introduire le lien de causalité entre image et mort. La disjonction cinématographique comporte tous les artifices utilisés pour construire un film.

« ...il s'agit d'un exercice de mise en scène et/ou de montage défiant les lois de la continuité, de la transparence au cinéma, défini par des théoriciens comme Roland Barthes et Gilles Deleuze, ou encore le cinéaste Jean-Luc Godard... il est rare de trouver de tels exercices au sein du cinéma dit classique. Bien que parfois involontaire au sein de l'art cinématographique, il s'agit surtout de casser volontairement la représentation et les discours d'un film, briser les limites du récit, de l'espace et de la

temporalité. Les conséquences immédiates auprès du spectateur sont la perte des repères, les incohérences et autres écarts de sens qui portent automatiquement à l'interrogation et à l'interprétation. Mais par quels moyens me direz-vous ? Il y en a plein : l'usage de faux-raccords, le jump-cut (micro-ellipse au sein d'un même plan/séquence), l'insert (incrustant à l'image des éléments totalement distanciés par rapport à la fiction), la rupture entre image et son (écart visuel et sonore dans un même plan), ou encore la rupture purement plastique. » (GROLLEAU, 2016).

Une recherche, un film sont en mouvement, le mouvement de soi, de sa rencontre, de son envie, de ses doutes, de ses questions et de ses pensées, de son envie de retranscrire, de son analyse et de confronter cette même analyse pour qu'elle vive en dehors de soi et soit projetée et lue par Autrui.

L'acte de photographier ou de filmer est comme un arrêt, la mort d'un instant, et donc une disjonction lorsqu'on la place dans un processus de montage. Il fut envisagé que le film qui accompagne ce doctorat ne soit constitué que d'images fixes.

L'évolution technique, la numérisation des fonds photographiques, la facilité et le faible coût des outils de filmage numérique, la démocratisation des outils a une incidence sur l'usage que nous faisons de ces outils.

L'utilisation de la photographie dans le documentaire lors de la période analogique était didactique, historique, d'illustration. La photographie ne vivait que sur des mots.

Nous devons en étant chercheur avoir une action sur le temps pour tendre vers un temps qui nous convient, un arrêt sur image sur ce que l'on pense important, ce que l'on trouve beau, ce qui nous procure ou nous a procuré une émotion dans la rencontre ou au tournage et que nous souhaitons laisser vivre.

Joyce Sebag, lors de nos entretiens de travail, a soulevé cette question d'esthétique/de morale. Pour travailler sur des individus dans des moments de fragilité, l'image fixe nous permet de ne pas tout montrer. Dans cet équilibre

son, image, sens, si l'image est trop esthétique, le spectateur sort d'une appréhension du réel.

Nous pouvons ressentir cette sensation lorsque nous regardons des images de guerre. La beauté esthétique de certaines de ces photographies nous fait oublier dans un premier regard, leur sens. Nous regardons le cadrage, la texture de l'image, la beauté du mouvement, la peur dans les yeux du protagoniste et dans un second temps, le sens de ce que l'action nous donne à penser.

Si le sens est trop fort, le spectateur par rejet/protection sort instinctivement du dispositif filmique.

L'équilibre entre sens, son et image semble aussi difficile à trouver que l'expression juste de sa pensée. En montant une photographie dans un film, un silence, un noir, un temps de rien ou une image abstraite, on laisse au spectateur, la possibilité de réfléchir, de respirer, de laisser sa pensée introspective s'envoler : laisser vivre le film en dehors de soi.

Une séquence filmique donne la sensation au spectateur d'un présent immuable.

Au fur et à mesure du tournage, les protagonistes donnaient un aperçu de leur quotidien et de leur intimité, de leur présent. Si cette recherche appartient déjà au passé, le film restera au présent.

Lorsqu'à l'âge de vingt ans, des personnes s'interrogeaient sur les raisons qui m'incitaient à me tourner professionnellement vers l'image, leur question portait un sens encore flou. Issue d'une famille d'enseignants en éducation physique et sportive, qui possédait un rapport, à l'époque, assez éloigné avec le monde de la culture et de l'image, la question méritait un approfondissement dont je n'avais pas la réponse à vingt ans.

Communiquer oralement avec autrui était difficile. Transmettre un message par des mots, des images, des sensations, pallier ses difficultés sociales. L'appareil photographique/filmique nécessite dans son usage une distance technique.

Ayant des difficultés avec les mouvements de foule, être à l'extérieur de ces mouvements de corps et d'individus parfois désordonnés, être filmeur permet de se re-situer à l'extérieur d'un mouvement et de l'observer autrement.

Lorsque l'on travaille sur un documentaire, nous filmons à partir de l'écoute. Notre regard étant enfermé dans le prisme du viseur, nous écoutons l'action, les mots des individus afin de chercher visuellement ce qui retransmettrait l'image la plus juste de ce moment.

Ma mémoire visuelle s'est ouverte en janvier 1978 le jour de l'accident de ma mère. Je me souviens de tout, de la tapisserie du couloir où mon père me l'a annoncé, la visite un matin neigeux d'une casse automobile, la lumière et l'espace de la morgue.

À partir de ce jour, d'un point cognitif, ma vision du monde fut une fragmentation de l'espace comme une séquence photographique avec ses ellipses et son hors-cadre.

Photographier, filmer devenait alors le moyen d'extérioriser cette mémoire, de recréer une histoire pour en laisser une trace.

Je n'ai pas de souvenirs précis de ma mère en vie. À l'âge de 18 ans, la projection de quelques secondes d'un film super 8 m'a permis de la voir rire, en mouvement, de la voir en vie et cette vision m'a fait comprendre l'intérêt et la force de l'image mais également ce lien entre la possibilité de redonner la vie à travers l'objet filmique.

En devant photographe ou réalisateur, je construisais une vie et une mémoire.

Lors d'une recherche de photographies dans la vingtaine d'albums familiaux pour le mariage de ma sœur cadette, nous n'avons trouvé que quelques images de moi au milieu du groupe mais aucune photographie individuelle. Il a alors été nécessaire de couper la photographie pour isoler mon image des autres.

Devenir photographe m'a donné la possibilité d'être acteur de cette absence. Si je n'apparaissais pas sur les photographies, la raison devenait l'acte de les prendre. Cela « a été » une résilience. Être photographe justifiait le fait d'être en vie.

Une thèse est un moment d'introspection où l'on cherche à taire — de la même manière qu'on cherche à cacher nos erreurs — les fantômes, les raisons qui nous poussent vers tel ou tel sujet. Cette thèse met fin à tous ces questionnements personnels sur le lien entre le travail de l'image et le lien avec la mort.

En choisissant ce sujet, je connaissais les raisons qui m'avaient incitée à travailler avec l'image mais je ne savais pas que ma mère avait grandi au Maroc et que dans le peu de temps où nous avons vécu ensemble, il est possible qu'elle puisse avoir raconté son enfance, comme j'ai raconté mon enfance à mes enfants.

En 2004, l'agence Ciric me proposa de réaliser un reportage sur l'unité de soins palliatifs *Claire Demeure* à Versailles. Ce lieu désirait ouvrir une unité où résideraient des individus en état de morts cérébrales et dont les familles, pour des raisons de croyance religieuse, refusaient l'arrêt des soins. Ce reportage me permettait de poursuivre ce questionnement sur la fin de vie et la mort.

Le premier mois de ce reportage se passa dans un long couloir traversant : d'un côté, une fenêtre sur des arbres, un parc où pouvaient se promener ceux dont la motricité le permettait, de l'autre une fenêtre qui donnait sur la morgue et le cimetière. Pendant ce mois, il me fut impossible de photographier les individus soignants et soignés. Noir et blanc, couleur, argentique/numérique... sous la question de la forme se cachait la peur du fond. Un dimanche à l'aube, il fut décidé de photographier à l'aide d'un appareil numérique toutes les pathologies en gros plans des individus. Ces images partirent dans la corbeille dès le retour de la clinique mais cette expérience extrême me permit de trouver la distance dans laquelle je souhaitais et pouvais être.

La photographie fige des instants où le son est absent, les mots des individus s'ancrent dans la mémoire du photographe mais ne peuvent être restitués. Cette expérience m'obligeait à écrire la parole donnée, à subjectivement tenter de l'évacuer.

On ne peut évacuer de sa mémoire les photographies que l'on ne fait pas, par éthique/morale, par pudeur, par absence d'appareil mais ces images fixées par cognition s'ouvrent au gré de quelques tiroirs. Le travail photographique et filmique permet de les confier à un support, une mémoire numérique, un cahier, un moment qui a été.

Il s'agit de montrer l'invisible et de rendre visible ce qui n'avait existé qu'entre l'Autre et moi. De montrer la vie tout en la connaissant déjà dans qu'elle appartient au passé.

Conclusion

« Tous les événements sont enchaînés dans le meilleur des mondes possibles: car enfin si vous n'aviez pas été chassé d'un beau château à grands coups de pied dans le derrière pour l'amour de mademoiselle Cunégonde, si vous n'aviez pas été mis à l'Inquisition, si vous n'aviez pas couru l'Amérique à pied, si vous n'aviez pas donné un bon coup d'épée au baron, si vous n'aviez pas perdu tous vos moutons du bon pays d'Eldorado, vous ne mangeriez pas ici des cédrats confits et des pistaches. — Cela est bien dit, répondit Candide, mais il faut cultiver notre jardin. »
(VOLTAIRE, 1759/1984, p. 184).

« Une piste intéressante »

Emmanuel Macron, lors de l'interview du 15/04/2018 face à Edwy Plenel et Jean-Jacques Bourdin (BFM/RMC), évoque l'idée de la création d'une deuxième journée de solidarité comme « une piste intéressante » pour financer la modernisation des EHPAD et faire face à cette évolution démographique du vieillissement de la population dans les sociétés occidentales.

La première journée a été instaurée suite à la canicule de 2003 et ses conséquences sur une population fragile physiquement et isolée.

« L'allongement de l'espérance de vie permet aujourd'hui de voir cohabiter quatre générations. Chaque année, les Français gagnent un trimestre d'espérance de vie. Cet accroissement de la longévité est une révolution : les plus de soixante ans vont doubler d'ici 2050. Demain, cinq générations pourront sans doute se côtoyer. La solidarité entre générations est donc bien un des enjeux essentiels pour notre société. Mais un écart se creuse entre les générations et l'on voit se développer un sentiment d'inégalité. La cellule familiale se transforme, les liens entre générations se distendent. Des jeunes peinent à entrer sur le marché du travail, à acquérir un logement, à s'insérer dans la société et restent plus longtemps au domicile familial; à l'inverse, des personnes âgées se retrouvent isolées ou sont touchées par la dépendance. Pourtant, le lien intergénérationnel reste déterminant dans la cohésion de la société : facteur de solidarité, il contribue au dynamisme économique et social du pays »¹⁵²

Cette introduction du Ministère du Travail, des Relations sociales et de la Solidarité exprime le problème social devant lequel nous sommes confrontés. Le lien intergénérationnel que le ministère évoque comme déterminant dans la cohésion sociale ne peut se résoudre par une journée « donnée ». Cette piste

¹⁵²<https://www.cairn.info/revue-gerontologie-et-societe1-2007-4-page-71.htm>

risque de développer chez les personnes actives la pression du don sans la garantie de voir eux-mêmes leurs retraites et leurs dépendances financées.

En 1999, Rémi Lenoir¹⁵³ exprimait que:

« La première difficulté rencontrée par le sociologue tient au fait qu'il se trouve devant des représentations préétablies de son objet d'étude qui induisent la manière de l'appréhender et, par là, de le construire et de le concevoir (...). Parmi ces représentations, celles qui apparaissent sous la forme d'un "problème social" constituent peut-être l'un des obstacles les plus difficiles à surmonter. Les "problèmes sociaux" sont, en effet, institués dans tous les instruments qui participent à la formation de la vision ordinaire du monde social, qu'il s'agisse des organismes et des réglementations visant à les résoudre ou des catégories de perception ou de pensée qui leur correspondent. Cela est si vrai qu'une des particularités des problèmes sociaux est qu'ils s'incarnent généralement de façon très réaliste dans des "populations" dont il s'agit de résoudre les "problèmes" »

Il est une « inégalité » sociale dans la gestion de cette journée de solidarité que nous ne pouvons ne pas évoquer. L'allongement de l'ancienneté, hausse de la CSG, mais également la non-revalorisation des retraites... ces mesures fiscales paupérisent une tranche de la population. Le Ministère du Travail de par son nom est directement associé aux relations sociales et à la solidarité.

¹⁵³ Lenoir R., « *Objet sociologique et problème social* », (54-55) in : Champagne P., Lenoir R., Merllié, D., Pinto L., *Initiation à la pratique sociologique*, Paris, Dunod, 1999. Cité dans Hummel et Hugentobler (2007, p. 72).

Les retraités français qui ont effectué cette migration vers le Maghreb évoquent une prise de conscience lors de la canicule de 2004 et de la crise sanitaire qui a accompagné cet événement.

Il s'agit pour eux d'éviter l'isolement en choisissant de se donner les moyens de prendre une aide à domicile. Les coûts de la main-d'oeuvre au Maroc étant loin des tarifs des aides à domicile en France, ils peuvent être aidés dans une perte d'autonomie et subvenir à leurs besoins. Cette aide effectuée par des femmes marocaines reste à la charge des retraités français et ne bénéficie par d'un système d'aide comme les chèques emplois services ou la prise en charge d'aide à domicile des mutuelles ou caisse de retraite en France.

Beaucoup de retraités français partis vivre au Maroc ne possèdent ni les moyens de prendre une aide à domicile à demeure, ni les moyens de prendre leur adhésion à la Caisse des Français de l'Étranger.

Lors de leur entrée dans le quatrième âge qui s'accompagnent d'une perte d'autonomie physique et/ou intellectuelle, les individus se retrouvent sans possibilité de couverture de santé, sans individu référent veillant sur leur santé et leur sécurité.

La question centrale de cette thèse est donc la gestion de ces milliers de retraités français qui ont migré dans un pays — ou des pays — qui ne possèdent pas de structures médicales adaptées et qui ne sont pas répertoriés auprès des services sanitaires et administratifs français. N'ayant pas eu de retour suite à de nombreux mails adressés aux ambassades sur cette question de la prise en charge sur le sol marocain des Résidents Français à l'Étranger, je ne peux répondre à cette question qu'à travers les témoignages des individus rencontrés et de la responsable de l'unique maison de retraite de Rabat.

Ce futur proche ne peut être exposé dans cette conclusion malgré la longévité de cette thèse. Le Maroc a modifié son système d'entrées et de sorties du pays en intégrant un système informatique. Les retraités continuent leurs passages dans l'espace européen afin de conserver leur visa touristique. En Tunisie,

ouvrir un compte dans une banque tunisienne et verser 400 euros au minimum par mois suffit à vous permettre de bénéficier d'un visa touristique.

Cette recherche n'aborde pas la migration des retraités vers le Portugal. Cette destination reste au sein de l'Europe et ne présente pas les mêmes difficultés en termes de prise en charge médicale.

Penser que cette thèse est une photographie exhaustive d'un sujet est impossible. Au fur et à mesure de sa construction et de son écriture, les migrations évoluaient. Cette recherche « a été ». Chaque partie devenait obsolète. S'il est une dimension qui nécessitera la distanciation du temps, c'est bien la dimension et l'étude des vagues migratoires actuelles et de leurs confrontations/ influences sur les espaces politiques. Les migrations économiques qu'elles soient pour le travail, l'acquisition de droits sociaux, ou pour bénéficier d'un pouvoir d'achat, re-dessinent actuellement le monde politique. Cette recherche peut donc contenir quelques généralités que je vous prie d'excuser. Elle est l'expression d'une centaine d'individus sur une dizaine d'années et dont la pensée fluctuait au fur et à mesure que leur vieillissement s'imposait.

L'intérêt d'une piste: le choix d'un sujet

Comme nous avons pu le développer dans le chapitre 1, ce départ au Maroc des retraités français n'est pas uniquement une recherche de soleil afin de soigner quelques rhumatismes.

Ces expatriations furent mûrement choisies suite à une rupture familiale, un décès (conjoint, enfant), le changement de statut du passage à la retraite qui demande à l'individu de ré-interroger son identité et ses relations sociales, une baisse du pouvoir d'achat que ce statut provoque et un retour aux sources pour les natifs du protectorat, une « recherche d'un temps perdu » ou une volonté d'« être dans le monde, in der Welt sein ».

Ce départ des retraités français de notre territoire semble la conséquence d'une fracture.

Ce sujet demandait une approche sociologique qualitative, interactionniste, tout en souhaitant intégrer une dimension économique, politique, et historique, inextricable à l'analyse du local et pouvoir prétendre à définir/redéfinir, les propriétés globales du système.

Les individus, une fois implantés sur le seuil d'accueil, vivent un temps d'adaptation passant par des phases de solitude, dépression/exaltation, jusqu'à la rencontre avec des compatriotes et l'intégration dans un système communautaire.

Cette transition psychosociologique des « acteurs » de cette migration rejoint la pensée de Michel Bruneau, « sur l'importance extrême des liens humains, de solidarité, du sentiment d'interdépendance en diaspora. Le corps social et la culture remplacent le territoire. Ainsi la diaspora comme « communauté imaginée » n'est ancrée ni dans un territoire d'origine ni dans un pays d'accueil, elle est alors une extraterritorialité.»

Se déterritorialiser permet de recréer une histoire avec son propre corps. La « *déprise* » survient, comme l'exprime Vincent Caradec, lorsque l'individu connaît « *une période de retrait se manifestant par une diminution des rôles sociaux joués par l'individu* ».

La retraite, vue sous le prisme d'un bouleversement affectif subi, peut s'apparenter un temps à la « *déprise* ». Le concept est à prendre dans le sens de disparition et/ou la transformation des supports antérieurs, sous-entendant une renaissance « vis-à-vis de schémas identitaires connus.

« Vieillir, c'est découvrir la transparence, brûler les frontières, fondre les limites, abattre les paravents...» exprime Maria Casarès dans son ouvrage *Résidente privilégiée* (1980). Certains enquêtés ont brûlé les photos de leurs vies « d'avant », d'autres envisagent déjà un départ vers des continents plus lointain (Asie, Amérique du Sud...). De « loin en loin » en s'éloignant du « temps perdu » pour vivre le temps présent.

En me promenant sur la longue plage d'Agadir en novembre 2009, l'hypothèse de ce doctorat s'est imposée. Qu'est-ce qui peut inciter des individus vieillissants à tout quitter : nation, famille, vie sociale, espace de vie?

La rencontre avec tous les acteurs de cette thèse a permis de trouver non pas une réponse mais des réponses à cette hypothèse de départ comme nous avons pu l'évoquer tout au long de ces chapitres.

Terminer ce doctorat, finaliser cette conclusion met fin à des années de recherches, de pensées et de questions avec un sentiment de devoir, d'insatisfaction mais également un soulagement.

Commencer un doctorat sans financement alors que je travaillais comme photographe pour la presse et le cinéma et que je devenais parent pour la seconde fois était inconscient. « Courageux » me disait-on mais le parcours et le temps pris me permet d'accepter l'inconscient de ce choix.

La seule conscience était la précarité des métiers du cinéma et du journalisme et son évolution technique dans laquelle j'éprouvais des difficultés à me situer. En envisageant en 2007 de devenir professeur des écoles, l'absence de master m'avait contrainte à me réinscrire à l'université afin de suivre un cursus universitaire et pouvoir préparer cette reconversion professionnelle.

La sociologie se résumait à quelques cours de sociologie des médias et du cinéma où l'on apprenait que les coiffures des comédiens dans Spartacus n'étaient pas des coiffures basées sur une recherche scientifique historique mais sur une représentation sociale de l'Amérique des années 60.

Je voyais dans cette reprise de master le sociologue comme un observateur, comme un individu cherchant à comprendre qui était l'autre dans un système à l'intérieur duquel il ne pouvait être enfermé.

Cette posture du chercheur en sociologie semblait très proche du photographe/filmeur. Cette généralité dépassée, j'entrevois dans ces études quelques facilités qui apparurent très vite comme insuffisantes.

Autodidacte, il me fallait ressentir pour comprendre et théoriser pour annihiler une hypersensibilité.

Comprendre l'humain, l'observer pour l'imiter dans ses interactions sociales fut à la base de mon identité. S'exprimer par des mots écrits, des images, des films était nécessaire à un équilibre. Concentrer ses réflexions sur l'Autre afin de ne pas se perdre en soi était un évitement qui me convenait.

L'ennui manque d'honnêteté à l'encontre de soi. Lorsque nous commençons à nous ennuyer professionnellement (habitudes de travail, sensation de connaître...), nous n'observons pas la même vigilance ni ne cherchons pas à progresser. Connaître est rassurant. Chercher est déstabilisant.

Être photographe ne permet pas les habitudes. Travail - et salaire irrégulier, être face à un ministre le matin et dans un hôtel de marchand de sommeil l'après-midi me donnait à voir des fragments, des pôles de la société.

Lorsque Joyce Sébag à la fin du Master Image et Société a évoqué la possibilité de poursuivre ces études sous la forme d'un doctorat en sociologie visuelle et filmique, cette éventualité a répondu à un besoin de légitimité intellectuelle que je ressentais.

Lorsque j'ai désiré être professeur d'histoire à l'adolescence, il fut évoqué que pour être professeur, il fallait être intelligent et qu'en travaillant je pourrais devenir institutrice.

Devenir enseignant à l'université était une revanche sur cette phrase à la base d'un traumatisme. Ironie du sort, je suis devenue depuis deux ans professeur des écoles.

Chargée de cours à l'université d'Évry entre 2008 et 2017, le doute des étudiants et les étudiants quant à leurs capacités était flagrant. Dans le milieu socio-culturel des étudiants en première année de l'Université d'Évry, peu d'étudiantes émettaient l'envie de poursuivre des études longues. En dix ans d'enseignements, seules trois étudiantes ont manifesté l'envie d'aller jusqu'au doctorat.

Il me semblait alors qu'enseigner en élémentaire avait plus de sens qu'à des étudiants dont l'accès à Internet et aux savoirs du monde leur donnaient l'impression de connaître le monde. Leur donner la croyance que, quel que soit

le genre, nous pouvions en tant qu'individus, construire notre parcours.

Lorsque l'on a 17 ans et que l'on étudie *Candide ou l'Optimisme* de Voltaire (1759/1984), en étant contraint et plus ou moins forcé, la phrase qui ponctue la fable m'interrogeait sans que je n'en comprenne le sens. Cultiver son jardin symbolisait le retour aux sources et l'enracinement dans un espace. À la fin de cette thèse, j'ai été tour à tour Cunégonde qui a eu besoin de perdre sa beauté physique pour trouver son intégrité. Je suis devenue amazone et la fascination éprouvée enfant devant ces femmes guerrières ne passait pas par cette perte d'intégrité physique.

Cette expérience médicale et de conscience de la limite d'un corps a accompagné l'écriture tout au long du chapitre 2 de cette thèse et en a modifié l'approche méthodologique.

J'ai souhaité devenir Pangloss et comprendre avec plus de raison, de procéder par méthode et non par croyance. J'ai été Candide, optimiste, naïve qui sans croire à l'Eldorado croyait encore en la terre des droits de l'Homme. Heureusement, cette recherche m'a permis de croiser des individus qui m'ont obligée à repenser des généralités.

Lorsque Joyce Sebag, en tant que directrice de cette thèse demandait mon lien avec le sujet afin que je puisse clarifier son hypothèse, je n'arrivais pas à l'exprimer. Il fallut de nombreux échanges parfois un peu forcés avec ma grand-mère maternelle pour comprendre qu'une partie de mes origines étaient au Maroc.

Ma grand-mère a au cours de cette thèse acheté un appartement en leasing à Marrakech malgré les réticences que j'ai évoquées au moment de cet achat. Ma grand-mère a profité tous les ans de son appartement dont la terrasse donne sur la cour de l'école française où ma mère a joué enfant.

Ma grand-mère en retournant au Maroc régulièrement se rapproche-t-elle aussi de ses racines, de sa fille décédée quarante ans auparavant et a permis de découvrir mon lien avec ce sujet. Le reconnaître a modifié également le sujet puisqu'il fut repensé pour m'intéresser plus particulièrement aux femmes

ayant migré dans le cadre d'un retour aux sources ou par contingence économique.

Il arrive qu'un décès et le traumatisme qu'il provoque nouent des silences familiaux qui se transmettent de génération en génération et en rencontrant ces femmes dans le cadre de cette thèse, il m'est arrivé de penser au fait que ma mère aurait pu être de ces femmes qui recherchent un moment de leur enfance dans ces pays à l'instar de Chantal ou de Liliane.

Le chapitre 2 fut le plus difficile à écrire. Élevée par deux grands-mères, ces écrits accompagnaient leurs propres vieillissements et par réflexivité me contraignait à accepter l'idée de leur mort prochaine et au-delà, l'idée d'être la prochaine. Ne pas finir cette thèse fut la non-acceptation de cette échéance.

Une de mes grand-mères a parcouru le monde, l'autre n'a quitté en 96 ans qu'une dizaine de fois son village. La philosophie de cette dernière est très proche de Berthe. Elle est une des rares personnes à s'être toujours contentée de son jardin, sans émettre jamais l'envie d'autre chose que ce qu'elle possédait.

Elle a cette conscience encore aujourd'hui avec distance et sans jugement de savoir qui est l'autre, de l'accepter totalement puisque ne pouvant le changer. En naissant dans les années 20 dans un milieu de bucherons vosgiens, une femme intelligente ne pouvait être, devait s'arrêter au certificat d'études et tout comme Berthe vivre une situation de décalage et de violence symbolique conduisant au mutisme.

Elle s'est battue pour que j'existe. Cette thèse est pour elle.

Évoquer ce cheminement personnel en marge de cette thèse est complexe. Dire les fantômes ou les taire dans cette peur de modifier le regard social. Être à la marge n'est pas un choix mais il permet d'interroger les frontières.

Bibliographie

- Améry J., *Du vieillissement. Révolte et résignation*, Paris, Payot, 1968.
- Appadurai A., *Après le colonialisme. Les conséquences culturelles de la globalisation*, (traduction d'Hélène Frappat), Paris, Payot, (1996) 2005.
- Augé M., *Pour une anthropologie de la mobilité*, Éditions Payot et Rivages, 2009.
- Barthes R., *La Chambre Claire, Note sur la Photographie*, Paris, Cahiers du cinéma - Gallimard - Seuil, (1980) 2002.
- Bauman Z., *Le coût humain de la mondialisation*, (traduit par Alexandre Abensour), Paris, Fayard, (1999) 2014.
- Bauman Z., *Le présent liquide. Peurs sociales et obsession sécuritaire*, (traduit par Laurent Bury), Paris, Seuil, (2000) 2007.
- Beauvoir S. de, *Une mort très douce*, Paris, Gallimard, 1964.
- Becker H. S., « *Sociologie visuelle, photographie documentaire et photojournalisme* », *Communications* n°71, 2001, pp. 333-351.
- Ben Jelloun T., *Au pays*, Paris, Gallimard, 2009.
- Bourdieu P., « *L'objectivation participante* », *Actes de la recherche en sciences sociales* vol. 150, décembre 2003, pp. 43-58.
- Voltaire, *Candide ou l'Optimisme*, Paris, Bordas, (1759)1984.
- Caradec V., « *Les comportements résidentiels des retraités. Quelques enseignements du programme de recherche "Vieillesse de la population et habitat"* » (11-16) et « *Introduction* » (81-84), in Phuong mai Huynh (coord.), *Changer de résidence ? Changer de pays ? Les comportements résidentiels des retraités*, La Défense, Actes du colloque, mars 2010.
- Caradec V., *Sociologie de la vieillesse et du vieillissement*, 3^{ème} édition, Paris, Armand Colin, (2001) 2012.
- Chebel M., *L'islam expliqué par Malek Chebel*, Paris, Éditions Perrin, 2007.
- Collectif, *Écart de rémunérations entre les femmes et les hommes dans la fonction publique : sous le prisme des inégalités de genre*, Ministère de la décentralisation et de la fonction publique, mars 2015.
- Daney S., *Le Catalogue de cinéma du réel. Mots hommages à la mémoire de Jean Eustache*, Paris, 1982.
- Debray R., *L'emprise*, Paris, Gallimard, 2000.
- Escher M.C., *Drawing Hands*, lithographie de 1948
- Gorz A., *Le traître suivi du vieillissement*, Paris, Seuil, 2005.
- Granjon F., « *Stéphane OLIVESI, La communication selon Bourdieu. Jeu social et enjeux de société* », *Communication* [En ligne], Vol. 26/2 | 2008,

- mis en ligne le 12 septembre 2013, URL : <http://journals.openedition.org/communication/519>
- Guérin S., *La société des séniors*, Paris, Michalon, 2009.
- Hall E. T., *La dimension cachée*, (traduit par Amélie Petita), Paris, Seuil, (1966) 1978.
- Hamus-Vallée R., Villemin R., « *La science-fiction au cinéma. Un laboratoire expérimental grandeur nature ?* », Conférence, Sciences en fête, Université d'Évry Paris-Saclay, 2010.
- Hegel G. W. F., *Esthétique*, vol. 1, Paris, Flammarion, (1835) 2009.
- Hémon D., Jouglà É., *Surmortalité liée à la canicule d'août 2003, rapport d'étape : estimation de la surmortalité et principales caractéristiques épidémiologiques*, Inserm, 2003.
- Husvedt S., *Vivre, penser, regarder*, (traduction de Christine Le Bœuf), Arles, Actes Sud, 2013.
- La sociologie des classes dominantes, enjeux et renouvellements des problématiques*, Colloque autour de Monique Pinçon-Charlot et Michel Pinçon, université Paris-Dauphine, janvier 2011.
- Lacan J., « *Le stade du miroir comme formateur de la fonction du je, telle qu'elle nous est révélée, dans l'expérience psychanalytique* », Communication faite au XVI^e Congrès international de psychanalyse, Zurich, 17-07-1949.
- Le Blanc G., *Dedans, dehors La condition d'étranger*, Paris, Le Seuil, 2010.
- Lemonnier P., « *Ouverture de séance* » (7-10), in Phuong mai Huynh (coord.), *Changer de résidence ? Changer de pays ? Les comportements résidentiels des retraités*, La Défense, Actes du colloque, mars 2010.
- Létard V., Flandre H., Lepeltier S. *La France et les Français face à la canicule : les leçons d'une crise*, Rapport d'information n°195 (2003-2004), fait au nom de la mission commune d'information, déposé le 3 février 2004.
- Lévi-Strauss C., *Les structures élémentaires de la parenté*, Paris, PUF, 1949.
- Lévi-Strauss C., *Tristes tropiques*, Paris, Éditions Pocket, (1955) 2008.
- Merleau-Ponty M., *Phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard, (1945) 2005.
- Montaigne, M. de., « *Les cannibales* », Livre 1, chapitre 31 in *Essais*, Paris, Gallimard (1580/1973).
- Morin E., *La Méthode, tome 5, L'identité humaine, l'humanité de l'humanité*, Paris, Seuil, 2001.
- Morin E., *Pour une politique de civilisation*, Paris, Édition Arléa, 2008.
- Pellissier J., *La guerre des âges*, Paris, Armand Colin, 2007.

- Perrin-Joly C., Duprat-Kushtanina V., « *Être vieux et à la retraite : la fin d'une tautologie* », Constructif n°25, février 2010 [http://www.constructif.fr/bibliotheque/2010-2/etre-vieux-et-etre-a-la-retraite-la-fin-d-une-tautologie.html?item_id=3023]
- Pinçon-Charlot M., Pinçon M., *Les ghettos du Gotha : comment la bourgeoisie défend ses espaces*, Paris, Seuil, 2007.
- Pitaud P., « *Avant-propos* » (7-12), in Pitaud P. (s/d.), *Solitude et isolement des personnes âgées*, (2^{ème} édition), Toulouse, Erès, (2004) 2010.
- Pitaud P., Redonnet M., « *Solitude de l'âge, solitudes des âges* » (25-76) in Pitaud P. (s/d.), *Solitude et isolement des personnes âgées*, (2^{ème} édition), Toulouse, Erès, (2004) 2010.
- Proust M., *A la recherche du temps perdu*, tome 17, Le temps retrouvé, Paris, Gallimard. (1927) 1999.
- Rosa H., *Aliénation et accélération. Vers une théorie critique de la modernité tardive*, (traduit par Thomas Chaumont), Paris, La Découverte, (2010) 2012.
- Tilman A., *Aux confins du travail industriel, les free parties. Réflexion socio-filmique sur une déviance temporaire*, thèse de sociologie filmique, sous la direction de Joyce Sebag, université d'Évry Val-d'Essonne, 2014.
- Van Berchem M., « *La France à l'heure du thé* » (photographies de Virginie Villemin), Tribune de Genève, mai 2005.
- Villemin V., *Nous, habitants de Villers le Sec*, Nancy, Éditions Guyot, 2000.
- Joffe H., « *Le pouvoir de l'image : persuasion, émotion et identification* », Diogène n°217, 2007, pp. 102-115.
- Aslanidou S., Kourti E., Konstadinidou-Semoglou O., « *Lecture pluridisciplinaire d'un texte télévisuel* », Communication [En ligne], Vol. 24/1 | 2005, mis en ligne le 14 août 2012, consulté le 24 août 2018. URL : <http://journals.openedition.org/communication/3269> ; DOI : 10.4000/communication.3269
- Merleau-Ponty M., *L'oeil et l'esprit*, Gallimard, 1960.
- Terrenoire J.-P., « *Sociologie de l'éthique professionnelle. Contribution à la réflexion théorique* », Sociétés Contemporaines n°7, septembre 1991, pp. 7-33.
- Grolleau F., *Shutter Island, une analyse disjonctive*, 10 octobre 2016, <http://www.fredericgrolleau.com/2016/10/shutter-island-une-analyse-disjonctive.html>
- Hummel C., Hugentobler V., « *La construction sociale du "problème" intergénérationnel* », Gérontologie et société n°123, vol. 30, avril 2007, pp. 71-84.
- Casarès M., *Résidente privilégiée*, Paris, Fayard, 1980.

Références filmiques

Rosé J.-C. et Pinçon-Charlot M., Pinçon M., *Voyage dans les ghettos du Gotha*, film documentaire, 1 h 45 min, 2008.

Jersey B., Schwarz M., « *Fractales, à la recherche de la dimension cachée : comment la géométrie fractale inspire les chercheurs, du cinéma aux sciences de la vie.* », film de 52 min, Quest Production, 2008 (diffusion Arte, 2013).

Jihane Saadaoui, *Harraga, les brûleurs de frontières*, 2002 (17 min.)

Frédéric Compain, Michèle Cohen, *Sauve qui peut la retraite !*, 2010, Productions Ex-Nihilo, Prix 2011 : Scam - Paris (France) - Étoile de la Scam, (film documentaire de 84 min). Diffusion Arte : 24.09.2010.

Soleil vert (Soylent green), film réalisé par Richard Fleisher, États-Unis, Metro-Goldwyn-Mayer, 1973.

Sophie Knapp et Christine Dieger « *Comptes joints, comptes séparés ? L'argent du couple, l'argent dans le couple* », documentaire diffusé dans l'émission Sur les Docks (France Culture), le 14 septembre 2010 [rediffusion : <https://www.franceculture.fr/emissions/lheure-du-documentaire/comptes-joints-ou-comptes-separes-largent-du-couple-largent-dans-le>].

Christophe Nick (écriture) et Jean-Robert Viallet (réalisation), *Le temps de cerveau disponible*, Productions Yami 2, mars 2010 (55 min). Diffusion sur France 2 en 2010.

L'Université d'Evry-Val-d'Essonne n'entend donner aucune approbation, ni improbation aux opinions émises dans les thèses. Ces opinions doivent être considérées comme propres

n°578 : Sciences de l'homme et de la société (SHS)



<p>Titre : Migration inversée. Le choix de vivre sa retraite dans un pays du Maghreb.</p> <p>Mots clés : Sociologie visuelle et filmique/ Vieillesse;</p> <p>Résumé : La migration économique en France des Marocains, Tunisiens, Algériens dans différentes phases historiques du XX^e siècle est - et fut- l'objet de nombreuses études. En revanche, la migration dans le sens France-Maghreb n'a été que peu abordée, bien qu'elle constitue pour de plus en plus de retraités un choix mûrement consenti pour aborder cette période de l'existence.</p> <p>« Migration inversée » s'est focalisée sur les Français migrant au Maroc au moment de leur retraite, et dont la migration constitue soit un retour aux sources – puisque certains sont nés de ce pays alors sous régime de protectorat –, soit une migration économique, devant la perte d'un pouvoir d'achat occasionné par le passage à ce nouveau statut.</p>	<p><i>L'expression Migration inversée</i> renvoie donc ici, par symétrie, à ces milliers de Maghrébins qui, pour des raisons économiques, avaient quitté leur territoire d'origine, leur famille, afin de migrer vers l'Europe. Toute migration interroge l'espace, l'économie et la société de référence tout autant que la société d'installation. Pourquoi, dans l'esprit d'un retour même symbolique vers ses racines, certains retraités quittent la France, pays dont ils portent la nationalité, pour s'installer – ou se réinstaller dans un pays du Maghreb, culturellement et socialement différent de celui où il ont passé l'essentiel de leur existence. Première migration ou ré-émigration, ces deux situations seront abordées à partir de l'expérience des individus interrogés dans le cadre de cette étude. Par réflexivité, cette thèse en sociologie visuelle et filmique interroge les frontières entre le chercheur/ le réalisateur et l'apport d'un point de vue méthodologique de l'outil filmique dans le cadre d'une recherche.</p>
<p>Title : Senior migration</p> <p>Keywords : Visual sociology/ migrating</p> <p>Abstract : First and foremost the economical migration about Moroccan, Tunisian, Algerian is the items of various studies in France. Nonetheless the contrary is not much approach same if the migration France-Maghreb increase among pensioners. It s rational choice to come up to the senior. This thesis take place to reverse these migratory flows all migration accept area economy and the reference society juste as much the news society. Last but no least, this thesis is sociologie ask the border between the research and the producer.</p>	

Université Paris-Saclay

Espace Technologique / Immeuble Discovery

Route de l'Orme aux Merisiers RD 128 / 91190 Saint-Aubin, France